



GÉRARD DÔLE

MEXIQUE
1865

GÉRARD DÔLE

MEXIQUE 1865



Directrice artistique et maquettiste
Solange Gambin



Iconographe et documentaliste
Stéphane Vielle



Conseillère littéraire
Michèle Schiavi

AVANT-PROPOS

L'EXPÉDITION FRANÇAISE AU MEXIQUE

DU TEXAS À MEXICO

LE VAMPIRE DU FIEF-AUX-MOINES

BUSHWAKERS À LA RESCOUSSE

EN ROUTE POUR LE TEXAS

ACABRIS ! ACABRAS ! ACABRAM !

DANS LES GRIFFES DE BALTAZAR DOMINGUEZ

LE PACTE DE SANG

ANTONIO LÓPEZ DE SANTA ANNA, LA GUERRE DES PÂTISSERIES ET BENITO JUAREZ

SUR LES SENTIERS INCONNUS DES VIVANTS

LES SEÏDES DU GÉNÉRAL SANTA ANNA

MASTER JAMES

UN TRÉSOR DANS UNE CRYPTTE

LES NON-MORTS DE CAMARÓN

LOS ESTRIPADORES

LES VENGEURS DE CAMERÓN

LE LÉPREUX, LE MOINE ET LA BÊTE

LE VAMPIRE DES CIMES

VAMOS !

SIC SEMPER TYRANNIS !

LES SECRETS DE LA PYRAMIDE

LA GRANDE CONSPIRATION

LES RÉVÉLATIONS DE ST. HELEN

LE TRÉSOR DE MAXIMILIEN

ÉPILOGUE



AVANT-PROPOS



L'EXPÉDITION FRANÇAISE AU MEXIQUE

LE THÉÂTRE DES OPÉRATIONS

À l'époque où commence cette histoire, le Mexique présente une superficie quatre fois plus étendue que celle de la France. Son territoire est borné au nord par la Californie et le Nouveau-Mexique, à l'ouest et au sud par l'océan Pacifique, et à l'est enfin par l'État de Guatemala, le golfe du Mexique et le Texas.

Entre ces frontières s'étend une série de plateaux. Le plus large et le plus septentrional est le plateau de Chihuahua, aride et sec, couvert de sable et parsemé de lacs salés. Le plateau d'Analiuac qui s'élève au sud est plus fertile. C'est une alternance continue de hautes montagnes, de vallées profondes et de vastes plaines. Une ligne de volcans dirigés de l'est à l'ouest le traverse.

La côte de l'océan Pacifique et celle du golfe du Mexique sont bordées par des terres basses se raccordant aux grands plateaux par des gradins que relient entre eux des talus raides et accidentés. Ces derniers sont particulièrement escarpés du côté de l'océan Pacifique et forment des sierras élevées.

Le Mexique a peu de fleuves importants. Le Rio Grande est le plus considérable de tous et sépare le Mexique des États-Unis.

Sous le rapport du climat, on distingue les terres chaudes (*terras calientes*), les terres

tempérées (*terras templadas*) et les terres froides (*terras frias*).

Les Terres chaudes forment la ceinture des plateaux. Elles sont détrempées par des

averses perpétuelles sur la côte du golfe du Mexique. Y séjourner risque d'y devenir mortel pour les Européens. C'est la terre classique de la fièvre jaune dite *vomito negro*.





De gauche à droite : quatre *Mestizos* (manoeuvres dont un assis les bras croisés), un *Criollo* (debout dans l'encadrement de la porte), un cinquième armé d'un sabre, deux *Indianos* (portefaix).

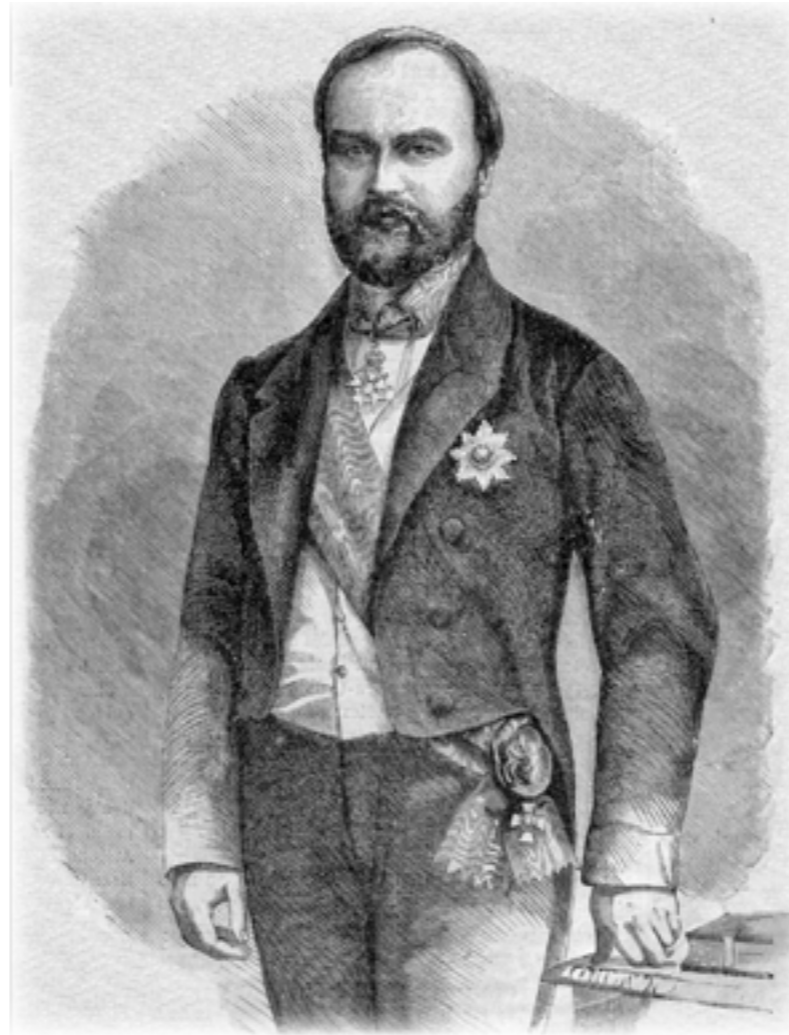
La population du Mexique est évaluée à 9 millions d'habitants d'origines très diverses, à savoir : 7 à 800 000 Créoles blancs ou *Criollos*, près de 3 millions de Métis ou *Mestizos*, et 5 millions d'Indiens ou *Indianos*. Parmi eux, les Apaches habitent les plaines du Nord dont ils ont fait par leur brigandage un véritable désert.

Au point de vue politique, avant l'avènement de l'empereur Maximilien, le Mexique était une république fédérative, gouvernée par un président et un congrès siégeant à Mexico. Mais deux partis nettement tranchés se disputaient le pouvoir. D'un côté, le Parti conservateur et religieux, composé de la majorité des grands propriétaires et du haut clergé qui, à défaut d'un gouvernement monarchique, voulait un pouvoir central fortement organisé. De l'autre, le Parti libéral ou fédéral, rêvant d'une république fédérative modelée sur celle des États-Unis.

LA PLUS GRANDE PENSÉE DU RÈGNE

Mais comment la France, me direz-vous, s'est-elle trouvée engagée dans une expédition aussi lointaine et apparemment aussi étrangère à ses intérêts ? Je vais tenter de vous répondre.

Lorsque le président Benito Juarès s'installe à Mexico, le 11 janvier 1860, M. Dubois de Saligny, ministre de France au Mexique, refuse d'entrer en relations officielles avec lui tant que son gouvernement n'aura pas préalablement réglé les réparations et indemnités auxquelles Napoléon III prétend pour ses nationaux (3 millions de pesos). Mais, du fait de la situation financière catastrophique de son pays, Juarès se trouve incapable de le faire et ajourne à deux ans le paiement de la dette fixée par conventions diplomatiques. Il s'ensuit de la part du ministre une série de réclamations virulentes. Saligny a été dépêché au Mexique par des personnages qui ont des intérêts personnels dans l'intervention française. Il s'applique non



Dubois de Saligny.

pas à s'informer sur la situation pour éclairer l'empereur des Français par des renseignements exacts et précis, mais à trouver, voire fabriquer des arguments pour une action effective. C'est à lui, en grande partie, qu'on peut attribuer la tournure que

prend rapidement une affaire qui, à son début, ne semble devoir être que du ressort de la diplomatie.

La tâche que Dubois de Saligny s'est donnée d'accomplir n'est pas ardue puisque, déjà, Napoléon III envisage de favoriser au Mexique l'installation d'un gouvernement stable pour lequel la forme monarchique présenterait le plus de garanties. Il voit à cette solution un double avantage : assurer la tranquillité d'un grand pays avec lequel la France entretient d'importantes relations commerciales, et jeter les fondements d'un vaste Empire latin et catholique, capable de contrebalancer, sur le nouveau continent, le pouvoir envahissant de la République anglo-saxonne et protestante des États-Unis.¹ La guerre de Sécession semble l'occasion rêvée pour entreprendre la réalisation de ce projet, aussi bien parce que ce conflit absorbe les ressources et l'attention de l'Union, qu'en raison de l'appui qu'on est en droit d'espérer trouver chez les confédérés.

1- Un des principaux personnages du second Empire, Eugène Rouher, qualifie ce plan de « la plus grande pensée du règne. » Il eût mieux fait de se taire.



L'empereur Maximilien.

Quoi qu'il en soit, certain de pouvoir aisément et paisiblement satisfaire les aspirations monarchiques du pays par le couronnement d'un prince de la maison d'Autriche, l'archiduc François-Maximilien, Napoléon III n'hésite plus à donner suite à son projet. Il se prépare à envoyer sur les côtes du Mexique des forces de terre et de mer suffisantes pour investir les forteresses du littoral. Il cautionne par avance aussi, toute opération militaire propre à réaliser le but poursuivi, et à garantir en même temps la sécurité de nos ressortissants.



Napoléon III.

L'INTERVENTION

La durée de la guerre du Mexique peut être évaluée à soixante-huit mois si on la fait commencer le 8 janvier 1862, date à laquelle l'escadre du contre-amiral Jurien de La Gravière jette l'ancre dans la rade



Jurien de La Gravière.

de Veracruz, pour ne la regarder comme terminée que par la mort tragique de l'empereur Maximilien, le 19 juin 1867.

On peut la résumer ainsi :

9 janvier 1862 – 27 avril 1862

Le premier contingent de soldats français débarque à Veracruz. Les négociations ouvertes pour le remboursement de la dette promis par le président Benito Juarez échouent. L'opportunité n'est-elle pas belle pour un pays puissant comme la France d'installer un régime à sa solde et d'en récolter les fruits ? La dette du Mexique et l'attitude du gouvernement libéral fournissent des prétextes tout trouvés pour la poursuite d'une intervention « légitime ». La guerre est déclarée. Le général de Lorencez prend le commandement de l'armée qui vient de recevoir des renforts.

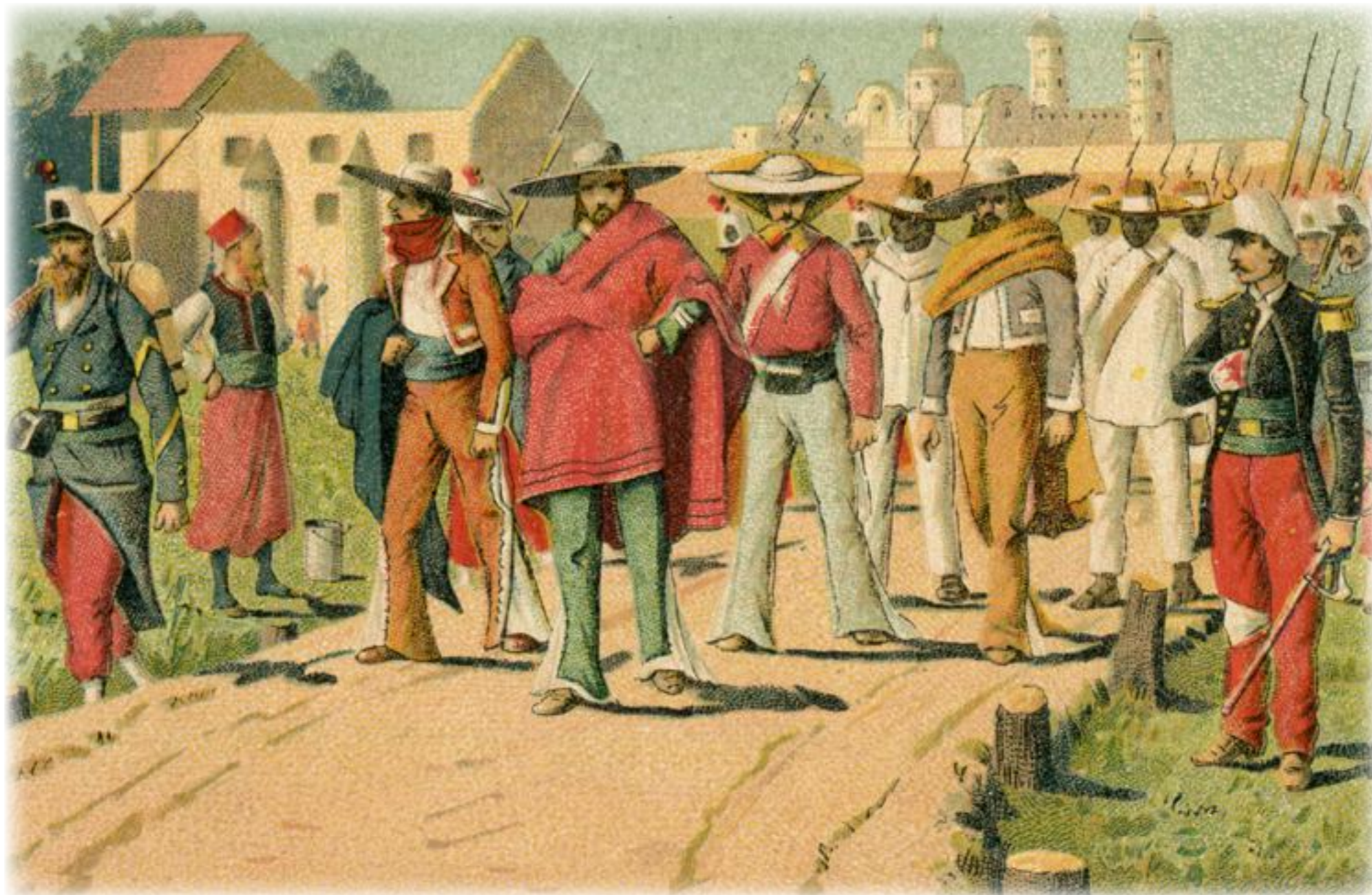
27 avril 1862 – 25 octobre 1862.

Le corps expéditionnaire français marche sur Puebla, échoue devant cette ville, le 5 mai 1862, et bat en retraite sur Orizaba

où il se maintient énergiquement jusqu'à l'arrivée de nouveaux renforts. L'effectif des troupes est porté à 30 000 hommes. Le général Forey est nommé commandant en chef.

25 octobre 1862 – 18 mai 1863.

L'armée s'organise. En février 1863, le général Forey charge le colonel Dupin de créer une contre-guérilla. Le même mois, les généraux Douay et Bazaine entreprennent le second siège de Puebla qui va se terminer par la reddition de la place le 17 mai 1863. Dupin, resté à la tête de son corps franc, est victime d'une cabale. Remplacé au pied levé par le capitaine Ney d'Elchingen, il se rend à Paris en avril 1865 pour se justifier de ses actes drastiques mais très efficaces. Lavé de toutes accusations, il rentre au Mexique et reprend son commandement en janvier 1866. Ce n'est qu'en septembre de la même année que le lieutenant-colonel de Galliffet, favori de l'impératrice Eugénie, parvient à évincer définitivement son illustre prédécesseur. Plusieurs officiers, par solidarité avec leur ancien chef, démissionnent.



Prise de Puebla.

Au matin du 17 mai 1863, la ville tombe et les Mexicains, sans armement, fièrement drapés dans leur ponchos, sortent en bon ordre.

18 mai 1863 – 12 juin 1864.

L'armée marche sur Mexico. Le général Forey cède le commandement en chef au général Bazaine qui entreprend la soumission des provinces et leur adhésion à l'empire. Maximilien est proclamé empereur du Mexique et fait son entrée solennelle à Mexico.

12 juin 1864 – 13 mai 1865.

L'empire de Maximilien se fonde à travers mille difficultés. Le général Bazaine achève la soumission militaire du pays. Devant les progrès de l'armée française, le président Juárez se replie sur la frontière des États-Unis. L'annexion de l'État d'Oajaca dans le Sud marque le terme de la conquête de l'armée française.



Le général Bazaine.

13 mai 1865 – 23 juin 1866.

L'intervention diplomatique des États-Unis précipite la chute de Maximilien. Les troupes françaises se replient sur le centre de l'empire. Matamoros tombe au pouvoir des libéraux.

23 juin 1866 – 11 mars 1867.

Le général Gastelnau apporte les ordres de Napoléon III, l'évacuation du Mexique est décidée, les troupes françaises se embarquent.

11 mars 1867– 19 juin 1867.

L'empereur Maximilien continue les opérations militaires à la tête des troupes impériales mexicaines. Il est pris, condamné à mort par les Juaristes et fusillé.

DU TEXAS À MEXICO



Je me nomme Charles Hopkins. Je suis né au Texas, le 22 avril 1837, un an jour pour jour après la victoire de San Jacinto où Sam Houston défit les troupes du général Santa Anna, le boucher de Fort Alamo. Ma mère étant morte en couches, c'est mon père, Joseph Hopkins, qui m'a élevé et s'est chargé de mon éducation au pays des Comanches.

Je souhaiterais vous faire part de ma participation à l'expédition

française au Mexique dans le cadre de la contre-guérilla du colonel Dupin, à l'issue de la guerre de Sécession, en avril 1865. Puis je poursuivrai mon récit en ne vous cachant rien de mes aventures hoffmannesques, et je terminerai enfin en vous révélant en quelles circonstances j'ai mis la main (c'est le cas de le dire, vous comprendrez bientôt pourquoi) sur le trésor de Maximilien de Habsbourg que Napoléon III avait hissé sur le trône avant de l'abandonner à son destin tragique.

Mais assez causé. Place à mes tribulations dans ce beau pays malheureusement meurtri par des luttes incessantes et des exactions sans nombre.

LE VAMPIRE DU FIEF-AUX-MOINES

Quand la flotte française déversa à Veracruz des dizaines de milliers de soldats pour soutenir le trône de Maximilien de Habsbourg aux dépens de la république de Benito Juarez, les patriotes mexicains s'indignèrent et organisèrent une résistance plus longue et plus acharnée que la France ne s'y attendait.

Ne pouvant lutter avec avantage contre l'armée du général Forey, les troupes républicaines cédaient le terrain, pied à pied, village par village, s'établissant dans toutes les positions favorables et ne les abandonnant qu'au prix de combats sanglants. C'est ainsi qu'elles furent repoussées jusque vers les frontières du Nord, à quatre cents lieues de Mexico, toujours battues, jamais anéanties, et prêtes à reprendre l'offensive au premier revers de l'envahisseur.



Le 14 février 1863, après avoir culbuté les lanciers de l'armée de Juarez, la division Douay campait sur le plateau d'Anahuac. De l'autre côté de la sierra La Malinche, la division Bazaine couvrait les pentes de la route qui conduit à Perote. Tous les avant-postes veillaient dans le silence de la nuit. Ce même soir, à vingt lieues en arrière, à mi-chemin de Veracruz et de Puebla, les salons de Dubois de Savigny étaient en fête. Il y avait bal. Au son des notes languissantes de la Havanaise, les couples dansaient avec grâce. Pendant une pause, le général Forey, chef du corps expéditionnaire, se détacha de son état-major pour aborder un officier récemment débarqué de France, le colonel Charles Louis Désiré Dupin. C'était un homme hors du commun qui avait brillamment servi en Afrique, en Crimée, en Chine et en Italie. Sa participation à la prise de la smala d'Abd el-Kader où il avait sauvé d'une mort certaine le lieutenant-colonel Morris du 4^e Chasseurs, avait fait de lui le personnage central d'un célèbre tableau d'Horace Vernet.

“Colonel, lui dit le général Forey, nos convois sont journellement assaillis, les voyageurs sont dévalisés ou assassinés, et les communications sont trop souvent coupées. J'ai soigneusement étudié vos états de service et je vous offre le commandement de la contre-guérilla des Terres chaudes.”

Dupin, flatté, remercia le général et demanda quelles étaient ses instructions. Forey lui répondit qu'il lui donnait les pleins pouvoirs. Il avait carte blanche pour se battre à outrance, ne jamais se laisser étouffer par les scrupules ni par la hiérarchie, et purger les *terras calientes* des bandes innombrables et insaisissables de *Chinacos*² qui les infestaient.

C'est ainsi que le colonel Dupin prit possession de son nouveau commandement à la petite ville de Medellín del Bravo, au sud de Veracruz. C'était une espèce de condottiere du seizième siècle, un capitaine d'aventures, superbe à la tête de ses enfants perdus, véritables types de brigands qui

eussent détroussé le voyageur s'ils n'avaient pas trouvé plus d'avantages à détrousser ceux qui attaquaient les diligences.



Le général Forey.

² - Partisans républicains.

Toutes les nations du monde semblaient s'être donné rendez-vous sur la plaza où le colonel Dupin avait rassemblé sa compagnie de contre-guérilleros. Français, Grecs, Arabes, Espagnols, Piémontais, Hollandais, Suisses se coudoyaient, figés au garde-à-vous. Presque tous avaient quitté leur patrie pour courir après une fortune toujours fugitive. On trouvait l'ancien naufrageur du cap Horn, l'armateur véreux de la Havane dont le typhus avait décimé ses cargaisons de bois d'ébène, l'imprudent chercheur d'or de Californie dévalisé par les coupeurs de grands chemins, l'ancien compagnon de flibuste des frères Laffite de Louisiane, le pipeur de dés maladroit portant encore les traces des plumes et du goudron dont on l'avait enduit, le capitaine de steamboat du Mississippi que l'avancée du chemin de fer avait ruiné. J'en passe et j'en oublie. Si on ne s'était référé qu'aux oripeaux et aux mines patibulaires de cette bande de vauriens qui se saoulaient la nuit dans les cantinas en se disputant les mêmes filles, on eût cru voir, resurgis du fond des âges, les coupe-jarrets

et les coquillards de la cour des Miracles chère à Villon.

Il fallait un gaillard de forte trempe, un officier vigoureux et infatigable, pour réussir à faire quelque chose de ces têtes brûlées. Dupin était l'homme de la situation et il sut se montrer à la hauteur de sa tâche. En peu de jours, il imposa l'ordre et la discipline.



Le colonel Dupin.

Des fusils rayés, des revolvers, des sabres, des uniformes, des effets de campement furent distribués.

Je le revois encore, dans l'uniforme éclatant et bizarre qu'il avait adopté : un dolman rouge couvert de décorations, flottant sur sa chemise de flanelle et orné des cinq galons d'or de colonel, dont le nœud hongrois recouvrait les deux manches ; une large culotte blanche qui se perdait dans des bottes montant jusqu'au genou ; le sombrero mexicain de feutre gris clair, aux vastes bords plats, historiés comme une mitre d'évêque, garnis de pampilles, et dont la coiffe était entourée d'une large tresse d'or.

Soucieux de son image, le chef de la contre-guérilla s'était composé une face d'Eschyle en furie : le regard noir, les narines frémissantes, d'épaisses moustaches neigeuses dont surgissait, tel l'embout d'une sarbacane, un cigare de choix. Il s'enorgueillissait également de sa longue barbe blanche dont les amples volutes envahissaient le bas du visage.

C'était en outre un fabuleux conteur qui s'enorgueillissait des histoires vraies (ou moins vraies) qu'il ne manquait jamais de partager avec les nobles dames qui l'entouraient chaque fois qu'il y avait bal chez Dubois de Saligny. J'aimerais vous rapporter un de ses récits favoris qu'il faisait se passer tantôt en Afrique, tantôt en Italie, plus rarement en Chine, et surtout en Crimée, tous pays où il avait fait campagne et s'était couvert de gloire.

Imaginons-le, cerclé de jolies *señoritas* pendues à ses lèvres avant même qu'il ne commence dans un style des plus choisis, de sa voix chaude et bien timbrée :

Sous l'avalanche de rayons de flamme qui tombaient à pic du zénith, l'ombre pyramidale d'un cèdre conservait encore, au coin de la terrasse où je m'étais assis, un peu de la fraîcheur du matin. À mes pieds, les lentes et molles ondulations du Val de Belbek, ses champs hérissés de chaumes jaunes, ses prairies, que l'herbe desséchée recouvrait d'un tapis de nuance rousse, le fleuve, traînant, à travers



l'aridité des grèves fauves, son flot transparent d'ambre blond, s'imprégnaient et se coloraient de l'or ardent du soleil. La ramure des arbres

s'engourdisait sous le souffle brûlant du midi : pas une feuille ne remuait, pas un oiseau ne chantait. En revanche, le monde mystérieux des insectes manifestait une joie bruyante : des essaims de papillons s'ébattaient de leurs grandes ailes moirées de blanc, de rouge et d'or : de gros bourdons, veloutés de brun et de noir, voletant de fleur en fleur parsemaient l'air de leur ronflement monotone : du ras du sol s'élevaient des bruissements stridents, des grincements d'antennes, des craquements d'élytres et de mandibules, ces mille clameurs plus métalliques qu'animales, d'êtres aux carapaces hideuses et aux organes de corne qui surgissent aux heures torrides de la canicule, comme le crépitement de la terre embrasée. bercé par le balancement intermittent d'un rocking-chair, je m'abandonnais paresseusement à la torpeur où s'anéantissait toute la nature, quand le frôlement d'un pas sur le gravier me fit tourner la tête. Mon ordonnance s'avancait, l'air effaré.

— Mon Colonel, me dit-il, c'est le jeune Piotr, le futur gendre des Petropavlowosk qui voudrait vous parler.

J'eus un mouvement de révolte.

"Qu'il s'en aille au diable ! pensai-je. On ne peut même pas me laisser en paix par une chaleur pareille."

Puis, avec cette résignation aux importuns qui est la vertu essentielle d'un chef de guerre :

— C'est bon, fais-le venir, dis-je.

Je soulevai mes membres alanguis et, m'installant en équilibre sur l'extrémité de mon siège, je m'apprêtai à recevoir le visiteur annoncé.

La mine piteuse et embarrassée du pauvre jeune homme désarma tout de suite ma mauvaise humeur.

— Je vous dérange, Monsieur le Colonel, balbutia-t-il humblement.

— Mais non, mon ami. Asseyez-vous et racontez-moi ce qui vous amène.

Il approcha une chaise, mais, au lieu d'ouvrir la bouche, il se mit à tourner machinalement son chapeau entre ses doigts.

— Est-ce que je vous fais peur ? m'enquis-je.

— Oh non. Je crains seulement que vous ne vouliez pas me croire tant mon affaire est incroyable.

— Qu'y a-t-il, voyons ?

— Eh bien, Monsieur le Colonel, voilà la chose. Je devais épouser ma cousine Eupatoria le mois prochain et, à l'heure qu'il est, le mariage ne peut se faire.

— Si elle ne veut plus de vous, qu'y puis-je ?

— Oh non, ce n'est pas cela. Elle voudrait bien, mais elle ne peut. Ni moi, ni d'autres ne la mèneront à l'église. Elle s'en va de jour en jour.

— Ce n'est pas moi, c'est le médecin que cela regarde.

— Tous les médecins du monde n'y peuvent rien. Elle n'est pas malade : elle est maléficiée.

— Qu'est-ce que vous me racontez là ?

— C'est comme je vous le dis, Monsieur le Colonel. Sûrement, on lui a jeté un sort, et le sorcier n'est pas loin. C'est le Moldave du Fief-aux-Moines qui a fait le coup. L'automne dernier, Eupatoria allait mener les vaches aux champs dans le voisinage de l'ancien cimetière. Il a prétendu la courtiser. Comme elle ne voulait pas l'écouter, il est entré en fureur et s'est éloigné en murmurant des menaces. Qu'a-t-il fait ? Je n'en sais rien, mais, depuis ce temps-là, elle n'a cessé de dépérir. Elle ne mange plus,

elle fait mal à voir. À l'entendre, elle souffre des choses si effroyables que je n'ose les répéter. Enfin, elle n'en a plus pour longtemps, c'est certain. À peine si elle peut mettre une jambe devant l'autre, et quand elle repassera la porte de l'église, ce ne sera pas pour s'y marier, non, bien sûr.

Il s'attendrissait. Sa voix s'étouffa dans un sanglot. Une grosse larme coulait le long de sa joue. Malgré l'absurdité de son récit, son chagrin sincère m'émouvait. Je ne voulus pas discuter.

— Quand cela serait, quel remède puis-je y porter ? Je ne suis pas sorcier.

Il me saisit la main.

— Elle vous réclame, Monsieur le Colonel. Elle ne se fie plus qu'en vous. Elle voudrait vous parler en tête à tête. Elle serait venue elle-même, si elle pouvait, mais elle ne bouge plus guère de sa chambre.

Alors elle m'a chargé d'aller vous trouver. Je vous en prie, ayez égard à elle. Promettez-moi d'y aller. Qu'est-ce que cela vous coûte ? et nous vous en serons bien reconnaissants.

Hésiter eût été une cruauté.

— Soit, j'irai aujourd'hui même, fis-je.

— *Aujourd'hui ?*

— *Entre cinq et six heures : êtes-vous content ?*

Il me serra vigoureusement la main.

— *Je savais bien que vous n'auriez pas le cœur de nous refuser. Je cours lui annoncer votre visite. Elle va être si heureuse. Elle vous attend comme son salut.*

Un regain de mécontentement se souleva en moi lorsque, quelques heures plus tard, je vis se dérouler devant moi les reflets brûlants de la grande route.

"Quelle corvée, pensai-je. Décidément le métier de militaire n'est plus tenable. Jamais un jour de tranquillité. Je pacifie déjà le pays. S'il faut encore que je console les fiancés dans le chagrin et que je satisfasse les caprices des filles malades, j'en ai assez : je rends mes galons. "

Un quart d'heure de marche me conduisit à l'entrée du chemin qui aboutissait à la ferme des Petropavlovsk. Une délicieuse fraîcheur s'y amassait à l'ombre des grands chênes entrelaçant leurs branches aériennes en arceaux de verdure. La sensation de bien-être que j'éprouvai calma mes nerfs et ramena en

moi plus de bienveillance. Je me grondais pour mon égoïsme :

"Après tout, me dis-je, si ma présence peut apporter quelque espérance à cette malheureuse qui se meurt, je n'aurai pas perdu ma peine. "

Telles étaient mes dispositions au moment où je débouchai dans une large cour rustique qu'enclosaient les bâtiments de la ferme : au fond, l'habitation, à droite, les étables, à gauche, les hangars, les granges et les paillers. Possesseurs de leur petite ferme, les Petropavlovsk vivaient dans l'aisance du cultivateur qui, logé, nourri, chauffé sur son domaine, économise plus qu'il ne débourse. Le mari, bonhomme d'humeur joviale et de caractère serviable, travaillait dur toute la semaine, mais, le dimanche, ne dédaignait pas la bouteille ; la femme était de cette bonne et forte race des ménagères campagnardes qui mettent leur principale coquetterie dans la bonne tenue de leur maison et ne craignent pas, quand la moisson presse, de manier elles-mêmes la faucille et le râteau.

Comme je débouchais dans la cour, maître, maîtresse, domestiques et servantes, courbés sur l'aire de terre battue, y étalaient

méthodiquement une litière de gerbes. Dès qu'il m'aperçut, le père Petropavlovsk se dressa vivement et s'avança vers moi avec déférence.

— *J'ai tant de plaisir à vous voir, Monsieur le Colonel, me dit-il. Piotr m'avait bien dit que vous viendriez, mais je doutais quand même.*

— *Vous aviez tort. Quand j'ai promis, je m'exécute.*

— *Oui, mais... c'est que... Enfin, vous autres officiers qui êtes instruits, vous n'avez pas la même manière de penser que nous sur bien des choses.*

D'un revers de main, il s'épousseta, reprit sa blouse, et m'ouvrant la porte de sa maison :

— *Faites-moi l'honneur d'entrer, Monsieur le Colonel.*

La grande salle où il m'introduisit présentait l'aspect et l'ameublement habituel des fermes du pays : un carrelage d'un rouge déteint, un plancher qu'étaient des poutres et des solives mal équarries, une grosse armoire ventrue aux vantaux vernissés et reluisants, un large lit abrité sous des rideaux de serge verte, une longue table rectangulaire de chêne, une grande cheminée décorée d'images de sainteté

et de chapelets d'oeufs d'oiseaux. J'avais à peine eu le temps de jeter un coup d'œil sur cet intérieur banal lorsque Eupatoria, que son père était allé prévenir, entra.

En disant qu'elle faisait mal à voir, son fiancé n'avait pas exagéré. La belle fille de campagne au teint vermeil dont je gardais le souvenir s'était évanouie ; à sa place, réapparaissait un spectre blême où la mort semblait avoir accompli plus qu'à moitié sa sinistre besogne de décharnement. Les hanches et le buste lamentablement amaigris faisaient flotter la robe et plisser le corsage. Tout vestige de couleur s'était effacé de la peau exsangue du visage que recouvrait une pâleur aux reflets livides. Un creux marquait la place des joues disparues. Dans les proéminences osseuses des pommettes et de la mâchoire, sur la saillie anguleuse du nez, grimaçait l'affreux profil du squelette déjà presque dégagé de son enveloppe de chair. En revanche, sous l'orbite approfondie des yeux, la blancheur nacrée de la cornée faisait étinceler les pupilles dilatées, et leur flamme



ardente semblait consumer à grand feu le peu qui restait de vie dans ce corps épuisé.

Mes regards exprimèrent sans doute involontairement la compassion que cette vue

m'inspira car, lorsque sa mère l'eut assise dans un fauteuil, levant ses yeux vers moi, elle me dit :

— Je suis bien changée, n'est-ce pas, Monsieur le Colonel ?

Je m'efforçai de prendre un ton dégagé.

— Mais non, pas autant que vous vous le figurez, sans doute. Vous avez été malade, cela se voit. Mais vous êtes trop jeune pour ne pas guérir. Prenez patience. Écoutez le médecin. Soignez-vous bien. Le mal passera comme il est venu.

Elle eut un sourire navré.

— Vous voulez me donner du courage. Je vous en remercie, mais ce que j'ai, nul médecin ne le guérira. Ce ne sont pas des consultations ou des médicaments qui éloigneront celui qui me mange le sang.

— Pouvez-vous vous imaginer des choses pareilles ?

— Ce ne sont pas des imaginations, allez. Mais vous êtes comme les autres : vous ne voulez pas me croire. Je n'en suis pas surprise. Est-ce que c'est croyable ? Moi-même, est-ce que je le croirais, si je ne le sentais pas. Et pourtant, regardez.

Elle dégrafa son corsage et mit à nu le bas de son cou. À la naissance de la gorge se montrait une petite cicatrice violette de forme ovale. On aurait dit une piqûre de sangsue.

Elle continua.

— La preuve est là, palpable, et vous m'écouteriez peut-être maintenant, quand je vous dirai que c'est le Moldave du Fief-aux-Moines qui vient, depuis des semaines, périodiquement, sucer mon sang. Comment pénètre-t-il, comment s'introduit-il dans ma chambre ? Je n'en sais rien. Toutes les précautions que nous avons essayées ont échoué, et je ne le vois jamais ni entrer ni sortir.

Mais la nuit, au milieu de mon sommeil, je suis réveillée par un poids qui m'opprime. J'ouvre les yeux. Le Moldave est à genoux sur ma poitrine. Je veux le repousser, je veux crier : je ne peux pas. Il se penche, il approche sa bouche de ma gorge, et il aspire avidement. Je sens ses lèvres qui sucent et mon sang qui s'en va. Je ne puis ni bouger, ni appeler. Je suis paralysée. Cela dure cinq minutes, dix minutes, je ne sais. Puis, quand il s'est bien repu, il disparaît. Je m'évanouis d'épouvante et d'épuisement. Mais ce n'est pas un cauchemar

car, quand je reviens à moi, la marque reste et la plaie saigne encore. Voyez plutôt.

Stupéfait, j'effleurai machinalement du doigt la cicatrice. La pauvre fille, confuse, frissonna. Puis, saisissant mon bras, et le pressant contre elle, dans un élan de supplication :

— Vous ne doutez plus maintenant, me dit-elle, venez à mon secours car, si personne ne me délivre de lui, il me tuera. Ne me laissez pas égorger ainsi. Les médecins n'y peuvent rien. Je n'ai de recours qu'en vous. Ce n'est pas possible qu'il n'y ait pas moyen d'empêcher ces choses-là... Sauvez-moi, je vous en supplie... Sauvez-moi.

Elle lâcha mes mains et s'affaissa dans le fauteuil, en proie à une crise de nerfs et de larmes. Tandis que son père et sa mère s'empressaient autour d'elle, violemment ému, je me levai, je m'approchai de la fenêtre, et regardant les domestiques de la ferme qui continuaient tranquillement à battre le blé dans l'aire, je m'efforçai de remettre un peu de clarté dans les impressions troublantes que cette scène étrange soulevait en moi.

Enfin, Eupatoria se calma. Je revins près d'elle. Elle essuyait ses yeux que les larmes avaient rougis et boursoufflés.

— Faites excuse, dit-elle. Je suis honteuse. Mais la pensée que je vais mourir, mourir sous les morsures de ce monstre, me rend folle. C'est plus fort que moi. Au moins, maintenant, vous ne croirez plus que je divague.

— Mais enfin, repris-je, pourquoi ce Valaque s'acharnerait-il ainsi contre vous ?

— Ah ! voilà, il m'en veut parce que je l'ai méprisé.

— Soyez franche : que s'est-il passé entre vous ?

— Puisqu'il faut tout vous dire, je vais vous conter les choses comme elles sont arrivées.

Avec les digressions et la prolixité habituelles des gens de la campagne, elle entama un long récit qui pouvait se résumer en quelques phrases. Les Petropavlovsk possédaient un pré touchant le gîte du personnage mystérieux qu'on appelait simplement le Moldave. Chaque après-midi d'automne, leur fille y menait paître les vaches de la ferme. Le Moldave, quand il entraît ou sortait, cherchait à engager la conversation

avec la bergère. Peu à peu il s'était si bien familiarisé et enhardi qu'un jour elle avait dû se défendre vigoureusement. Peut-être même eût-elle succombé, si son chien n'était venu à son secours. L'homme, repoussé, s'était échappé, furieux. Sur le seuil de son clos, il s'était retourné et lui avait crié de loin : "Tu as beau ne pas vouloir de moi, je t'aurai malgré toi, et nul autre que moi ne t'aura." D'abord, elle ne s'était pas autrement effrayée de cette menace et s'était contentée de ne plus ramener ses bêtes dans le pré. Mais, un peu plus tard, le chien crevait subitement et de ce jour datait l'étrange et horrible obsession dont elle se mourait.

Après ce récit, elle retomba dans son fauteuil visiblement épuisée. Dans la crainte d'une nouvelle crise, je me hâtai de prendre congé. Le père Petropavlovsk me reconduisit avec mille courbettes jusqu'au portail de la cour.

— Nous n'avons plus confiance qu'en vous, Monsieur le Colonel, me dit-il.

Je répondis par quelques-unes de ces phrases vagues à l'usage des malheureux à qui l'on ne peut rien promettre mais qu'on ne

veut pas désespérer. Puis, prétextant un retard dans mes obligations militaires, je me hâtai de m'éloigner.

Je suivis les sinuosités du chemin vert qui me ramenait à la route, abattant nerveusement, du bout de ma canne, quelques rameaux d'aubépine que les haies projetaient sur mon passage. Mon impuissance devant le chagrin de ces braves gens me désolait. Mais je méditais vainement quelque moyen de leur venir en aide lorsque, à un détour, une voiture se montra. Je reconnus le cabriolet rustique du médecin, un ancien moine défroqué du nom de Kouban qui, prétendait-on, pratiquait l'exorcisme. Il avançait avec précaution, décrivant sans cesse des zigzags pour éviter les ornières. Je le hélai sans façon.

— Docteur Kouban, hé, docteur !

Il me fit un signe d'intelligence, arrêta son véhicule, en descendit, et, laissant son cheval aux soins de mon ordonnance, vint à ma rencontre.

— Vous allez chez les Petropavlovsk, lui dis-je.

— Comme vous voyez.

— Moi, j'en viens et je ne serais pas fâché d'avoir votre avis sur ce cas extraordinaire.

Devant cette demande à brûle-pourpoint, il prit son air le plus doctoral, cambra son buste, caressa ses favoris, hocha la tête, et ne répondit pas.

— Vous pouvez parler sans scrupules, ajoutai-je.

Nous sommes confrères aujourd'hui, car moi aussi, j'ai été appelé en consultation. La pauvre fille, désespérant de la science du médecin, s'est adressée à l'autorité du militaire. Nous avons sans doute reçu les mêmes confidences. Que pensez-vous du mal et des explications de la malade ?

Il y eut un silence. La main du médecin fourrageait de plus en plus activement les broussailles de sa barbe. Il hésitait. Il prit enfin son parti.

— J'aime mieux être franc, dit-il. À d'autres je pourrais prodiguer ces grands mots gréco-latins que nous étalons pour couvrir les défaillances de notre science : à vous, je préfère vous dire, en bon français, que je n'y comprends rien. Je soigne Eupatoria depuis six mois et

j'en suis encore à chercher les causes véritables de sa maladie. Aucun des organes essentiels n'est atteint : le cœur, les poumons, l'estomac fonctionnent régulièrement. En théorie et en fait, l'anémie irrémédiable dont elle souffre est inexplicable.

— *Mais cette cicatrice de la gorge ? suggèrai-je.*

— *Nous y voilà... Vous comprenez que je ne puis admettre un instant, comme médecin, cette fable d'un vampire qui viendrait la nuit se repaître de son sang. Même en Crimée, la science positive a, depuis longtemps, éliminé l'intervention du surnaturel. Pourtant, il y a deux faits précis que je ne puis contester. D'une part, la cicatrice existe : je l'ai vue moi-même encore saigner. D'autre part, cette légende d'un vampire est absurde, mais elle expliquerait exactement les phénomènes morbides dont se plaint la malade.*

— *Alors ?*

— *Alors je suis dans une impasse, entre deux murs également infranchissables : l'absurde, d'un côté, et l'incompréhensible de l'autre. Certains de mes confrères qu'on ne prend jamais au dépourvu ne s'embarrasseraient*

pas pour si peu. Ils vous affirmeraient que, à défaut d'un agent matériel, l'imagination est parfaitement capable de créer la plaie dont le patient s'imagine souffrir. La suggestion qu'aurait Eupatoria d'être mordue par un vampire produirait sur elle le stigmate de cette morsure. Moi, je trouve cette explication plus merveilleuse que le merveilleux qu'elle prétend élucider. Que voulez-vous, Colonel ? la science humaine se borne à l'observation et à la classification de notions qui nous sont fournies par nos sens. Mais nos cinq sens perçoivent-ils tout ce qui existe ? Y a-t-il ou n'y a-t-il pas des êtres ou des phénomènes qui ne peuvent n'être ni vus, ni entendus, ni touchés, ni goûtés, ni sentis ? C'est une question qui n'est pas soluble humainement. Moi, je me contenterai de dire que, en tout cas, ce qui n'est pas sensible n'est pas du domaine de la science, et je me récusé. Sur ce, j'ai vidé mon sac de médecin. Au revoir, Colonel, et à votre service.

Le cabriolet s'était éloigné parmi les cahots des ornières. Mon ordonnance, un garçon intelligent qui avait professé jadis avant d'être chassé de son collège pour outrage aux bonnes mœurs, me dit :

— *Faites excuse, mon Colonel, mais j'aimerais vous entretenir de ce que j'ai aperçu posé sur le siège de la carriole du docteur tandis que vous étiez en grande conversation.*

— *Dis toujours.*

— *Eh bien, il y avait un bouquet de chrysanthèmes fanées qui dissimulait, à demi seulement, ce que j'appellerais un poignard-crucifix.*

— *Bigre. Un poignard-crucifix, dis-tu ?*

— *Oui, il était en argent massif, semblable à ceux dont se servaient les moines en Espagne au temps de l'Inquisition.*

— *Voilà qui n'est pas banal, murmurai-je en me lissant la barbe.*

Troublé, mais ne sachant trop que penser je poursuivis mon chemin ; mais, au lieu de regagner mes quartiers, je renvoyai mon ordonnance et pris, à travers champs, un sentier qui menait directement au bourg de Taganrog. L'étrange figure de ce Valaque, que la pauvre enfant accusait de l'avoir maléficiée, me tracassait l'imagination. Je voulais me renseigner aussi exactement que possible sur cet énigmatique personnage.

Bien que quatre heures eussent depuis longtemps passé, quand je franchis la porte de la maison communale, j'y trouvai deux gardes s'apprêtant à faire leurs rondes. Je leur exposai mon affaire. Ils rassemblèrent leurs souvenirs et je dus m'en contenter.

Dans la vallée, à douze ou quinze cents mètres de Taganrog, existait jadis une abbaye appelée le Fief-aux-Moines. La guerre en avait épargné peu de choses. Seule, une chapelle bâtie, suivant l'usage, au milieu du cimetière où étaient enterrés les moines, gardait ses quatre murs à peu près intacts. Aucun paysan ne s'était soucié de profaner ces sépultures et d'enfoncer le soc de sa charrue dans cette terre peuplée de squelettes. Le clos abandonné s'était peu à peu transformé en un hallier de ronces et d'aubépines. Personne n'y pénétrait plus depuis longtemps. La crainte superstitieuse des morts, plus encore que les épines des fourrés, en écartait les vivants, et peu de gens auraient osé s'en approcher, sitôt le soleil couché.

Aussi, grande avait été la surprise lorsqu'on s'était aperçu que ce lieu sinistre avait un habitant. À la vérité, l'occupant

inattendu du Fief-aux-Moines n'était pas fait pour atténuer la mauvaise réputation du logis. On ne connaissait ni sa famille, ni ses antécédents. Mais son teint d'argile cuite, ses longs cheveux de la couleur d'une aile de corbeau, ses yeux noirs et luisants, sa bouche lippue, que d'épaisses moustaches embroussaillaient, le désignaient, à première vue, comme le type classique du Valaque. Sans doute, il avait allumé, un soir, entre les murs de la chapelle, son feu de vagabond, et comme personne ne l'en expulsait, il y était resté. On pensait qu'il s'en irait un jour comme il était venu : mais, au contraire, il avait entrepris de s'y installer. À travers les broussailles, il s'était frayé un chemin jusqu'à la porte du sanctuaire délaissé ; il avait déblayé les débris de toutes sortes qui en obstruaient l'accès ; il en avait fermé l'entrée par une barricade de planches ; enfin, pour remplacer la toiture effondrée, il avait étendu, sur les voûtes encore debout, une couverture de genêts et de bruyères qui le garantissait contre l'atteinte de la pluie, de la neige et des intempéries.

Qui était-il ? D'où venait-il ? Rien dans le pays n'avait pu dissiper l'obscurité dont

l'inconnu s'enveloppait. Il ne fréquentait personne, et personne n'avait la tentation de troubler la solitude de ce gîte mal famé. Sa conversation se bornait à l'échange des mots strictement nécessaires à ses besoins. Tout ce que l'on savait c'est que, bien qu'il n'exerçât aucun métier apparent, il ne manquait pas d'argent, car il ne mendiait pas, et payait comptant tout ce qu'on lui fournissait. Seulement, de temps en temps, il disparaissait tout à coup, et, après une absence qui durait souvent plusieurs semaines, réparaissait ensuite, sans qu'on pût deviner ce qu'il avait fait et où il était allé.

Comme on pense, l'imagination populaire s'était beaucoup exercée autour des faits et gestes de cet extraordinaire individu, et des légendes diverses, mais toutes peu favorables à l'ermite du Fief-aux-Moines, défrayaient les commérages de la contrée.

D'après les uns, il fabriquait de la fausse monnaie ; suivant d'autres, il était l'affilié d'une bande de malfaiteurs ; mais l'opinion la plus accréditée l'accusait de se livrer aux pires maléfices. Pendant la nuit, les ténèbres dont ce lieu isolé se couvrait, cachaient, prétendait-

on, de coupables et d'effrayants mystères... On voyait des lueurs rougeâtres s'échapper à travers les hautes fenêtres de la chapelle profanée : on apercevait des ombres qui se glissaient par les brèches de l'ancien cimetière. Quelquefois même des cris de détresse perçaient les murailles et allaient frapper d'épouvante le passant attardé dans les environs de cette ruine sinistre.

Comme, somme toute, la conduite du Valaque n'avait jamais été l'objet d'aucune plainte précise, on ne s'était pas autrement inquiété des rumeurs extravagantes qui circulaient sur son compte. Le bourgmestre s'était contenté d'exiger son inscription sur le registre des étrangers. Il avait déclaré se nommer : Eszla Jacob, né à Salczen (Moldavie), âgé de trente-cinq ans, exerçant la profession de colporteur.

J'avais terminé mon dîner, et, le cigare aux lèvres, je promenais mes pas de long en large sur le sable de la terrasse qu'un souffle de brise nocturne refroidissait. Pour la vingtième fois, depuis deux heures, je passais et repassais dans mon esprit les incidents de la journée

sans trouver une solution qui me satisfît. Impatienté, je jetai mon cigare.

"À quoi bon, pensai-je, me tracasser davantage ? J'ai beau mettre ma cervelle à la torture : d'une histoire si absurde, il est impossible d'extraire une idée raisonnable. Il est l'heure de me reposer. La nuit sans doute me portera conseil. "

Je montai dans ma chambre et me mis promptement au lit, mais, la bougie soufflée, le sommeil que je souhaitais ne vint pas. Dans l'obscurité, mon énervement, loin de s'apaiser, augmentait : le silence et les ténèbres exaltaient mon imagination, et y faisaient surgir de véritables fantômes. La figure lamentable de la pauvre fille s'évoquait avec une telle intensité que je croyais la voir réellement et presque la toucher. Vainement je m'efforçais de chasser le spectre : il revenait sans cesse et la compassion qu'il m'inspirait éveillait en moi des scrupules aigus. J'entendais la malheureuse me dire : "Je n'ai d'espoir qu'en vous", et cette confiance qu'elle m'avait témoignée m'attendrissait et me navrait. Je sentais que, si elle mourait sans que j'eusse rien fait pour la sauver, un remords cuisant me poursuivrait. Mais que

pouvais-je faire ? Devais-je écouter ces histoires invraisemblables ? Comment pouvais-je croire à ces personnages de cauchemar et lutter contre ce vampire que, sans doute, son imagination malade enfantait ?

Las de chercher en vain le sommeil, je rallumai ma bougie et me levai. La fraîcheur de la nuit tranquilliserait mes nerfs. J'ouvris ma fenêtre et allai m'accouder sur le balcon qui surplombait à pic et dominait la vallée endormie. La nuit s'étalait maintenant, calme, profonde, impénétrable. La masse d'ombre, qui tombait d'un ciel sans lune, s'amoncelait au loin sur la terre invisible. Même le scintillement tremblant des étoiles était amorti et terni par les exhalaisons de brume qui se dégageaient des rives humides. Sous ce voile funèbre, la vallée ensevelie gisait, muette et morte. Rien de distinct ne se voyait, rien de perceptible ne s'entendait. Pourtant, on avait le sentiment, plus que la sensation, que quelque chose se mouvait dans cette immobilité, bruissait dans ce silence, luisait dans ces ténèbres : c'était le fleuve qui continuait à dérouler perpétuellement le serpent sans fin de ses flots, se trainant dans la tranquillité de

cette nature inerte et impassible. À quelque distance, au-dessous de moi, une lumière, une seule, perçait la nappe d'ombre étendue sur la campagne. Instinctivement cette lueur, l'unique point visible de l'horizon, fixa mon regard ; plus rouge que jaune, elle paraissait être la résine d'un feu ou d'une torche plutôt que d'une lampe ou d'une bougie. Je m'efforçai d'en déterminer la situation, et ma curiosité redoubla, quand je constatai qu'elle venait de la direction du Fief-aux-Moines. Subitement, toutes les légendes qu'évoquait ce lieu sinistre me reprirent à l'esprit. Les préjugés populaires, qui accusaient le Valaque de se livrer, pendant la nuit, à des pratiques abominables, avaient-ils donc quelque fondement réel ? Pourquoi se mettait-il au travail à cette heure où personne ne veillait ? Quelle besogne suspecte élaborait-il dans cette obscurité et dans cette solitude ? Un désir violent me venait de voir et de savoir. Je m'emparai d'une lorgnette et je revins la braquer sur cette lumière mystérieuse. Mes présomptions ne m'avaient pas trompé. La lueur sortait bien de l'ancienne chapelle. Avec ma longue-vue, je distinguais sur la muraille deux ombres, une

silhouette d'homme et une silhouette de femme se relier, démesurément agrandies, et leurs gestes énormes montraient la violence d'une scène de drame. La femme, les mains jointes, suppliait. L'homme discutait vivement : il allait, venait, se croisait les bras, agitait le poing. La femme, se cachant la tête entre les mains, parue secouée d'un sanglot. Il voulut s'approcher d'elle et elle eut un mouvement de



répulsion. Il tourna le dos, comme pour s'en aller, mais elle se redressa et le toucha à l'épaule. Alors, il la saisit par le bras, il l'entraîna, et les deux ombres disparurent. Vainement je scrutai avidement ce que j'apercevais de l'intérieur de la chapelle : la scène se continuait hors de l'atteinte de mes regards... Quelques minutes passèrent. Puis un cri de femme, un cri aigu, perçant, atroce, un hurlement de douleur et de détresse, traversa l'espace. Cet appel désespéré me remua jusqu'aux entrailles. Je n'en pouvais douter : à quelques portées de fusil de moi, on assassinait, on torturait, au moins, une femme. Je ne me sentis pas le goût de persister dans mon rôle d'observateur désintéressé. J'abandonnai ma longue-vue, passai à la hâte quelques vêtements, et, mettant un revolver dans ma ceinture, je m'élançai au dehors.

La distance, à vol d'oiseau, ne dépassait pas de sept à huit cents mètres, mais la route, contournant la hauteur escarpée où je résidais, doublait au moins l'étape. Je voulus abrégier et je m'engageai dans un sentier de chèvres qui serpentait en lacets très raides sur

le flanc de la colline. Malgré les obstacles, les pierres roulantes sur lesquelles je trébuchai, les buissons qui me fouettaient le visage, j'atteignis enfin le sol uni de la vallée, mais, malgré ma diligence, vingt minutes s'étaient écoulées, quand j'atteignis l'enclos.

Le profil de l'ancienne chapelle se détachait sur le fond obscur de l'horizon. Aucune clarté ne sortait des fenêtres, aucun bruit ne s'échappait de son enceinte. J'avais beau ouvrir les yeux et prêter l'oreille, la lumière s'était éteinte et les cris avaient cessé. Je poussai plus avant. Je franchis une brèche ouverte dans le mur du cimetière, et, à travers les buissons de ronces, je me frayai un chemin jusqu'au porche. Une porte mal jointe, qu'encadrait une cloison de débris de moellons, le fermait. Tout haletant, j'appliquai successivement mon regard et mon ouïe aux fissures des planches ; je sondai les ténèbres entassées sous les arceaux de l'antique voûte : rien ne bougeait. Je quittai l'entrée, tournai autour de l'édifice. Tout restait noir, silencieux, immobile. Je me consultai. La surexcitation de mon émotion et de ma course était tombée. Je frissonnais malgré moi. Cette

solitude lugubre m'emplissait du sentiment de mon impuissance et de mon inutilité. Que pouvais-je faire, d'ailleurs ? Le crime, si crime il y avait, était accompli : la victime avait disparu et l'assassin s'était mis en sûreté. Les traces, s'il en restait, ne pouvaient se découvrir qu'au grand jour. Mieux valait attendre le lever du soleil se manifester. Je repris à pas plus lents le chemin du retour.

L'aiguille de ma pendule marquait deux heures du matin, lorsque je rentrai de cette expédition nocturne. Dormir m'eût été impossible. Je n'y songeai même pas. Je plongeai ma tête dans une cuvette d'eau, pour faire disparaître un commencement de névralgie. Je procédai, le plus lentement que je pus, à ma toilette. Puis, je rallumai un cigare, et poussant un siège sur mon balcon, j'attendis, confortablement installé, les premières clartés de l'aurore.

Après deux ou trois heures de patience, une lueur grise se glissa dans la vallée et peu à peu l'imprégna tout entière d'une teinte terne et indécise. C'était moins un éclaircissement du ciel que l'enlèvement successif des couches

d'ombres qui chargeaient le sol. Sur le fond de brume, des reliefs de hauteurs, de maisons, de bouquets d'arbres s'estompèrent d'abord en masses sombres, puis les formes s'accrochèrent, et enfin les silhouettes se précisèrent nettement. Les lignes du paysage se dessinaient comme une gravure que le pinceau du peintre n'a pas encore coloriée. Soudain, derrière la crête obscure du levant, apparut le sommet convexe d'un globe écarlate, qui s'éleva graduellement, comme un immense ballon de flamme. Dès que la moitié de l'astre eut dépassé l'horizon, un éclat de rayons embrasés en jaillit subitement, empourpra le haut des collines, rougit les eaux du fleuve, et, s'abaissant dans les coins obscurs de la vallée, fit resplendir la verdure des prairies, la blancheur des maisons, le jaune roussi des chaumes.

C'était le moment de reprendre mes recherches. Je quittai mon fauteuil, descendant vers le village, je m'arrêtai devant la maison d'un des gardes que j'avais interrogés la veille. Il fut vite debout à mon appel. Je le mis au courant, en quelques mots, des événements de la nuit, et, sans plus tarder, nous nous

engageâmes de compagnie sur le chemin du Fief-aux-Moines.

Quinze ou vingt minutes de marche rapide nous amenèrent près des murs lézardés de l'enclos. Je fis halte, et, avant d'aller plus loin, j'explorai soigneusement les alentours. Un examen attentif ne révéla rien qui puisse paraître suspect. Les lieux gardaient leur aspect accoutumé, et aucune trace de pas ne se marquait sur le sol trop sec et trop foulé.

Nous franchîmes une des brèches et nous suivîmes un sentier battu qui conduisait directement au porche. J'appelai. Je frappai. Personne ne répondit. J'ordonnai au garde d'enfoncer la porte. Un pieu, appuyé sur une grosse pierre, forma levier. Nous en introduisîmes le bout sous le battant, et forçâmes vigoureusement. La mauvaise serrure qui le maintenait ne résista guère. Aux premières secousses, un craquement se fit entendre : le pêne sauta hors de la gâche, et nous pénétrâmes dans l'édifice.

L'intérieur de la chapelle pouvait mesurer soixante pieds de long sur vingt-cinq à trente

de large. Six piliers en pierre dure soutenaient les arceaux entrecroisés d'une nef unique, dont l'extrémité s'arrondissait en abside. Quatre hautes fenêtres en ogive laissaient pénétrer librement l'air et la lumière à travers leurs vitraux brisés. Le gros œuvre subsistait presque intact : seulement les dalles noires et blanches du pavage manquaient presque toutes, l'ornementation s'était effritée, et le sol inégal disparaissait sous une litière de plâtras, de verres cassés, de débris de toute sorte, que l'humidité et l'usure du temps avaient



détachés des croisées et des voûtes. Cette partie du sanctuaire, nue et vide, restait dans l'état de délabrement où un siècle d'abandon l'avait mise, mais à l'endroit où l'abside commençait, une cloison de paille tressée fermait l'accès du chœur et cachait sans doute le réduit que s'y était aménagé le Valaque.

Je traversai la nef sans m'y attarder plus longtemps. J'écartai une grossière portière de chaume, et je restai un moment interdit devant l'étrange réceptacle de sorcellerie qui s'offrit soudain à mes regards.

Les murailles du chœur, jusqu'à hauteur d'homme, étaient enduites d'une couche de goudron qui les enveloppait comme une tenture funèbre, et sur cette décoration lugubre étaient appliqués, en guise d'ornements, des objets plus lugubres encore. Sur le pourtour, une douzaine de grands oiseaux de nuit, chats-huants, chouettes ou effraies, déployaient leurs ailes crucifiées, et, dans les intervalles, des guirlandes de chauves-souris, symétriquement clouées, figurant

des signes cabalistiques, formaient çà et là des cercles, des triangles, des croix de Saint-André. Je ne vis ni sièges ni meubles, mais des ossements humains, accumulés dans un coin, mélangeaient un tas de formes hideuses : des fémurs, des tibias, des vertèbres, des carcasses à jour où des côtes manquaient, des crânes dont les orbites vides et les mâchoires décharnées grimaçaient. Un grand fourneau, que surmontait un soufflet de forge, occupait l'angle opposé. Autour s'étalait tout un attirail d'alchimiste : des alambics, des cornues, des pinces, des cuillers, des creusets, un mortier avec son pilon, des flacons de toutes sortes où transparaisaient des liquides bruns, noirs, rouges, jaunes ou verts. Des paquets de plantes, de la ciguë, de la sabine, de la belladone, de la valériane séchaient le long des murs. Au centre du chœur se dressaient encore les débris de l'autel : une table de pierres disjointes, sur laquelle, au lieu du tabernacle et de cierges, un squelette tout entier s'allongeait.

Le premier moment de surprise passé, je me mis en devoir de poursuivre mes recherches. Derrière le chœur, une petite porte, que je

n'avais pas remarquée tout d'abord, me conduisit dans l'ancienne sacristie. Un matelas, un vieux poêle en fonte, quelques ustensiles de ménage indiquaient que là était le domicile particulier du Valaque ; mais la pièce était vide. Je fouillai les moindres recoins. Je sondai les murs. J'explorai minutieusement le sol. Je scrutai, du bout de ma canne, le monceau d'ossements. Je ne trouvai rien qui pût me renseigner sur la scène que j'avais entrevue, ou me mettre sur la piste de ses acteurs.

Quoique l'objet principal de ma perquisition n'eût pas été atteint, l'aspect de ce repaire m'édifiait suffisamment sur le genre d'industrie auquel le Valaque se livrait. Si les légendes de sorts jetés ou de maléfices pratiqués ne relevaient que de la crédulité populaire, en revanche, je ne pouvais guère douter des sinistres besognes qui s'accomplissaient dans cet atelier de sorcellerie. J'y voyais se glisser, quand la nuit était close, tous ceux dont les mauvais desseins n'osaient se manifester au grand jour : le paysan qui veut satisfaire sa rancune contre un voisin détesté, les héritiers dont la convoitise se lasse d'attendre, la femme qu'un mari gênant embarrasse, la fille séduite

désireuse de prévenir un scandale : toutes les mauvaises haines, toutes les passions coupables, tous les projets inavouables, dont le sorcier de village est le confident, le conseiller et l'artisan.

Le retour du garde, que j'avais envoyé pratiquer une reconnaissance extérieure dans l'enceinte du vieux cimetière, interrompit mes réflexions. Il n'avait découvert aucune piste du fugitif et ne rapportait aucun renseignement dont je pusse profiter. Je lui ordonnai de réparer la serrure, de tout remettre en place, et de garder le silence sur notre perquisition. Si le Valaque avait abandonné le pays, je souhaitais de bon cœur qu'il allât se faire pendre ailleurs. Mais, s'il revenait y continuer, dans un temps proche, son ténébreux métier, je me proposais de le surveiller, de le surprendre et de mettre fin à toutes ces manœuvres de sorcellerie.

Mes devoirs militaires détournèrent mes pensées, durant quelque temps, du Fief-aux-Moines et de la famille Petropalovsk. Mon absence se prolongea pendant un mois, et la première semaine d'octobre était commencée lorsque mon ordonnance vint m'annoncer

qu' Eupatoria et son fiancé Piotr demandaient à me parler. Grande fut ma surprise, dès qu'ils entrèrent dans mon cabinet, de constater l'heureuse transformation de la jeune fille. Au lieu et place de la mourante que j'avais laissée, je retrouvais la campagnarde bien portante d'autrefois. Sans doute, un peu de pâleur persistait aux joues, mais l'éclat de ses yeux, l'assurance de sa démarche, la recrudescence de vie qui se manifestait dans ses gestes et dans ses paroles montraient des signes certains de guérison prochaine.

Elle m'exposa aussitôt le but de sa visite :

— Nous sommes venus vous remercier, Monsieur le Colonel.

Comme j'avais conscience de n'avoir rien fait pour mériter cette reconnaissance, je répondis évasivement :

— Alors vous n'avez plus entendu parler du Valaque ?

— Plus jamais, Monsieur le Colonel. Je l'avais bien dit à Piotr que tous ses maléfices ne pèseraient pas lourd devant vous. Du jour où vous êtes venu à la maison, le mauvais sort a été conjuré. Je me suis reprise à vivre,

et, maintenant, je suis guérie, si bien guérie que la noce est fixée au samedi d'après la Toussaint. Nous venions vous prier d'y assister et nous comptons bien que vous n'allez pas nous refuser, à l'heure qu'il est.

J'acceptai ; je la complimentai ; je l'embrassai ; je serrai la grosse main de Piotr, et je les renvoyai, enchantés.

Le garde, que j'interrogeai le lendemain, me confirma la disparition du Valaque. Malgré la surveillance active dont il ne s'était pas départi, conformément à mes instructions, l'habitant du Fief-aux-Moines demeurait introuvable. Personne ne l'avait revu. Soit qu'il soupçonnât que ses manœuvres étaient découvertes, soit qu'il se fût constitué ailleurs une meilleure clientèle, il paraissait avoir définitivement quitté le pays.

Je me félicitais déjà de l'heureuse issue de cette ennuyeuse affaire lorsqu'un matin Piotr se présenta de nouveau. Je l'interrogeai avec un peu d'impatience.

— Te voilà encore revenu ?

— Oui, Monsieur le Colonel, c'est encore moi, et bien ennuyé de revenir car je suis

porteur de mauvaises nouvelles. Le maudit Valaque s'est à nouveau attaqué à Eupatoria.

— Allons donc.

— Il n'y a pas d'erreur, bien malheureusement. Voici trois jours qu'elle l'a revu. Depuis lors, on la veille sans cesse, mais cela ne peut durer. La pauvre fille en est à moitié folle, et se fait tant de mauvais sang qu'elle ne dort, ni ne boit, ni ne mange. Elle a des attaques où elle perd le sens, elle dépérit d'heure en heure et elle va mourir infailliblement si vous n'y mettez ordre.

Tandis qu'il parlait, ma résolution était déjà prise. Il fallait en finir avec cette histoire de vampire, qui durait depuis trop longtemps. Je ne pouvais me fier à des gens que la terreur et la crédulité aveuglaient. Il n'y avait qu'un moyen de découvrir la vérité : c'était de n'en croire que mes propres yeux et de me rendre compte moi-même comment les choses se passaient.

— C'est bien, dis-je. Tu vas aller trouver le père Retropavlowsk. Tu lui diras que je l'attends ici à quatre heures. Qu'il n'y manque pas, au moins. Je lui apprendrai ce que j'ai dessein de faire.

Le garde, que je renvoyai, dans l'intervalle, faire une tournée du côté du Fief-aux-Moines, ne rapporta rien d'intéressant. Les choses étaient toujours dans le même état : rien n'indiquait que le Valaque y eût rétabli son gîte. Les voisins, interrogés discrètement, ne se souvenaient pas l'avoir aperçu depuis sa disparition.

À quatre heures précises, Retropavlowsk arriva. Il se lamentait et se désespérait. Après l'avoir un peu réconforté, je le mis au courant de mes plans. Quand l'obscurité serait venue, je comptais me rendre secrètement à sa ferme. Mon intention était de prendre le prétendu vampire sur le fait. Il importait, en conséquence, de ne rien ébruiter de mes projets. La nuit prochaine, je veillerai moi-même sur le sommeil de sa fille. Je n'avais besoin de personne. Je ne voulais d'autre auxiliaire que mon ordonnance qui serait là pour me prêter au besoin main-forte.

Tout étant entendu entre nous, je le congédiai en lui donnant rendez-vous pour le soir.

Lorsque ma montre marqua neuf heures, je jugeai le moment venu de me mettre en

route. Je m'étais armé de mon sabre, j'étais muni d'une lanterne sourde, et j'avais glissé, dans ma ceinture mon revolver soigneusement chargé. Je jugeais, moi qui ne partageais pas les superstitions de ces braves gens, qu'il fallait, avant tout, prévoir l'éventualité d'une rencontre avec un malfaiteur en chair et en os. Je ne tenais pas d'ailleurs autrement à cette opinion. Comment admettre qu'un être humain fût assez dénaturé pour accomplir cette besogne de vampire ? Comment aurait-il pu déjouer continuellement les précautions prises, et pénétrer, quand cela lui plaisait, à travers fenêtres et portes closes dans cette chambre de jeune fille, qui était tout particulièrement surveillée et gardée ? N'était-il pas plus vraisemblable de croire que la pauvre Eupatoria était victime de ses propres hallucinations, et qu'un mal inconnu produisait les plaies vives qu'elle montrait.

Chemin faisant, mon imagination accueillait, pesait, rejetait les hypothèses les plus variées. J'allais : mon pas s'accélérait, et j'étais obligé de m'avouer que j'étais curieux de voir, de savoir, de connaître le dernier mot de cette énigme.

Les furieux aboiements du chien de garde signalèrent mon approche. Le vieux Petropavlowsk parut sur le seuil, une lampe à la main. Il fit taire l'animal et m'introduisit dans la pièce principale où la famille m'attendait. J'abrégeai les politesses et sans plus tarder j'assignai à chacun son rôle. Le père et la mère ne pouvaient être qu'un embarras : je les consignai dans le grenier avec défense d'en bouger tant que je ne les appellerais pas. Je passai ensuite à mon ordonnance : il s'était muni, à tout hasard, de son chassepot. Je le fis se cacher sous un hangar dans une charrette vide d'où il pouvait surveiller la cour, je lui recommandai la patience, le silence et l'immobilité. Le chien fut enchaîné dans sa niche. Ces dispositions prises, je rentrai dans le bâtiment où Eupatoria était demeurée.

Il ne comprenait que deux pièces de plain-pied : la grande salle par laquelle on entrait qui servait de cuisine et de salle à manger et où était le lit du maître et de la maîtresse du logis, et une chambre contiguë plus petite, qu'habitait Eupatoria. Une porte intérieure les faisait communiquer : l'entrée et les fenêtres ouvraient toutes sur la cour. Après

avoir poussé les verrous, tiré les contrevents, visité minutieusement les coins, les cheminées, les armoires, tous les endroits qui pouvaient servir de cachette, et jusqu'au-dessous des lits, je revins vers Eupatoria qui attendait, toute tremblante, et je lui annonçai mes intentions. Je voulais qu'elle se retirât dans sa chambre et s'y reposât comme d'habitude. Elle ne devait avoir aucun sujet de crainte, car la porte, entre les deux pièces, demeurerait entr'ouverte, et moi, je resterais à portée d'entendre tout ce qui se passerait et de surprendre le prétendu vampire s'il apparaissait sous une forme ou sous l'autre.

Elle obéit sans m'en demander davantage et quitta la salle. Je l'entendis pendant quelque temps, aller, venir, se déshabiller, puis le craquement du sommier et la disparition de la lumière m'annoncèrent qu'elle s'était couchée.

Je songeai alors à m'installer moi-même pour la nuit. J'approchai une table, j'y plaçai des allumettes, ma lanterne, mon sabre et mon revolver. J'enlevai mes bottes, dont le heurt sur le carrelage aurait pu déceler mes mouvements. Je soufflai ma bougie, et je m'étendis, tout habillé, sur le lit de la grande salle.

Mes premiers instants de garde se passèrent dans une inconscience presque complète des perceptions extérieures. J'avais l'impression d'être enterré vif sous l'amas de ténèbres, qu'entassaient, dans la chambre, la nuit profonde et les massifs contrevents de chêne. Mon ouïe seule était en éveil, et, suraiguisée par l'abandon des autres sens, recueillait avidement mille bruits indistincts : les craquements du bois en travail, des rongements de mandibules d'insectes, des grincements de ressorts, que la rouille distend. Bientôt, je perçus le halètement léger et régulier du souffle de ma voisine, que la fatigue endormait. Le timbre enrôlé de la vieille horloge, avec un détraquement prolongé de chaînes et de ressorts, sonna onze heures. Alors, des rumeurs, au-dehors, éclatèrent. Un coup de vent secouait l'atmosphère pesante du ciel chargé de nuages. Je l'entendis gémir d'abord timidement dans la cheminée et sous la porte, puis grandir, enfler sa voix, et, se déchaînant en ouragan, hurler furieusement contre les angles de la ferme.

La fièvre de l'attente me surexcitait : je me tournais et retournais sur mon matelas,

cherchant vainement une position agréable à mes membres éternés lorsqu'un profond soupir, puis une plainte, qui s'échappaient de la chambre de la jeune fille, m'immobilisèrent subitement. Je retins ma respiration, et tendis l'oreille. Je ne m'étais pas trompé. On parlait dans la pièce voisine. Je pris ma lanterne et, masquant la lumière, m'avançai, sur la pointe du pied, jusqu'au seuil. Là, j'écoutai encore. La voix d'Eupatoria articulait des phrases entrecoupées : je poussai doucement la porte, et j'entrai.

La jeune fille, les yeux grands ouverts, était assise sur son lit. Je crus d'abord qu'elle était réveillée, mais l'expression hagarde et inconsciente de ses yeux me montra qu'elle était livrée à une crise de somnambulisme. De ses bras tendus, la paume des mains en dehors, elle s'efforçait d'écarter quelque chose d'invisible, qui l'épouvantait.

" Sauvez-moi, criait-elle... Je le vois... il va venir... il approche... C'est horrible... Personne ne peut donc l'empêcher de boire mon sang et ma vie... Il m'épuise... il me tue... Sauvez-moi... Chassez-le, je vous en supplie..."

Quand je vous dis qu'il vient... Il est là, je le sens... Il va entrer... Et je suis clouée là. Je ne puis pas bouger... Personne n'aura donc pitié de moi. Mon Dieu, mon Dieu... au secours. "

L'angoisse décomposait ses traits ; une sueur froide coulait à grosses gouttes sur son front. Je frémissais, je me sentais saisi d'une contagion d'effroi, tant son regard fixe et profond semblait réellement apercevoir l'objet de son épouvante.

Elle eut un nouveau geste d'horreur et reprit :

" Chassez-le... je vous en supplie. Il est là. Il se cache derrière la fenêtre. Il entre... Mon Dieu, mon Dieu, je suis perdue ! "

À ce moment, comme si sa vision prenait corps, un ressaut de vent mugit dans la cheminée et un violent choc ébranla le contrevent. En même temps, le chien se mit à hurler dans la cour, d'un hurlement qui se prolongeait lamentablement et ne s'interrompait quelques secondes que pour reprendre plus élevé et plus lugubre.

Un frisson d'angoisse me secoua malgré moi. Que voyait, que sentait cette bête, pour

pousser cet appel sinistre ? Que se passait-il dehors ? Je ne pouvais rester tranquille sous cette menace. Je sortis de la chambre, je posai ma lanterne, je pris mon revolver, et ouvrant la porte extérieure, je me précipitai dans la cour.

Aux premiers pas que je fis, je fus assourdi, presque aveuglé. La bourrasque, s'engouffrant entre les bâtiments, faisait rage pour s'échapper,



heurtait les murs, secouait frénétiquement les pignons, les ardoises des toits, les lucarnes des greniers. La voix du chien, qui dominait ce vacarme, me guida vers l'endroit où il était attaché. En me sentant, il cessa de hurler et se mit à aboyer vigoureusement. Je lui parlai et cherchais à le calmer lorsqu'un fracas de contrevents qui battent et de vitres qui se cassent éclata brusquement derrière moi. J'eus la pensée que j'avais mal refermé la porte de

la maison ; sans doute la violence du vent l'avait forcée et, se déchaînant dans les pièces vides, faisait sauter les croisées. Je laissai le chien et revenais, quand un cri perçant, qui partait de la chambre d'Eupatoria, me fit courir.

En quelques enjambées j'atteignis le seuil et, comme je le franchissais, il me sembla qu'une ombre humaine, une silhouette vague et rapide, me frôlait.

La porte était grande ouverte.

J'entrai. Dans la première pièce, je ne remarquai rien d'extraordinaire : ma lanterne brûlait toujours dans le coin où je l'avais laissée. Je la pris et pénétrai vivement dans la chambre de la jeune fille. Là, tout avait été bouleversé. La fermeture des volets avait cédé : la fenêtre s'était brisée, et la tempête s'y précipitait, arrachant les rideaux, bousculant, fracassant les meubles. Au milieu de ce désordre, Eupatoria, sur son lit, appelait désespérément.

Dès que je me fus approché d'elle, elle me saisit le bras avec force.

" Vous voilà enfin ! me dit-elle. Ah ! pourquoi m'avez-vous quittée ?... Il s'est encore gorgé de mon sang. C'est atroce. "

Comme j'allais répondre, un coup de feu retentit dans la cour. Je voulus me dégager, mais ses doigts se crispèrent sur ma chair avec une telle vigueur que je jetai une exclamation de douleur.

— Non vous ne vous en irez plus. Car il était là tout à l'heure. Il s'est sauvé, comme vous arriviez. Mais il nous guette ; si vous vous en alliez, il reviendrait. Je ne rêve pas, je ne suis pas folle. Regardez ! "

De sa main libre, elle dirigea sur sa gorge les rayons de la lumière, et je vis distinctement une chose qui me fit frémir. Une piqûre rouge, comme une morsure de sangsue, trouait la peau blanche. Un filet de sang en coulait, et allait maculer le linge de la chemise rabattue sur sa poitrine.

Tandis que je la regardais, interdit, des pas envahirent la maison. J'entendis la voix de mon ordonnance : " Où êtes-vous ? Venez vite. Je crois bien que je l'ai touché. " Guidé par la lueur, il arriva près du lit. Le père et la mère Petropavlowskt, silencieux, l'accompagnaient.

En quelques mots, il s'expliqua. Du hangar où il était embusqué, il avait entrevu une forme humaine qui fuyait vers le portail. Il avait fait feu. La forme avait chancelé, puis s'était redressée, et avait disparu : sans perdre de temps, il était accouru me prévenir.

Je laissai Eupatoria entre les bras de ses parents et le suivis immédiatement. Il me mena directement à l'endroit où il avait aperçu l'ombre. À la lueur de ma lanterne, j'examinai soigneusement le sol. Une large flaque de sang attestait bien qu'il avait fait mouche .

Plus loin, quelques gouttes espacées nous menèrent jusqu'au portail, sous lequel une autre large tache s'étalait. Mais quand nous voulûmes pousser au-delà notre recherche, il nous fut impossible de ne rien distinguer. Les traces s'effaçaient et se perdaient dans la boue liquide du chemin.

Je voulus tenter un autre moyen. Je fis détacher le chien. il s'agita beaucoup, battit le terrain en tous sens, fouilla les haies tout à l'entour, mais revint, sans avoir rien rencontré. Évidemment, le blessé n'était pas resté dans le voisinage : malgré la perte de son sang, il avait encore eu la force de se traîner hors d'atteinte.

J'attendis avec impatience les premières clartés du matin. J'espérais qu'elles me découvriraient d'autres indices, que l'obscurité nous dérobaient encore. Mais les éléments qui avaient déjà favorisé l'intrusion du malfaiteur semblèrent se conjurer pour assurer sa disparition. Une heure avant le jour, la tourmente de vent s'apaisa, et une véritable trombe d'eau s'abattit. Lorsque au lever du soleil je voulus reprendre mes recherches, une pluie diluvienne noyait la terre, changeait le chemin en borbier et avait effacé

irréremédiablement toutes les empreintes de la nuit. Je quittai la ferme, sans emporter le moindre renseignement sur la cause et l'auteur de ce drame mystérieux.

Tous les autres procédés d'investigation que j'employai échouèrent.

J'eus du moins la consolation d'avoir ramené la tranquillité et le bonheur au foyer de la famille Petropavlowsk. Le prétendu vampire ne reparut plus et la jeune Eupatoria, délivrée de l'horrible cauchemar qui l'affolait et l'épuisait, se rétablit rapidement et complètement. Mais le bourgmestre ne put ceindre son écharpe pour consacrer son union avec Piotr car c'était ce dernier, cette fois, qui avait disparu.

Trois jours s'écoulèrent. Le soleil d'été revenait. Le mystère restait impénétrable, et cette histoire de vampire paraissait destinée à tomber définitivement dans le domaine de la légende, lorsqu'un matin un garde du bourg voisin se présenta au rapport. Il venait me transmettre les doléances de plusieurs propriétaires voisins du Fief-aux-Moines. Depuis le commencement des chaleurs,

d'insupportables exhalaisons s'échappaient du vieux cimetière : les plaignants pensaient qu'elles provenaient des anciennes tombes de moines : dans tous les cas, ils me demandaient de faire assainir le clos abandonné.

Je m'empressai de faire droit à leur requête et, dès le lendemain, escorté du garde et de deux journaliers qui portaient des pioches, des pelles et des serpes, je m'acheminai vers les ruines de l'abbaye. Nous franchîmes la brèche par laquelle nous avons déjà pénétré. Le lieu gardait son air de solitude et de détresse, et même l'herbe nouvelle, qui maintenant hérissait le sentier jadis frayé, montrait qu'aucun pas humain ne l'avait foulé depuis l'hiver.

Une exploration sommaire nous conduisit devant un fourré qui recouvrait plusieurs ares de ses ronces et de ses branches enchevêtrées. J'ordonnai aux journaliers de raser les buissons d'épines et de déblayer complètement le terrain. Ils se mirent à l'œuvre, et, après une demi-heure de travail, nous aperçûmes, à travers l'éclaircie, une masse brune, gisant sur le sol. L'ardeur de mes hommes redoubla : ils dégagèrent les alentours à coups de serpe,

et mirent au jour deux formes humaines étroitement enlacées. Je m'avançai et me trouvai en face d'un cadavre vidé en parti de son sang sans doute à la suite du coup de fusil de mon ordonnance. il ne pouvait y avoir de doute : le mort avec les particularités bizarres de son costume, avec ses cheveux couleurs ailes de corbeau, avec ses moustaches en broussaille, que la pâleur de la face noircissait encore, reproduisait l'apparence et la ressemblance exacte du Moldave. Chose inouïe : sous lui gisait la dépouille de Piotr.

Je fis transporter les deux corps dans le chœur de l'ancienne chapelle et, à la lumière d'une torche, je compris que le vagabond agonisant avait trouvé la force de planter un poignard-crucifix en argent massif dans le cœur du défunt fiancé d'Eupatoria.

J'imagine que c'est le docteur Kouban qui avait chargé le Moldave de détruire le vampire avec la seule arme qui put lui être fatale.



MEXIQUE 1865



BUSHWAKERS À LA RESCOUSSE



Tardivement, Dupin reçut l'aide de cent sudistes irréductibles.

Maximilien, influencé par son ami de longue date, Mathew Fontaine Maury, homme de science passé au service de la marine confédérée, accueille chaudement ce contingent de rebelles conduit par le capitaine Franck Moore d'Alabama. Mais l'attitude de l'empereur devient ambiguë à mesure que l'afflux des Sudistes s'intensifie. Il faut garder à l'esprit que l'annonce de la reddition du général Lee à Appomattox prend plusieurs semaines à atteindre les troupes qui combattent encore sur un important théâtre d'opérations à l'ouest du Mississippi. À l'exemple du capitaine Moore et de ses hommes, nombreux sont les officiers et soldats qui refusent de se rendre. Ceux-là n'ont d'autre but que de gagner le Mexique pour se ranger aux côtés de Maximilien, d'autant plus volontiers qu'ils savent qu'un dépôt de l'Union à El Paso, Texas, fournit en matériel de guerre l'armée de Juarez.

Mais traverser le Rio Grande n'est pas toujours facile. Certains sont faits prisonniers par les soldats que le général Grant a dépêchés à la frontière pour les en empêcher. D'autres sont décimés en traversant le fleuve par diverses factions juaristes. Celles-ci soupçonnent, à plus ou moins juste titre, que ces rebelles viennent monnayer leur aide auprès de Maximilien. Quelques-uns pourtant, poursuivent un but noble et désintéressé, tel le général Shelby venu mettre son épée au service de l'empereur du Mexique.



Le général Shelby.

Joseph Orville “Jo” Shelby a fondé dix ans plus tôt au Missouri, dans le canton de Lafayette, la Waverly Steam Rope Company. Son usine s’emploie à transformer la fibre de chanvre en corde pour servir à ficeler les balles de coton avant leur chargement sur les bateaux à roue. Shelby est le plus grand propriétaire d’esclaves dans un état où la question de l’abolitionnisme est débattue un peu plus chaque jour et divise sa population composée en partie d’immigrants de diverses origines.

À l’entrée de la guerre, bien que pressé par l’Union de se mettre à son service, Shelby décline l’offre et épouse la cause du Sud, créant sa propre unité montée, composée de volontaires natifs du Missouri. Il connaît la gloire en lançant sa Brigade de Fer dans un des raids les plus longs et les plus spectaculaires de la guerre. De septembre à novembre 1863, il parcourt près de quinze cents miles, infligeant des pertes considérables à l’adversaire et capturant ou détruisant des propriétés fédérales pour un coût estimé à deux millions de dollars.

L’année suivante, Shelby met en déroute une importante expédition nordiste partie envahir le Texas. Elle est conduite par le général Steele dont les colonnes connaissent de terribles revers.

Et malheur aux régiments de Noirs fédéraux que les *bushwackers*³ trouvent sur leur passage. “Pas de prisonniers !”, tel est le mot d’ordre. Tant pis aussi pour ceux qui ont pu fuir. Des dogues spécialement dressés sont lancés à leur poursuite afin de les égorger. Ces pratiques, si infâmes soient-elles, ne sont pas pour déplaire au capitaine William Quantrill et sa bande. On ignore jusqu’à quel point Shelby s’est commis avec ces renégats pour harceler les Yankees.

3 - Appellation familière des soldats sudistes.



Des chiens dressés à la poursuite des esclaves sont employés pour combattre un avant-poste de Noirs fédérés.

Au début de la guerre, Quantrill que les journaux ont surnommé *le fantôme gris* pour son habileté à disparaître, ses forfaits accomplis, commence par remplir la fonction légitime de franc-tireur à la frontière du Kansas et du Missouri, harcelant les steamboats qui remontent les rivières et le fleuve. Mais, rapidement, Quantrill mène sa guerre avec une violence qui le rapproche d'Attila. Les déprédations, les viols et les crimes sans nombre de son gang aux dépens des populations civiles peuvent difficilement se justifier. Thomas Ewing, commandant des forces de l'Union, est décidé à tout entreprendre pour mettre un terme définitif à ces brigandages où le lucre s'allie à une cruauté froide et bestiale. Il commence par arrêter les épouses et les sœurs de plusieurs



Des francs-tireurs, cachés sur une rive, harcèlent un *steamboat* qui remonte le Missouri.



William Clarke Quantrill.

membres de la bande. Par malchance, le plafond de la prison où elles sont enfermées s'effondre, et elles périssent ensevelies sous les décombres.

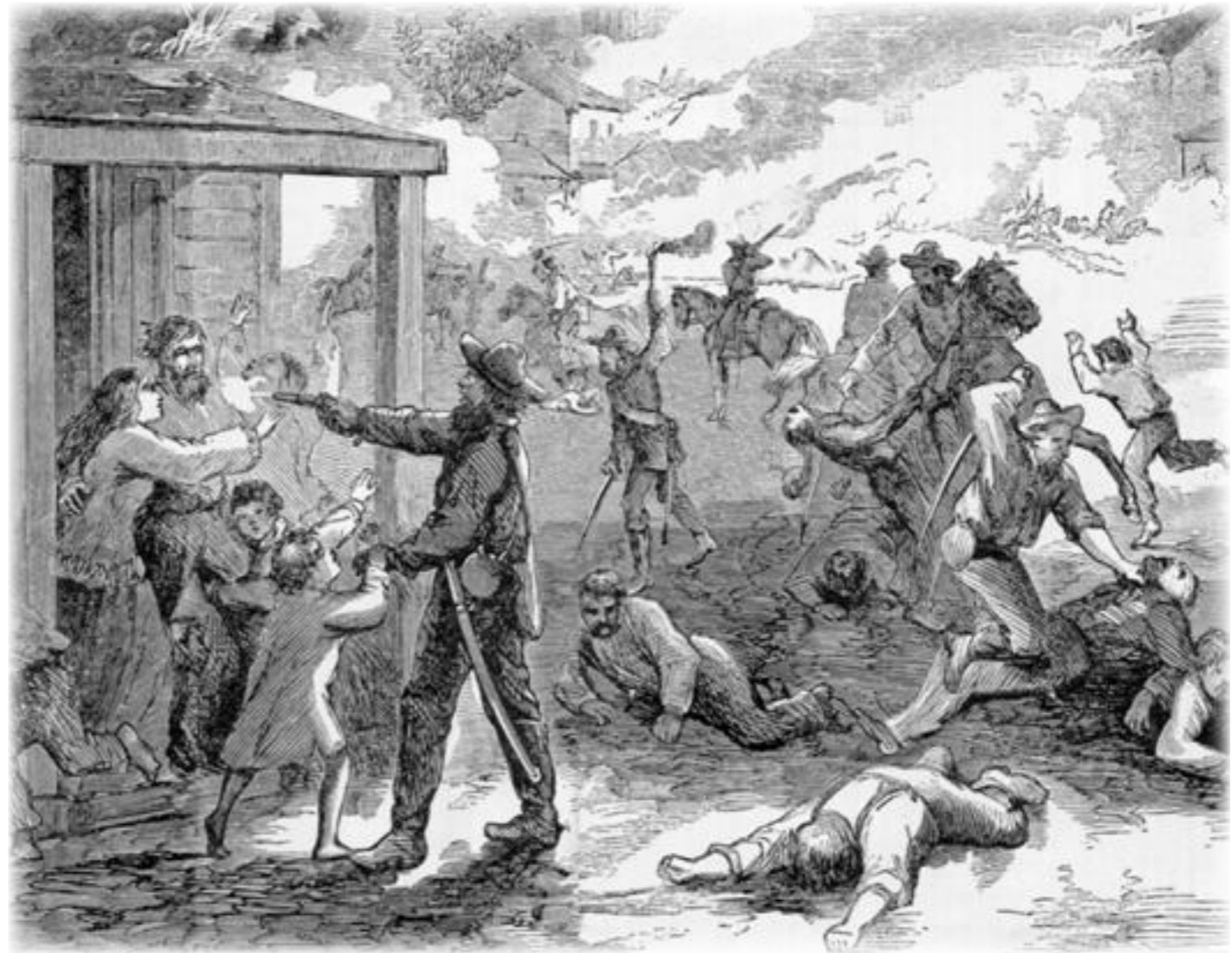
Quantrill entre dans une effroyable colère. Décidé à venger ces malheureuses en faisant le plus de mal possible, il rassemble quatre cent cinquante partisans et attaque Lawrence Town, une ville du Kansas qu'il abhorre car on a jadis voulu l'y pendre haut et court. Les habitants sont encore endormis quand sa horde sauvage brise les portes et

entre en tempête dans les maisons, semant la mort sur son passage, avant d'incendier les bâtiments publics.

Le Massacre de Lawrence, comme on l'appelle, couvre à jamais d'infamie le nom de Quantrill et de ses *raiders*, parmi lesquels on relève la présence de Bloody Bill Anderson, de Franck et Jesse James, de Cole et Jim Younger, qui laisseront tous, dans leur sillage, des traînées de larmes et de sang.



William T. Bloody Bill Anderson.



Le Massacre de Lawrence.



On dit que Bill le sanguinaire accroche les scalps de ses victimes au pommeau de sa selle. Il marque leur nombre en faisant chaque fois un nœud supplémentaire sur une cordelle de soie. Elle en compte cinquante deux à sa mort.

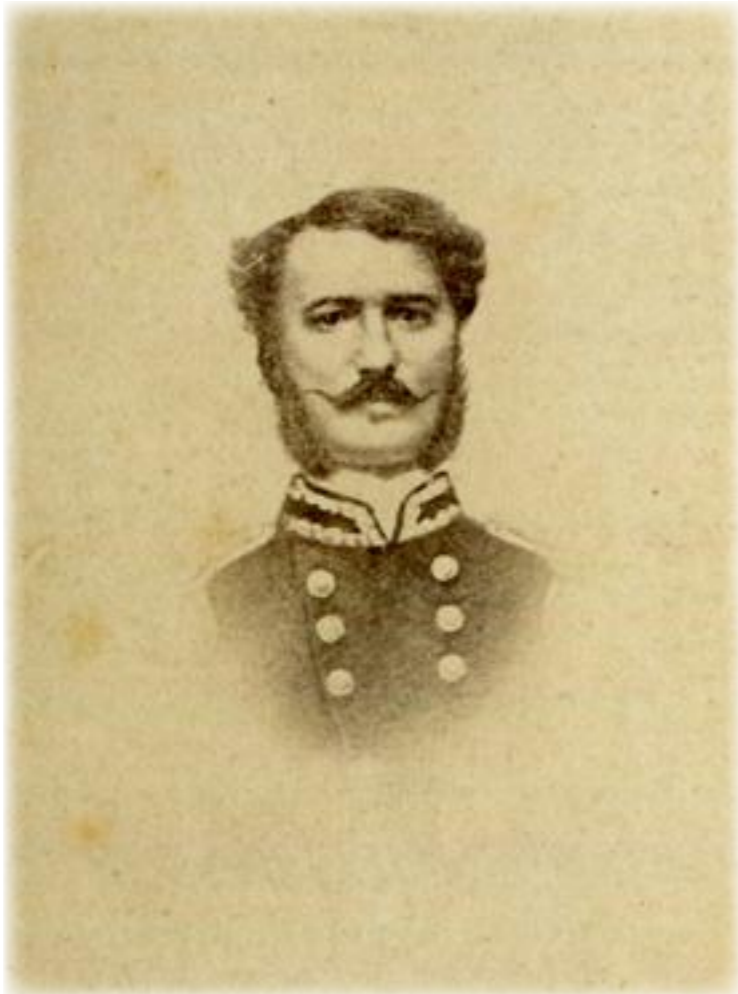


Trois ruffians posent pour le photographe à Sherman, Texas.
De gauche à droite : Archie Clement, David Poole, et David Hendricks.

Le chef de bande David Poole commence par servir avec le grade de lieutenant sous les ordres de Quantrill dans l'armée confédérée. Il passe ensuite dans la guérilla sudiste où il se distingue par sa cruauté. Grand buveur (on remarquera la bouteille qu'il tient par le goulot dans sa main gauche), c'est aussi un conteur à l'humour macabre. Ainsi, ayant découvert neuf soldats de l'Union à l'intérieur d'une école, il les abat froidement, les installe chacun derrière un pupitre et se met à leur faire la classe. « Mes élèves se tenaient bien raides et m'écoutaient sans broncher », se vantera-t-il plus tard. C'est un des rares guérilleros à être mort dans son lit.



Cadavre de Bloody Bill,
photographié le 26 octobre 1864 à Richmond, Missouri.



John B. Magruder.

En partant pour le Mexique à la tête des quelque 1 000 survivants de sa Brigade de Fer, le général Shelby suppose que Maximilien va fonder une Légion étrangère au sein de sa propre armée. Mais il n'en est rien. L'afflux de fuyards avec armes et bagages devient bientôt tel que le monarque refuse tout net de prendre le risque d'indisposer l'Union par la présence de plus en plus grande de forces rebelles. On compte pour finir un total approximatif de 2 500 confédérés passés au Mexique, et l'empereur se borne à leur offrir des parcelles de terre arable, comme si, dans sa naïveté, le vieux mythe du soldat laboureur pouvait devenir réalité. Seuls, quelques officiers supérieurs susdistes vont se voir confier des postes importants. Ainsi John B. Magruder va être promu major-général dans l'armée impériale. Surnommé « Prince John » par ses amis, il donne même le ton à la cour par son dandysme, au point que Maximilien lui demande toujours conseil pour choisir ses fastes vestimentaires.

Les autres immigrants, qu'ils soient Allemands, Autrichiens ou Français, doivent se contenter d'aller s'établir dans les régions agricoles autour de Mexico et au Nord à Chihuahua.



À l'exemple de mon père, après le bombardement de Fort Sumter qui allait précipiter le pays dans une guerre fratricide, je m'étais engagé dans une unité confédérée. Mais, tandis qu'à l'issue d'une campagne dans le Mississippi, Joseph Hopkins poursuivait la lutte sur mer à bord de *L'Alabama* le navire corsaire du capitaine Semmes, j'étais resté me battre sur le sol américain. Révolté comme tant d'autres par la reddition du Sud, aiguillonné aussi par le démon de l'aventure, je rejoignis le capitaine Moore et ses rebelles.



Charles Hopkins.

Comme nous étions entrés au Mexique et que nous ne nous trouvions plus qu'à quelques lieues de Medellín del Bravo où la contre-guérilla du colonel Dupin avait établi ses quartiers, nous croisâmes trois fardiers tirés par des bœufs et remplis de provisions destinées aux ouvriers du chemin de fer de Veracruz. Ils étaient escortés par quatorze zouaves et sept chasseurs à cheval. Si ces soldats croyaient la route sûre, ils furent vite détrompés. Tout à coup, comme la petite troupe avait eu l'imprudence de

faire halte en terrain découvert et que les zouaves au repos finissaient leur rata ou remplissaient les gourdes, la cavalerie du guérillero Baltazar Dominguez surgit et chargea avec des cris sauvages. Une lutte farouche et sans merci s'engagea alors entre les trois cents lanciers mexicains et nos vingt et un braves. Les zouaves avaient mis la baïonnette au canon et leur caporal, un

vétéran de la campagne de Crimée, menait la charge. Il tomba, ils tombèrent tous, fantassins et cavaliers, criblés de coups de lance. Mais le terrain autour d'eux était couvert d'une bonne centaine de *Chinacos* morts ou agonisants. La situation n'était pas sans rappeler celle de Camarón de Tejada où la Légion étrangère s'était particulièrement distinguée face à un ennemi hautement supérieur en nombre. Si le dénouement, là encore, ne fut pas heureux pour les nôtres, il est des échecs qu'on ne donnerait pas pour des victoires.

Lorsque, alertés par un péon, la contre-guérilla parvint sur les lieux du combat, elle ne trouva que des cadavres. Cinq zouaves pendaient par les pieds aux branches d'un même arbre. Quant au reste des soldats, les *cucarachas*⁴ de Dominguez s'étaient amusées à les émasculer avec leurs mignons ciseaux à broder. Tel fut le défi que Baltazar Dominguez lança au colonel Dupin, le jour même où nous entrions à son service.

⁴ *Cucarachas*, pluriel de *cucaracha*. Littéralement : blattes, punaises. Nom donné aux aventurières qui suivaient les armées avec un grand nombre de *mujeres arrieras* (femmes de l'arrière).



Les zouaves finissaient leur rata et remplissaient les gourdes.

Ensuite, ce fut un assaut continu de luttes, de ruses, d'actes de bravoure et de scènes de cruauté. Les belligérants des deux bords, exaspérés par les excès adverses, transformaient trop souvent la défense et l'attaque en faits d'horreur. Dupin avait mis au point une stratégie efficace. Lui signalait-on un rassemblement de Juaristes ? Il chevauchait nuit et jour, et leur tombait dessus comme la foudre. Pas de quartier ! Les prisonniers étaient fusillés, pendus, ou passés au fil de l'épée.

Notre chef avait-il vent d'un village d'Opatas⁵ non pacifiés à qui la guérilla avait fourni d'antiques bouches à feu pour mitrailler les détachements qui viendraient à passer à proximité ? Il envoyait aussitôt les deux pelotons de Berbères que comptait notre troupe.

Un prêtre catholique à sa solde, le père St. Helen, avait débarqué à Veracruz, un jour de janvier 1865, et sillonnait les campagnes, colportant les bruits les plus sinistres sur

ces fils du désert qui caracolent sur leurs petits chevaux blancs et portaient le sarouel, la djellaba et le burnous avec panache. À en croire ce que disait St. Helen, ils étaient plus féroces que les Huns, ne montrant aucun respect pour les choses les plus sacrées, violant les nonnes, égorgeant les prêtres et brûlant les édifices religieux. Quant au grand Berbère qui menait ces cavaliers de l'Apocalypse, il ébouillantait vif les enfants pour les cuire et les manger. Épouvantés par ce ramassis d'odieux mensonges, les Indiens ne cherchaient plus à nous nuire.

Une fois, au crépuscule, un hidalgo de belle allure se présenta devant Dupin et lui dit : "Mon épouse était une quarteronne de dix-sept ans que j'avais rencontrée à la Havane. Hier, les guérilleros de don Juan Pablo, lieutenant des bandes de Jamapa, ont fait irruption dans notre hacienda. Sous mes yeux, ils ont abusé de ma femme enceinte de six mois. Puis ils lui ont ouvert le ventre et m'ont jeté à la figure son bébé à peine formé. Accepteriez-vous de me venger, *Coronel* ?"

Dès que son visiteur s'en fut allé, Dupin convoqua trente de ses meilleurs fantassins. Sur son ordre, ils se mirent en route et, par une sente de bêtes fauves, se dirigèrent sur les ranchos voisins de l'Arroyo de Canas où se retirait quelquefois don Juan Pablo. À trois heures du matin, ils capturèrent les membres de la bande qui, la veille, avaient assassiné la jeune femme. Les ranchos furent incendiés et les prisonniers eurent la tête tranchée. À six heures du matin, la petite troupe était rentrée dans ses quartiers sans que les habitants de Medellín se fussent aperçus de sa sortie.

Les colonnes infernales du colonel Dupin qui menait sa mission comme une croisade, finirent par soulever un tollé dans les hautes sphères de l'aristocratie mexicaine et jusque dans les ministères à Paris. Les journaux se mirent à le traiter de Néron et de Sardanapale. Ses principaux détracteurs se recrutaient parmi les officiers du corps expéditionnaire qui enrageaient de voir ce maudit meneur d'hommes réussir là où

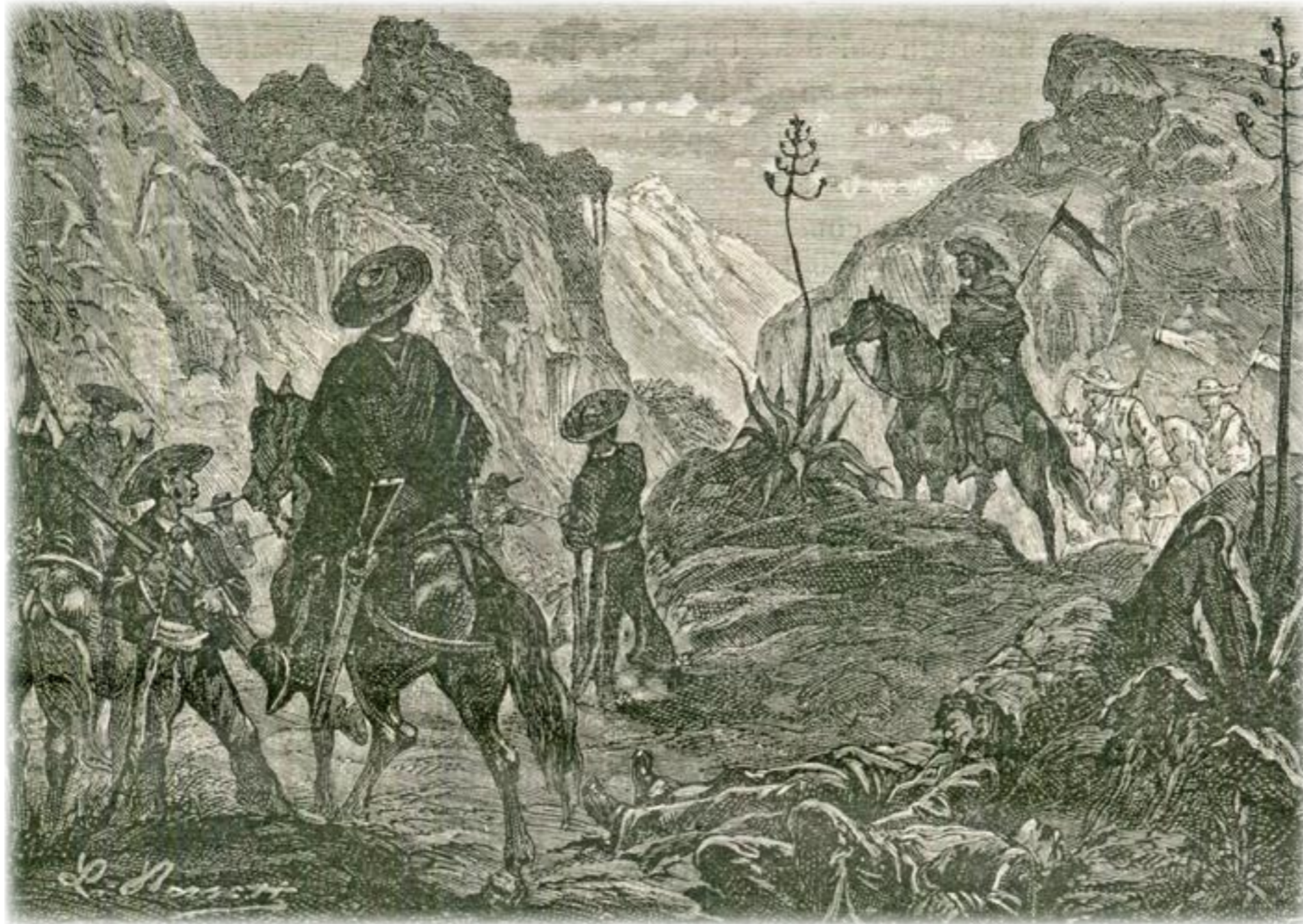
5 - Indiens du nord de l'État de Sonora.

ils avaient échoué. Cependant, Dupin jouissait d'une estime qu'aucun de ces arrogants traîneurs de sabre n'avait jamais pu obtenir de ses soldats.

L'empereur Maximilien n'était pas le dernier à condamner le chef de la contre-guérilla pour sa façon impitoyable de mener la lutte contre les républicains. Il le lui dit un jour. "Colonel, j'envisageais de vous octroyer la Croix de Chevalier de l'Ordre de la Guadeloupe, mais l'estime que je vous témoigne est sérieusement entamée. Eh quoi ! Faire régner la terreur ne me conciliera ni le peuple ni la bonne société. Si vous ne vous amendez pas, je serai dans l'obligation de demander votre rappel en France."

Dupin, que la vanité poussait toujours à ajouter une décoration à celles qu'il portait, ne s'embarrassa cependant point de précautions oratoires pour répondre au fier monarque. "Si Votre Majesté croit venir à bout des *Chinacos* par la persuasion et la douceur, dit-il, elle se trompe fâcheusement. Peut-être me rendra-t-elle justice le soir où elle découvrira les têtes de ses gardes rougeoyant comme des lampions aux grilles de son palais. C'est le genre de spectacle qui n'incite guère à la clémence. Puisse le Seigneur garder Votre Majesté de la haine farouche des Juaristes et d'une salve mortelle de leurs fusils."





Guérilla et contre-guérilla.

EN ROUTE POUR LE TEXAS



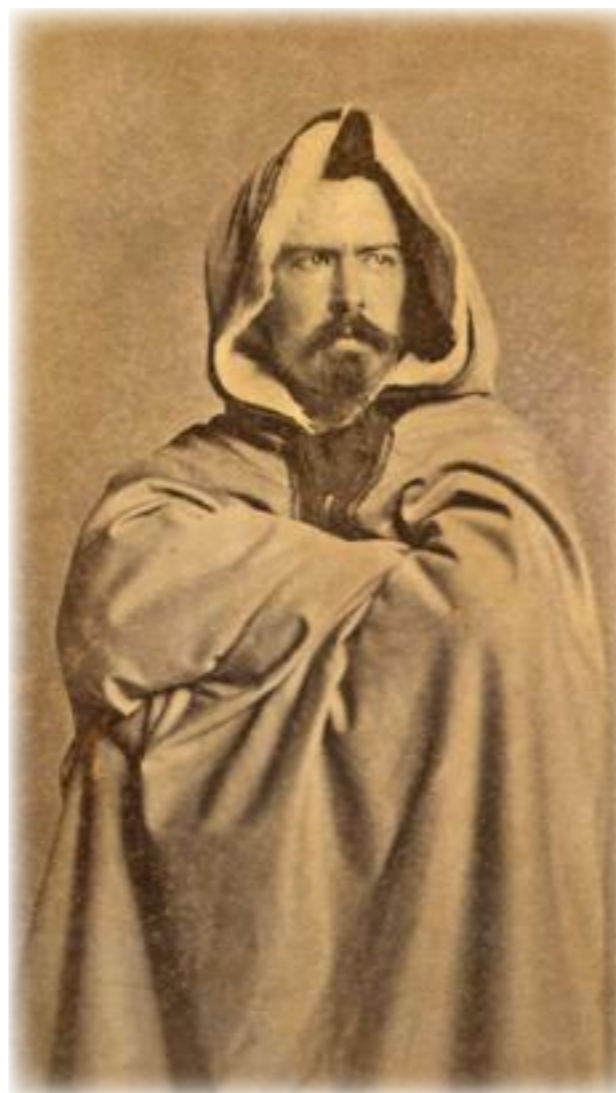
Ce chaos sanglant qui ne servait, en y réfléchissant, qu'à un monarque indécis et un clergé féroce qu'on eût presque cru revenu au temps de l'Inquisition, n'était pas fait pour me satisfaire. Ayant obtenu un congé définitif du colonel Dupin, je préparai mon départ. J'avais acquis deux robustes Colt Dragoon et je m'étais pourvu d'un léger bagage qui, le cas échéant, ne risquerait pas d'entraver les mouvements de ma monture. Au moment de me mettre en route, un ancien turco qui avait rejoint la contre-guérilla, m'offrit d'échanger sa chéchia et son burnous contre mon sombrero et ma pelisse écarlate. J'acceptai volontiers car, accoutré de la sorte je risquerais moins d'être repéré de loin par les éclaireurs

de Juarez. De plus, l'ample manteau à capuche en laine brune qui avait protégé le turco des nuits froides du Sahara, me garderait des basses températures sous le ciel étoilé de la sierra.

Je fis mes adieux au capitaine Moore et ses hommes, à ceux de la contre-guérilla puis m'en fus, en route vers le Texas. J'étais entouré de tous côtés par des bois épais et odorants dont la végétation luxuriante annonçait déjà les forêts vierges des plateaux du Chiquihuite. J'avais décidé d'emprunter un chemin qui serpentait au milieu d'un splendide fouillis de verdure où se donnaient rendez-vous les plus brillants volatiles de la création, depuis l'oiseau-mouche jusqu'au perroquet guacamaya à la queue traînante.



La fatigue et la chaleur aidant, le voyage commençait à me sembler épouvantablement long. Aussi, tout en chevauchant, me remémorai-je certaines scènes piquantes de mes beaux jours passés



Charles Hopkins.

au bivouac de Medellín. Que de rêves au coin du feu, sous des avalanches de pluie, autour de la gamelle remplie de punch brûlant ! Il faut savoir que les magasins d'habillement, d'harnachement, les moyens de transport si onéreux pour l'intendance,

étaient inconnus de la contre-guérilla qui devait pourvoir à tout avec ses propres deniers. Aussi la double solde de trente piastres (150 francs) par mois que le colonel Dupin allouait à chacun des hommes de sa troupe en Terres chaudes n'était pas un luxe.

À côté des moments de loisir au bivouac, la vie d'un contre-guérillero avait ses grands moments d'émotion. Rien n'était négligé pour déjouer par une active surveillance les manœuvres de l'ennemi. Ainsi, non loin de Medellín s'élevait, à l'ombre des bananiers, une case couverte de roseaux. Elle était habitée à certaines époques par deux Mexicains, le père et le fils, nommés Muños. Rentrant d'une expédition nocturne, ils furent appréhendés et menés devant Dupin qui ordonna une visite domiciliaire. Elle fit découvrir plusieurs rifles chargés à balles et une carabine rayée enlevée à notre infanterie de marine. Les deux accusés, ainsi que plusieurs de leurs camarades, servaient d'espions et de receleurs aux guérillas des ranchos voisins. Notre chef résolut de faire un exemple



Contre-guerrilla du 2^{ème} escadron, 1865.

sévère. Il fut donc annoncé au roulement du tambour que les deux *Muños*, convaincus de culpabilité par la cour martiale, seraient pendus à l'arbre centenaire dont le feuillage immense répandait une ombre bénéfique sur la place principale de la ville. Aussitôt l'alcade vint protester de l'innocence des deux condamnés et demander une grâce qui lui fut poliment refusée. Le soir, ce fut au tour des dames. Une délégation émaillée de *rebozos*⁶ fièrement jetés sur de belles épaules, se présenta au quartier général de Dupin. Mais les ambassadrices en jupons parurent trop dangereuses et la crainte de la séduction leur ferma les portes du colonel Dupin dont la réputation de galanterie subit un rude camouflet.

Le surlendemain matin, au milieu d'un océan de mantilles et de sombreros, l'arbre vénérable fut paré en grande pompe de deux cordes neuves. Ces sinistres préparatifs furent le signal d'une démonstration sans précédent dans le pays. Une foule de plus de

⁶ - Châles.

quatre cents Mexicains déboucha devant la tente de Dupin aux cris mille fois répétés de “Vive, l’Intervention ! Vive Napoléon ! Vive les Français !” Ces hurrahs formidables, auxquels venait de se résigner l’orgueil



Dupin.

mexicain, plurent au colonel qui accorda sa grâce aux deux coquins. Ils l’avaient bien gagnée, car toute la population venait de se compromettre gravement en se prononçant haut et fort pour l’armée d’occupation. Aussi, peu à peu, le vide se fit-il à cinq ou six lieues à la ronde de Medellín qui commença à respirer en paix par suite du choix des *Afrancesados*⁷.

Tandis que j’avançais au petit trot, mon imagination me ramenait aussi au massacre qui devait rester tristement célèbre dans les annales de l’expédition du Mexique.

Jusqu’au printemps précédent, le camp de la Pulga avait été occupé par une troupe de soldats égyptiens qui, par leur maintien et leur discipline, faisaient honneur à leur pays. Depuis 1863, date de leur arrivée au Mexique à titre de combattants auxiliaires, ces héroïques fils du désert africain avaient résisté avec vaillance tant à la mitraille des Républicains qu’aux effroyables épidémies de fièvre des Terres chaudes. Tout de blanc

vêtus, d’une insigne propreté, ils étaient bien connus dans l’État de Veracruz et leur férocité au combat inspirait une grande terreur à l’ennemi.



Officier égyptien ayant participé à la campagne du Mexique.

⁷ - Partisans des Français.

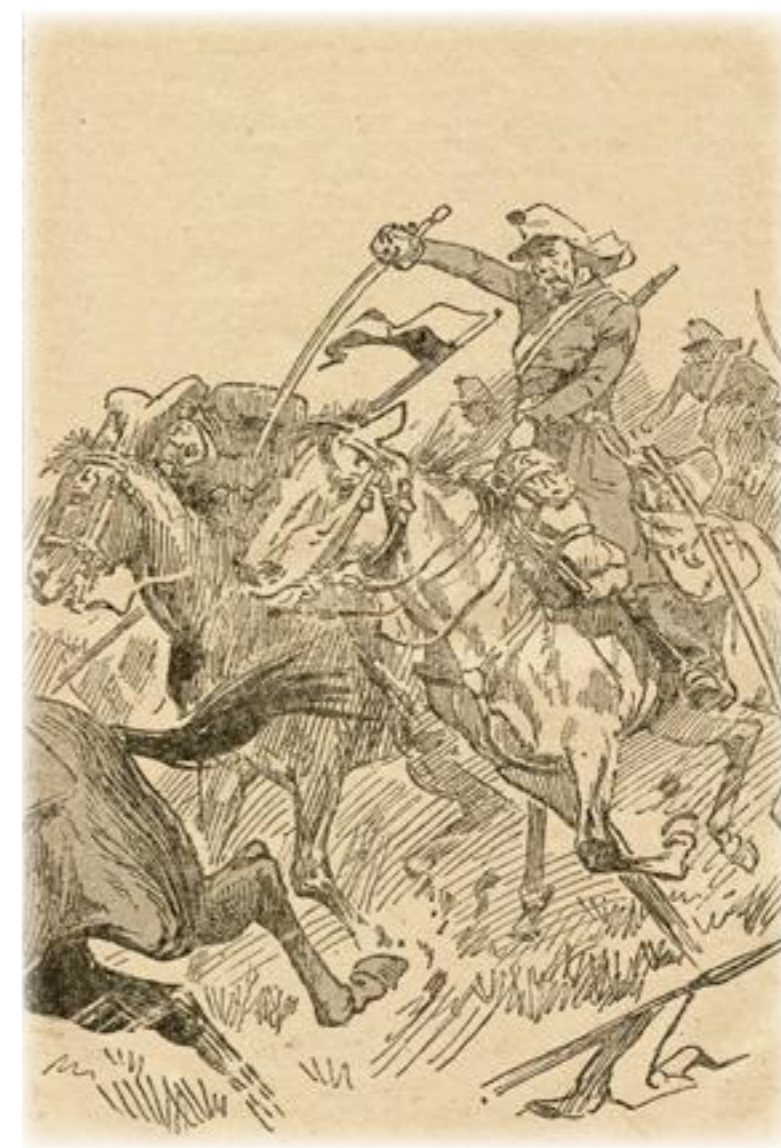
Après le départ de ce corps d'élite, le directeur du chemin de fer transféra ses chantiers à La Pulga et crut faire acte d'habile politique en traitant avec de grands égards les chefs de la guérilla. La veille, il avait reçu à sa table Honorato Dominguez et ses lieutenants. On y sabla agréablement le champagne. Le lendemain, les mêmes convives, renforcés de tous les bandits des environs, mirent à feu et à sang les ateliers de leur amphitryon. Des atrocités dignes d'une peuplade de cannibales marquèrent l'attaque de ces soi-disant défenseurs de la liberté et de l'indépendance. Après la bastonnade d'usage, tous les travailleurs furent émasculés et contraints à mâcher leurs testicules ; les filles et les fillettes violentées jusqu'à la dernière, puis littéralement hachées à la machette. Les femmes enceintes eurent le ventre ouvert et virent, avant de rendre l'âme, leurs bébés jetés en pâture aux cochons. Le boulanger, surpris au moment où il pétrissait le pain n'échappa pas davantage à la fureur de ses bourreaux qui, ivres de liqueurs fortes, continuèrent à

pétrir eux-mêmes la farine avec le sang du malheureux.

Des ordres arrivèrent quelques heures plus tard au colonel Dupin. Il fallait se rendre sur le champ à La Pulga pour reprendre à tout prix le contrôle des chantiers ferroviaires. On battit le rappel, la contre-guérilla se regroupa en toute hâte et, à midi, nous arrivâmes sur les lieux de la tuerie où notre cavalerie chargea une troupe de *lanceros* nouvellement levée. Dans son empressement à mettre le pied à l'étrier, cette bleusaille avait entremêlé ses lances, de sorte qu'on s'en défit aussi aisément que des moutons menés à l'abattoir.

Vers trois heures de l'après-midi, un cri d'alerte est poussé par une escouade qui a failli être enlevée. La chasse reprend à travers halliers et broussailles. Ce sont les guérilleros qui ont fait un retour offensif. Nous les poursuivons de près. Quelques efforts encore et nous allons les atteindre, la pointe du sabre dans le dos.

Soudain, un "halte !" sonore retentit. Il était temps : un ravin nous coupait la route. L'ennemi en a profité pour se dérober.



Notre cavalerie chargea une troupe de *lanceros* mexicains.

Non loin de là, se dresse une hacienda solitaire. Les portes sont closes, on les enfonce. Quel spectacle pour une bande de cavaliers altérés ! Sur une vaste table de bois, trente-huit tasses de café bien sucré fument encore. Sur le feu chante une énorme marmite de riz garnie de quartiers de volailles et de raisins secs. Les guérilleros sont ainsi clairement dénombrés : ce sont trente-huit convives que la contre-guérilla vient de mettre en fuite.

Dans le corral, nous avons la bonne fortune de nous emparer d'un grand nombre de montures, pour la plus grande satisfaction de nos fantassins qui vont pouvoir chevaucher avec nous. Hélas ! à côté d'elles, on déniche, fourrés pêle-mêle dans une grande cage de roseaux, des dizaines de crânes blanchis, ceux de camarades égorgés à Rio-de-Piedras. Ces exécutions énergiques démontrent une fois de plus, si besoin est, les horreurs engendrées par une guerre de partisans.



"Des dizaines de crânes blanchis..."

D'autres images, agréables celles-là, tourbillonnent maintenant dans mon esprit, comme celles d'un kaléidoscope qui se serait mis à tourner follement. Je vous les offre en partage.

Notre colonne venait de s'engager sous de hautes futaies dont les toucans au bec

démesuré et au plumage irisé troublaient seuls le silence par leur vol effarouché. Les mouches à feu voltigeaient dans l'ombre en traçant leur sillon de lumière. Les impressions ressenties sous ces arceaux de verdure étaient vraiment d'une singulière douceur.



La salle de bal.

Après une heure de marche, nous fîmes une première halte. Soudain, dans le calme des bois, s'élevèrent les accents d'une musique tour à tour emplie de langueur et de folie. Chacun rêva déjà aux enchantements de la forêt d'Armide, si bien que nous ne sommes pas longs à prendre le galop. Cinq minutes plus tard, brusque changement à vue, comme dans un ballet d'opéra. Une grange, richement illuminée, contenant des mets délicats en quantité : c'est une salle de bal. Une vingtaine de joyeuses filles, toutes fort belles, font les honneurs de la fête si soudainement troublée. Abandonnées par leurs valseurs mis en fuite, elles accueillent avec chaleur les Français qui descendent de cheval. L'arrière-salle regorge de produits de toutes natures. C'est l'entrepôt des bandits. De ce repaire situé à quelques miles de la route de Veracruz, ils épiaient nos convois et les attaquaient dans les occasions favorables. Une demi-heure est accordée aux femmes galantes pour emporter chacune un ballot de soieries. Puis le restant de ce qui a été volé aux négociants des hauts plateaux est livré aux flammes.


Seuls les instruments de musique ont été sauvés, et une heure s'est à peine écoulée qu'un modeste concert prélude dans la pénombre, à une portée de flèche de notre bivouac. Sans doute les danseuses se sont-elles attardées en chemin et ont tourné leurs charmants regards en arrière, comme Ève disant adieu au paradis perdu. Il faut le dire, la contre-guérilla compte dans son sein quelques virtuoses distingués ainsi que des talents chorégraphiques incontestés qui ont mené le chahut à Tabarin.

Aux premiers rayons du soleil, on se remet en route. Notre joueur de mandolyre, allant en tête, portait sur son cheval la plus jolie de ces Mexicaines, touchée sans doute par le talent musical de son chevalier servant. La menace de la prison décida seule le valeureux vainqueur à se séparer de sa conquête qui s'accrochait amoureusement à son cou.



Le joueur de mandolyre.

ACABRIS ! ACABRAS ! ACABRAM !



On se battait ferme et dru chez Dupin. On buvait sec aussi et on faisait ripaille en enragés, si bien que Messieurs les *Chinacos* n'avaient pas tort en nous appliquant le mignon sobriquet de *Cochinos Colorados*, c'est-à-dire de Porcs Rouges.

Parmi tous les gaillards de la 2^e compagnie que commandait le petit-fils du maréchal Ney, il s'en trouvait un qui craignait encore moins Dieu et le Diable que tout le reste du régiment : le nommé Honoré Beaugrand,



Le commandant Ney d'Elchingen,
petit-fils du « Brave des Braves ».

natif du comté D'Autray en Canada. Il avait fréquenté le manège militaire de Montréal avant de partir pour le Mexique rejoindre l'armée française. Blessé à plusieurs reprises, capturé par les guérilleros, il avait réussi à s'enfuir et s'était engagé dans la contre-guérilla, trouvant qu'elle seyait mieux à sa façon de se battre.

C'était au dernier jour de décembre 1865, si ma mémoire est bonne. Nous étions en route pour rejoindre la division Douay qui campait sous les murs de San Luis de Potosi. Notre escadron faisait escorte à un convoi de minerai d'argent. Comme les muletiers mexicains ne sont jamais pressés et que la caravane n'avancait pas vite, nous avons demandé et obtenu la permission, Honoré Beaugrand et moi, de pouvoir devancer le détachement d'un jour, si bien que nous fûmes à Monterey vingt-quatre heures avant nos camarades. Autant vous avouer que les yeux noirs de deux jolies *señoritas* étaient pour beaucoup dans ce désir commun.



Honoré Beaugrand.



Un convoi de minerai d'argent.

La nuit était tombée quand nous arrivâmes au but de notre voyage. Vite nous toquâmes à la porte de nos belles. Une camériste vint nous ouvrir et nous apprit que ses jeunes maîtresses étaient parties la veille visiter leurs tantes à Salinas. Quelle poisse ! La ville en question était à dix bonnes lieues de Monteray. Il ne fallait pas songer à couvrir une pareille distance avec des montures qui étaient déjà à moitié mortes de fatigue, et à reprendre ensuite la route pour rejoindre à temps nos camarades.

J'étais tellement furieux de cet imprévu que je gesticulais et jurais comme un charretier, sous le regard réprobateur de deux *serenos*⁸ qui arpentaient les rues, la lanterne à la main.

— Et si nous y allions quand même ? m'écriai-je, en proie à une exaltation que généraient les feux de l'amour. Au diable le convoi !

Beaugrand fit non de la tête lâcha d'une voix contrite :



Deux gardiens de nuit.

“Si seulement nous pourrions user d’la chasse-galerie, nous s’rions bein vit’ rendus auprès d’nos deux catins !”

Surpris par ces paroles teintées de vieux français et de huron, je voulus le prier de me les traduire dans la langue dont il usait d’ordinaire, mais il ne m’en laissa par le

loisir. Me prenant par le bras, il m’entraîna d’autorité dans une *cantina*.

Dès que nous fûmes installés à une table de la petite salle enfumée, Beaugrand me dit à voix basse en vrillant ses yeux dans les miens :

— Pour lors, Joseph, je vais te conter une rôdeuse d’histoire, dans le fin fil. Elle montre qu’il ne faut jamais s’en remettre au Malin. Pour commencer, je vais faire un grand signe de croix pour le chasser, lui et sa cohorte infernale.

Il fit venir ensuite un cruchon de pulque et continua :

“C’était un soir comme celui-ci, la veille du jour de l’An, il y a bien longtemps, à la pointe nord du Nouveau-Québec. Réuni avec des camarades à l’intérieur d’une cambuse, je buvais un coup. Mais si les ruisseaux font les grandes rivières, les petits verres finissent par vider les grosses cruches. J’avais bien lapé une douzaine de gobelets et, sur les onze heures, la tête me tournait fort. Je me laissai tomber sur une couchette pour faire un petit somme en attendant

8 - Gardiens de nuit.

le moment d'aller souhaiter la bonne année aux hommes des chantiers voisins.

“Je dormais comme une souche quand je me sentis secoué rudement par notre cook⁹, Baptiste Bouchard, qui me dit :

— Honoré ! Minuit vient de sonner. Les camarades sont partis faire leur tournée et moi je m'en vais au Lac Nantais embrasser ma belle. Veux-tu venir avec moi ? Ce ne sont pas les jolies filles qui manquent au rigodon. Tu en trouveras bien une à courtiser.

— Saperlotte, lui répondis-je en me frottant les yeux, serais-tu devenu fou ? Nous sommes à plus de cent lieues du Lac Nantais. D'ailleurs, aurais-tu deux mois pour faire le voyage que tu ne trouverais pas de chemin de sortie dans la neige. Et puis le travail du lendemain du jour de l'An, qu'en fais-tu ?

— Animal ! rétorqua-t-il, il ne s'agit point de cela. Nous ferons le voyage à l'aviron dans un canot d'écorce, et demain matin à six heures nous serons de retour au chantier.



Les camarades de chantier.

“Je compris tout dans un éclair : Bouchard me proposait de courir la chassellerie et de mettre mon salut éternel dans la balance. Tout ça pour le bonheur de danser avec une blonde. C'était pure

⁹ - Cuisinier des bûcherons.

démence ! Il était vrai que la religion ne me fatiguait guère en ce temps-là, mais prendre le risque de livrer mon âme au Diable, cela me surpassait.

— Cré poule mouillée ! continua Baptiste, il n'y a pas grand danger. Il ne s'agit

que d'aller plus au nord au Lac Nantais et de revenir dans six heures. Tu sais bien qu'avec la chasse-galerie on voyage au moins cinquante lieues à l'heure dans un canot d'écorce, surtout quand on sait manier l'aviron. Prends exemple sur moi, j'ai déjà fait le voyage cinq fois et tu vois bien qu'il ne m'est jamais arrivé malheur. Allons, Honoré, prends ton courage à deux mains et si le cœur t'en dit, dans deux heures de temps, nous serons au Lac Nantais. Pense à la petite Liza Guimbette et au plaisir de la serrer dans tes bras pendant la valse. Nous sommes déjà sept mais il faut être deux, quatre, six ou huit pour faire le voyage, et tu seras le huitième.

— Ma foi, tout cela est bien beau mais il faut faire un serment au Diable, et c'est un animal qui n'entend pas à rire lorsqu'on s'engage à lui.

— Pff ! Simple formalité. Viens ! Nos camarades nous attendent dehors et le grand canot de la drave est paré.

Je me laissai entraîner hors de la cabane et je vis en effet six de nos hommes qui nous attendaient, l'aviron à la main.

L'embarcation était sur la neige dans une clairière et, avant d'avoir eu le temps de réfléchir, j'étais déjà assis à la proue, l'aviron posé sur le plat-bord, attendant le signal de nager¹⁰. Le cook se tenait debout à l'arrière, et il nous exhorta d'une voix vibrante : « Répétez avec moi ! » Et nous répétâmes : « Satan, roi des enfers, nous te promettons de te livrer nos âmes si d'ici à six heures

10 - Ramer, dans la langue maritime.

nous prononçons le nom de ton maître et du nôtre, le bon Dieu, ou si nous touchons une croix dans le voyage. À cette condition, tu nous transporteras à travers les airs à l'endroit où nous voulons aller et tu nous ramèneras de même au chantier ! »

Acabris ! Acabras ! Acabram !

Fais-nous voyager par-dessus les montagnes !



La chasse-galerie.

À peine avions-nous prononcé ces dernières paroles que nous sentîmes le canot s'élever dans l'air à une hauteur de cinq ou six cents pieds. Il me semblait que j'étais léger comme une plume. Puis, au commandement de Baptiste, nous nous mêmes à ramer comme les possédés que nous étions et le canot s'élança dans l'air telle une flèche.

Nous filions plus vite que le vent. La nuit était superbe et la lune, dans son plein, illuminait le firmament comme un beau soleil de midi. Il faisait un froid à pierre fendre, nos moustaches étaient couvertes de givre, et cependant nous étions tous en sueur. La chose se comprend puisque c'était Satan qui nous menait.

Nous arrivâmes bientôt à la rivière aux Feuilles qui nous servit de guide pour descendre jusqu'au Lac Nantais.

— Écoutez-moi, vous autres ! cria Bouchard. Nous allons nous rendre au rigodon chez Batissette Augé car on peut être certain d'y rencontrer nos blondes.

Ce qui fut dit fut fait, tout en nous mettant mutuellement en garde du danger qu'il y avait de prononcer certaines paroles et de boire un coup de trop. Nous devrions reprendre la route des chantiers et y arriver avant six heures du matin, sans quoi nous étions flambés comme des carcajous, et le Diable nous emporterait au fin fond de ses enfers.

Acabris ! Acabras ! Acabram !

Fais-nous voyager par-dessus les montagnes !

En deux tours d'aviron, nous avons traversé le lac et nous étions rendus chez Batissette Augé dont la maison était tout illuminée. On entendait vaguement du dehors le son de la musique et les éclats de rire des danseurs dont on voyait les ombres se trémousser, à travers les vitres couvertes de givre.

— Je parie que c'est ce maudit violoneux de Caribou qui joue ce soir, se félicita le cook, le logis va être bondé !

Nous cachâmes notre canot derrière les tas de bourdillons qui encombraient la

rive, puis nous allâmes frapper à la porte du père Batissette. Il vint ouvrir et nous fûmes reçus à bras ouverts par les invités que nous connaissions presque tous.

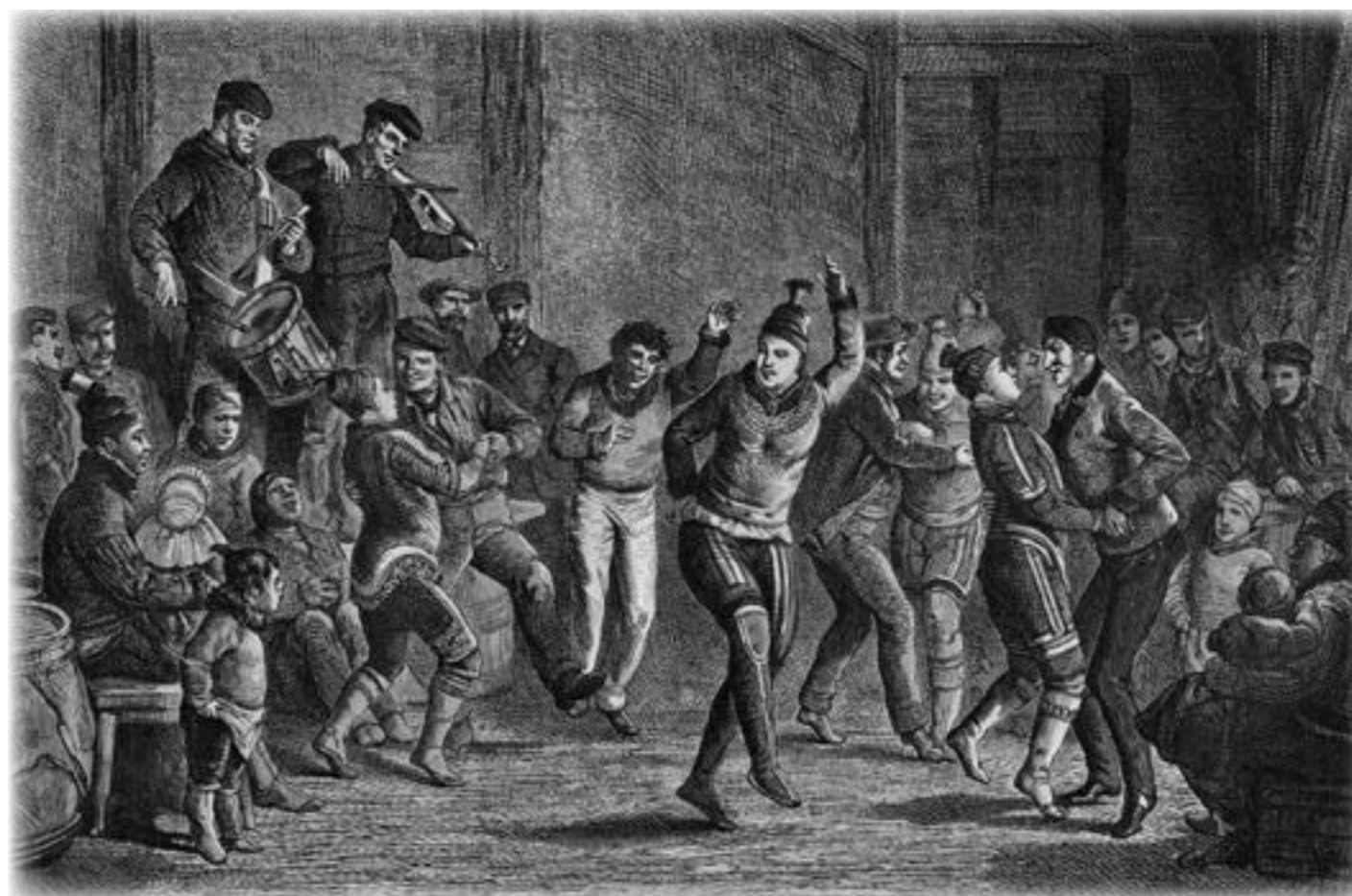
Baptiste avait fait erreur, ce n'était pas Caribou qui jouait, mais quelqu'autre racleur de violon, un pêcheur de morue comme son voisin qui battait du tambour en cadence. Bah ! Que m'importaient les ménétriers ?



J'avais déjà aperçu Liza. Je m'approchai d'elle pour la saluer et lui demander l'avantage de la prochaine danse qui était un reel à quatre. Elle accepta avec un sourire qui me fit oublier que j'avais risqué le salut de mon âme pour avoir le plaisir de sauter et de battre des ailes de pigeon en sa compagnie. Mes camarades, de leur côté, prenaient un plaisir fou à danser la gigue avec des filles

de Nunavik qui portaient le pantalon de tricot semblable à celui du Groenland, et tout ce que je puis vous dire, c'est que la fête battait son plein quand quatre heures se mirent à sonner. J'avais cru apercevoir le cook s'approcher de temps en temps du buffet où les hommes prenaient des nippes de whisky blanc, mais j'étais tellement occupé avec ma cavalière que je n'y portai

pas grande attention. Maintenant que l'heure de remonter en canot était arrivée, je vis clairement que Baptiste avait bu un coup de trop et je fus obligé d'aller le prendre par le bras pour le faire sortir, faisant signe aux autres de nous emboîter le pas sans attirer l'attention des danseurs. Nous quittâmes le bal les uns après les autres comme des sauvages, sans saluer personne.



Un bal au Lac Nantais.

Cinq minutes plus tard nous étions remontés en canot. Quelle tristesse de voir que le cook avait trop frappé la bouteille, car c'était lui qui nous gouvernait. Nous avions juste le temps de revenir au chantier pour six heures du matin, avant le réveil des hommes qui ne travaillaient pas le jour de l'An. La lune avait disparu et il ne faisait plus aussi clair qu'auparavant, aussi ce n'est pas sans crainte que je pris ma position à l'avant du canot, bien décidé à avoir l'œil sur la route que nous allions suivre. Avant de nous enlever dans les airs, je me retournai et je dis à Baptiste :

— Attention ! Pique tout droit sur la montagne d'Aupaluk, aussitôt que tu pourras l'apercevoir.

— Je connais mon affaire, répliqua-t-il avec humeur, mêle-toi des tiennes !

Et nous voilà repartis à toute vitesse. Il devint aussitôt évident que notre pilote n'avait plus la main aussi sûre, car le canot décrivait des zigzags inquiétants. Je confesse que la peur me tortillait depuis que Baptiste était passé à moins de vingt pieds de la croix

d'un clocher. Si le bougre continuait à nous conduire de travers, nous étions flambés comme des gorettes qu'on grille après la boucherie.

Acabris ! Acabras ! Acabram !

Nous allons sur un train d'enfer car nous ne disposons plus que d'une heure pour nous rentrer. Mais à l'instant où nous passons au-dessus de Tasiujak, le vent nous fait prendre un plongeon et le canot

heurte la tête d'un gros pin. Nous voilà tous précipités en bas, dégringolant de branche en branche comme des perdrix que l'on tue dans les épinettes. Je ne sais pas combien je mets de temps à atteindre le banc de neige car je perds connaissance avant d'arriver, et mon dernier souvenir est comme celui d'un homme qui rêve qu'il tombe dans un puits sans fond.





La jarabe.

Vers les huit heures du matin, je m'éveille allongé sur une paille, dans la maison où nous ont transporté des habitants bien intentionnés. Heureusement que personne des nôtres ne s'est cassé les reins, mais j'ai les côtes en long, sans parler d'un œil au beurre noir et de deux ou trois déchirures sur les mains et le visage.

Enfin, le principal, c'est que Satan ne nous ait pas tous emportés en enfer, conclut mon compagnon d'armes.

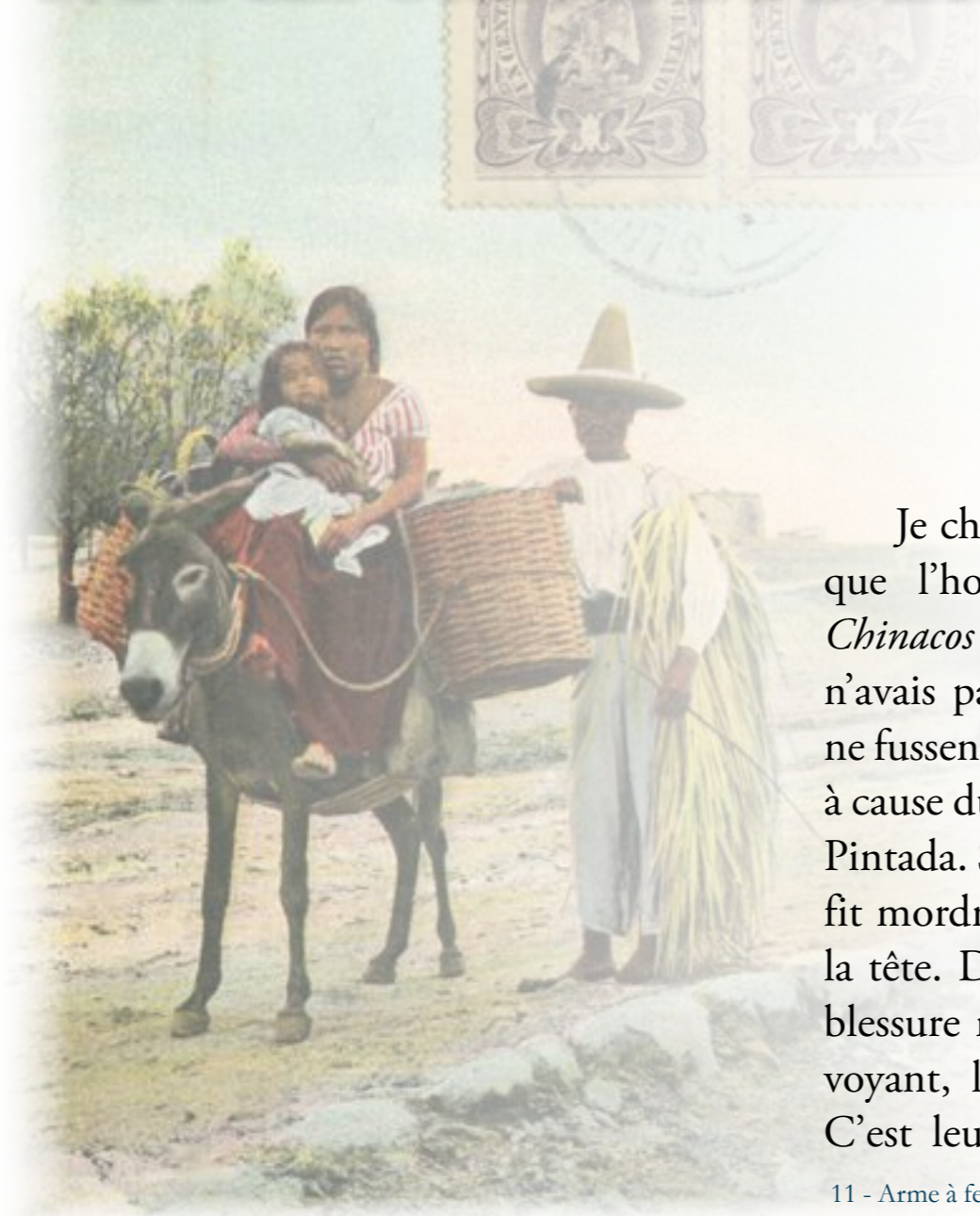
Il ajoute aussitôt en vidant son verre de pulque :

— Ce n'est pas si drôle qu'on le pense d'aller voir sa blonde en canot d'écorce, au plein cœur de l'hiver, en courant la chasse-galerie. Aussi, crois-moi, Charles, attendons une occasion favorable pour aller danser la jarabe avec nos petits cœurs, sans prendre le risque de galoper au bon vouloir du Diable sur deux montures éreintées.



N'est-ce pas que c'est moi que tu aimes? — Oh!
l'effrontée, n'est-ce pas que c'est moi? — Là, là, ne
vous disputez pas, puisque je vous adore toutes deux.

DANS LES GRIFFES DE BALTAZAR DOMINGUEZ



Je chevauchais de plus belle. Or, tandis que l'horizon blanchissait, un parti de *Chinacos* se disposait à lever le camp. Je n'avais pas perçu leur présence, bien qu'ils ne fussent qu'à trois cents mètres de la route, à cause du fracas des chutes d'eau de Cueva-Pintada. Soudain, un coup d'espingle¹¹ me fit mordre la poussière. J'avais été atteint à la tête. Des flots de sang coulaient par ma blessure mais l'os n'était pas fendu, ce que voyant, les *Chinacos* voulurent m'achever. C'est leur chef qui les en empêcha. À sa

¹¹ - Arme à feu dont le canon court est évasé en forme de trompette.

vue, un frisson me vrilla l'épine dorsale. On ne pouvait s'y tromper : c'était Baltazar Dominguez, le redoutable guérillero qui avait naguère lancé un défi à Dupin. Bien des histoires couraient sur le compte de ce drôle. On disait qu'après avoir déserté au beau milieu de la bataille de San Jacinto qui avait ouvert la voie à la création de la République du Texas, il était retourné vivre au Mexique. Un peu plus tard, sur le chemin d'Orizaba à Puebla, il avait ouvert une auberge où il rançonnait les voyageurs. En 1862, nos zouaves lui brûlèrent sa *cantina*. Il n'était plus très jeune, mais qu'importe ? Tant par vengeance que par patriotisme, le cabaretier s'improvisa guérillero.

Le dogue, qui le suivait partout, avait été élevé dans l'aversion des envahisseurs au service de l'empereur Maximilien. La vue de mon pantalon rouge suffit à le mettre en fureur. Aboyant avec rage, il semblait demander à son maître l'autorisation de planter ses crocs dans ma gorge. Jouant mon va-tout, je me relevai et regardant Dominguez droit dans les yeux, je lui dis :

— Si vous avez souci de votre honneur, vous n'oublierez pas de me traiter comme un prisonnier de guerre.

— Cette décision m'appartient rétorqua-t-il en crachant par terre.

Puis Dominguez lança un ordre bref et je fus hissé comme un ballot de linge sur une sorte de cacolet accroché au dos d'un mulet. Une tentative d'évasion n'était guère à craindre de ma part, surtout dans mon état. Néanmoins, tels de farouches cerbères, quatre *Chinacos* m'escortaient en répondant sur leur vie.

Qu'il fut long et douloureux ce voyage, d'autant que les bandits m'avaient volé mon burnous ainsi que ma chéchia (remplacée,



dans leur grande mansuétude par un vieux képi arraché à quelque cadavre de soldat), et que je grelottais de fièvre. Le chemin que suivait la colonne n'était, à proprement parler, qu'un sentier à peine tracé, tantôt suivant des pentes raides, tantôt côtoyant des précipices. Le pied du mulet posait souvent à faux, et chaque cahot m'occasionnait une vive douleur, comme un coup de stylet dans la tempe. J'étais parvenu à panser tant bien que mal ma blessure avec un morceau de chiffon et le sang ne dégouttait plus que

par intervalles de ce bandage de fortune. Une soif ardente me dévorait et quand je demandais à boire à mes gardiens, ils ne daignaient même pas me répondre. Cette route était pour moi un vrai calvaire.

Lors d'une halte que firent les guérilleros au bord d'un ruisseau, je renouvelai mes prières pour obtenir de l'eau. Pour toute réponse, une espèce de brute vint me donner un coup de poing.

Notre petite troupe reprit sa marche à travers la contrée sauvage. Mille réflexions douloureuses menaient une ronde infernale dans mon esprit. Puisqu'on ne m'avait pas achevé tout de suite après ma capture, quel sort m'était réservé ? Certes, j'avais assez souvent affronté la mort pour ne pas la craindre, mais sous quel aspect allait-elle se présenter à moi ? Dominguez m'eût dit : "Nous ne faisons jamais grâce, tu vas être passé par les armes !", cet arrêt ne m'eût pas surpris. Je me serais tenu debout, la tête haute, le regard ferme, devant les fusils braqués sur ma poitrine. Mais pourquoi alors prolonger mon supplice ? Pourquoi m'emporter comme un trophée ? Voilà l'inconnu terrible qui se dressait devant moi.

Une heure avant la nuit, les guérilleros pénétrèrent au fond d'un large cul-de-sac pour prendre un peu de repos. À droite comme à gauche je voyais des versants escarpés où les cactus croissaient en abondance, tandis que devant moi, un mur de roche barrait la gorge dans toute sa largeur. De cette paroi suintaient des filets

d'eau qui se réunissaient à la base du rocher et créaient un ruisseau nommé ensuite le Rio del Noria, lorsque plusieurs affluents, descendant des hauts plateaux, l'avaient transformé en torrent. C'est en remontant le cours du rio que les Mexicains étaient entrés dans la gorge où ils se disposaient à prendre un peu de repos. Jeté à bas de mon cacolet, j'obtins l'autorisation de m'approcher du ruisseau. Je lavai ma plaie et étanchai ma soif, ce qui me procura un soulagement inexprimable.

Baltazar Dominguez, toujours avec son dogue qu'il appelait *Niño*, s'installa sous un araucaria où ses deux lieutenants, Marquitos et Pérez, vinrent le rejoindre pour dîner, après avoir donné les ordres nécessaires de vigilance et de discipline. Quand les dernières bouchées furent avalées, Dominguez cria à une des sentinelles : "Qu'on amène le prisonnier !" Je comparus sans forfanterie mais aussi sans crainte devant mes bourreaux. Je comprenais que mon sort allait se décider et j'étais bien résolu à laisser une preuve de mon courage.

Dominguez avait depuis longtemps empoché l'argent que contenait mon grand portefeuille en maroquin. À présent, il faisait minutieusement l'inventaire des papiers et des photographies qui s'y trouvaient encore. Il finit par me dire en plantant son regard dans le mien :

— Ces documents m'apprennent que tu te nommes Charles Hopkins. Qu'es-tu venu faire au Mexique ?

Je me tus et, à chaque nouvelle question que me posait le chef des guérilleros, je le fixais fièrement mais ne lui répondais pas. Pour finir, il haussa les épaules et dit en tirant sur le cigare qu'il venait d'allumer :

— Mes hommes et moi, nous t'accusons d'être venu semer la désolation et la mort dans nos contrées en te mettant au service de Dupin, la Hyène de Tamaulipas. Le nieras-tu ?

Je daignai enfin desserrer les lèvres pour rétorquer sèchement :

— Vous ne pouvez ignorer que mon devoir est d'obéir à mon chef. Je vais là où il me l'ordonne. Le colonel Dupin m'a dit :

“Marche !” Alors, j’ai marché.

— Ton Dupin n’est qu’un scélérat.

Je haussai les épaules.

— C’est l’officier le plus brave et l’homme le plus droit que je connaisse, rétorquai-je. Vive Dupin !

— Bah ! va pour la bravoure. Quant à sa probité, ce colonel a des défauts de soudard. Il est comme les compagnons de Robert le Diable à l’Opéra. Il pourrait chanter avec eux “Le vin, le jeu, les belles, voilà, voilà, voilà mes seules amours !” Il ne peut résister à la vue d’une carte, d’une pincée d’or ou d’un jupon.

— Peu m’importe. Je le respecte. Vive Dupin !

Dominguez tira une énorme bouffée de tabac et reprit avec un sourire cruel, faisant mine de dégainer son revolver :

— Sais-tu que, d’une simple pression de l’index, je pourrais t’étendre raide à mes pieds ?

Je haussai à nouveau les épaules comme pour répondre : “Eh bien, qu’attendez-vous ?”



Le colonel Dupin
surnommé "La Hyène de Tamaulipas".

À cet instant là, le nommé Marquitos demanda la parole. Voici la proposition que fit cette âme vile dans un dialecte que je n’étais pas censé comprendre :

— Le prisonnier nous injurie avec ses vivats, forçons-le à crier : “Vive Juarez !” Vous allez voir la grimace qu’il va faire.

— Excellente idée, acquiesça Diaz. Par promesse ou par menace, il faut l’amener à renier ce Dupin dont il est si fier.

Son second lieutenant, Pérez, que ma fière attitude n’avait pas laissé indifférent, intervint alors :

— Le prisonnier est un brave, on ne peut le nier, dit-il. Je doute qu’on y réussisse. D’ailleurs, à sa place, si on voulait me forcer à crier “Vive Maximilien !”, je préférerais mourir.

Après une espèce de délibération avec ses deux affidés, Dominguez m’adressa de nouveau la parole :

— Écoute, Gringo, nous venons de statuer sur ton sort. Nous estimons les individus courageux comme toi et je suis décidé à te faire grâce de la vie, mais à une condition. Tout à l’heure, tu as crié par deux fois “Vive Dupin !” Dans les circonstances où nous nous trouvons, ce cri nous paraît

une insulte à nos convictions. Crie à présent : “*Que Viva Juarez !*” et je te rendrai la liberté.

Mon visage s’était empourpré.

Je rétorquai :

— Si vous étiez un homme d’honneur, vous n’oseriez pas me faire une proposition pareille. En rachetant ma vie par une lâcheté, je serais avili à mes propres yeux. Fusillez-moi et n’en parlons plus.

Puis je lançai, comme un défi : “Vive Dupin ! À bas Juarez !”

Dominguez, qui cherchait à me déshonorer, ne se laissa pas emporter par la colère. Il me dit seulement :

— Je veux te laisser deux heures pour réfléchir. Mais si ce soir, avant notre départ, tu refuses toujours d’obéir, je t’étriperais moi-même avec ma navaja !

Le soleil venait de disparaître à l’horizon et bientôt l’ombre enveloppa le canyon où je me trouvais prisonnier. Excepté les hommes

de garde, toute la bande s’endormit sous un ciel resplendissant d’étoiles.

Lié à un tronc d’arbre comme à un poteau de torture, j’attendais stoïquement la fin de mes tourments, car j’étais disposé à mourir plutôt que d’offrir aux Mexicains le plaisir d’une défaillance.

Vers onze heures du soir, après qu’une sentinelle eut réveillé tous les dormeurs et donné l’ordre de départ, un jeune Indien m’apporta une écuelle remplie d’un liquide jaunâtre où flottaient des lamelles de champignons de diverses espèces que je ne reconnus point.

— Bois, *amigo* ! fit-il dans un murmure. Bois, cela te réchauffera. Mais n’en dis rien à personne. Je serais fouetté jusqu’au sang si on venait à le savoir.

Ce geste de compassion envers ma triste infortune m’alla droit au cœur. J’avalai d’un trait, bien que très chaud, ce bouillon amer qui insuffla un peu de vigueur dans mes veines.

Mon bon Samaritain s’en était à peine allé que Dominguez, accompagné de ses deux lieutenants, vint me trouver

— Eh bien ! As-tu réfléchi ? demanda-t-il.

“Vive Dupin ! À bas Juarez !” criai-je à pleins poumons.



Benito Juarez.



À ma réponse audacieuse, le chef des guérilleros tira un couteau de sa gaine et se précipita sur moi. Mais, au moment de mettre sa promesse à exécution, il s'arrêta et laissa retomber son bras. Une idée diabolique venait de germer dans son cerveau.

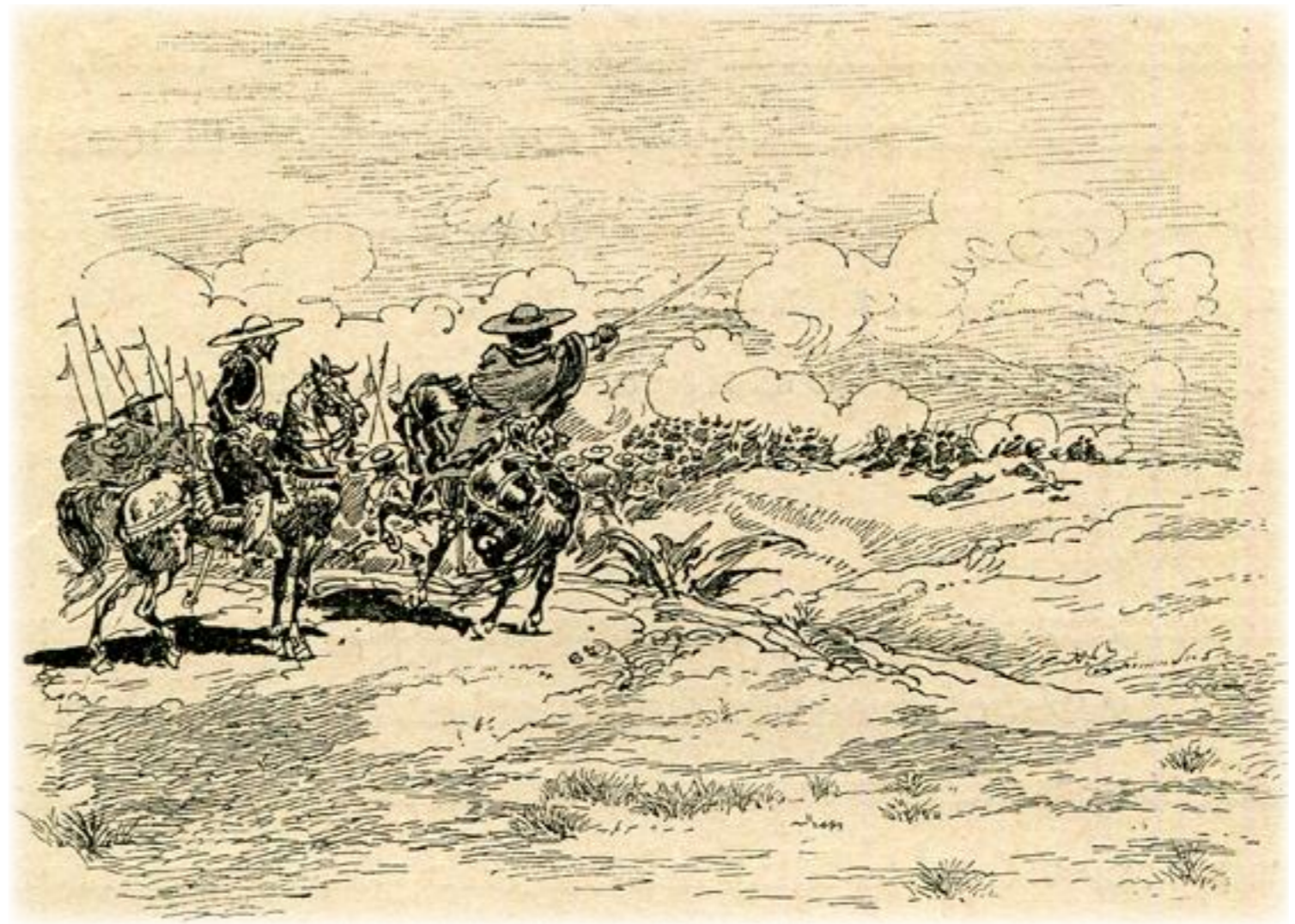
— Ah ! Tu me braves, rugit-il. Tu crois en être quitte pour une mort instantanée ? Non, vraiment, je vais te faire connaître une agonie lente et

douloureuse. Nous allons partir et tu resteras attaché à ton arbre au fond de cette gorge sauvage. Tu souffriras de la faim, tu endureras la soif, et le ruisseau coulera à tes pieds sans que tu puisses te baisser pour boire. Et puis, regarde les vilains oiseaux noirs qui tournoient là-haut dans le ciel, ce sont des zopilotes. Déjà ils t'observent. Lorsqu'ils te verront seul, incapable de te défendre, ces charognards s'abattront sur tes épaules

pour te crever les yeux. Mais ton supplice ne s'arrêtera pas là. As-tu déjà entendu rugir l'ours de nos sierras ? Lui aussi, affamé de chair fraîche, viendra chercher sa part du festin et te dévorera, morceau après morceau. Tu souffriras le martyr jusqu'à ton dernier souffle de vie. *Adios !*

Puis, brandissant son sabre, il ordonna : "*Adelante compañeros !*"

Les guérilleros s'en furent en descendant le cours du Rio del Noria. Au moment même où Dominguez commandait la marche, je rassemblai ce qu'il me restait de forces pour crier : "Vive Dupin ! À bas Juarez !" Ces clameurs suprêmes, je les poussais sans cesse tandis que mes ennemis s'éloignaient. Je voulais qu'elles parviennent jusqu'à eux comme une protestation de l'honneur contre l'injustice. Dominguez avait beau hâter le mouvement de sa troupe, ma voix arrivait encore à ses oreilles. Je répétais avec une obstination folle : "Vive Dupin ! À bas Juarez !" Mais lorsque les *Chinacos* furent trop loin pour m'entendre, alors, oh alors, je courbai la tête et pleurai avec amertume.



"Adelante compañeros !"

LE PACTE DE SANG



Par chance, je n'eus pas longtemps loisir de me laisser aller à la désespérance. À peine les ombres de la nuit étaient-elles devenues plus épaisses qu'une volée de coups de feu — sept au total, vraisemblablement tirés par la même arme — retentit dans le lointain. Puis ce fut le silence.

Quelques minutes s'écoulèrent puis des grognements sourds retentirent au milieu des rochers. Brusquement, un mastodonte surgi de nulle part se dressa sur ses pattes de derrière en poussant un rugissement effroyable. C'était un plantigrade d'au moins six pieds de haut dont l'obscurité semblait décupler la taille. Sa grosse patte velue s'éleva lentement. L'effroi tétanisait mes membres. Je fermai les yeux, me résignant au sort qui m'attendait.

Il ne fut pas long à se révéler : à l'instant même, la douleur qui emplit mon esprit vrilla mes pensées dans l'incohérence la plus totale. L'ours venait en effet de me frapper avec une violence telle que je sombrai dans un état de profonde hébétude, à l'égal de celui d'un boxeur groggy. Je ne sais combien de temps se prolongea cette torpeur mortelle dont je finis par m'extraire en me semblant entendre le galop d'un cheval. Et le prodige s'accomplit : précédé par le hennissement d'une monture qui se cabre, un craquement sec, semblable à celui du drap qu'on déchire, résonna dans les ténèbres. C'était le bruit caractéristique d'un fusil à silex. Son possesseur devait être une fine gâchette car l'ours bascula en arrière, foudroyé.

L'instant d'après, une voix fusa dans la nuit. Elle disait sur un mode jubilatoire, s'adressant à sa longue carabine encore fumante : "Sacrée Betsy ! Tu es bien la seule capable de flairer compère Martin à un quart de lieue à la ronde !"

Je revois encore mon sauveteur mettre pied à terre, venir à moi, se pencher pour

trancher les liens qui me retenaient au tronc d'arbre et m'aider à me relever. Me fixant intensément dans les yeux, il me tendit ensuite mon portefeuille en maroquin que m'avait confisqué Balthazar Dominguez et déclara d'un ton solennel :

— Vous portez le nom d'un valeureux camarade : Joseph Hopkins.

— C'était mon père, dis-je.

— Je m'en doutais. La dernière fois que nous fûmes ensemble, c'était par une nuit sans lune dans la cour de l'Alamo. Il était porteur d'un appel désespéré aux forces texanes. Nous échangeâmes une vigoureuse poignée de main, puis il se mit en selle, me fit un signe d'adieu et s'en fut. Ayant aussitôt regagné mon poste, derrière la palissade qui gardait la chapelle, je le vis se faufiler hors des murs du fort, s'éloigner au pas lent de sa monture dont il avait emmitouflé les sabots de loques épaisses, et se fondre dans les ténèbres.

Mon cœur se mit à battre la chamade.

Deux, trois secondes s'écoulèrent puis je me jetai dans les bras de mon sauveur. Quand

on ne possède pas le talent d'un Mark Twain ou d'un Fenimore Cooper, rien n'est moins aisé que de rendre sur la feuille de papier la joie des retrouvailles. Car c'étaient bien de retrouvailles, même si c'était par personne interposée, dont il s'agissait. Elles étaient d'autant plus exceptionnelles que l'homme qui me serrait sur son cœur était bien celui dont m'avait si souvent parlé mon père en regrettant amèrement sa mort. J'ai nommé : David Crockett !

Presque trente ans que Fort Alamo était tombé, et voilà que le héros qui se vantait d'être sorti des bois moitié tigre, moitié alligator, capable de chevaucher l'éclair, se trouvait là, bien vivant, devant moi. Il avait pris de l'âge évidemment, si je m'en referais à son célèbre portrait¹², et sa magnifique chevelure absalonienne, à présent blanche comme la neige, lui conférait un air d'empereur romain qui aurait jadis assuré son triomphe au Congrès à Washington.

Nous restâmes un bon moment à nous tenir par les épaules pour nous regarder et ce

fut sa monture, piaffant d'impatience pour être dessellée et nourrie, qui réussit à nous ramener à la réalité.

Assis devant le feu que nous avions allumé à l'entrée d'une grotte, nous échangeons des sourires en mastiquant des lanières de viande séchée, mais les mots ne venaient pas.

David Crockett se décida le premier.

— Je n'osais espérer une telle rencontre, me dit-il enfin. Figurez-vous que je chevauchais silencieusement dans la nuit quand j'aperçus un parti de guérilleros, surpris par un ours gigantesque qui venait d'écarter les broussailles devant eux. Leur chef, le tison d'une main, son épée de l'autre, piqua droit sur l'animal. J'ai un vieux compte à régler avec les Mexicains quand ils sont sur le sentier de la guerre. Froidement, j'armai mon Nock Gun, une merveille de fusil à sept canons pivotants, et j'abattis sept de ces gredins. Les autres, pris de panique, s'éparpillèrent comme une volée de

moineaux. J'avais gardé la meilleure proie pour ma fidèle Betsy que je porte toujours en bandoulière. Elle allait se faire un plaisir de s'occuper de compère Martin. Je la pris et l'armai à son tour, mais l'animal, peu friand d'un tumulte tel, s'en était allé. Je mis pied à terre, fouillai prestement les bandidos et trouvai votre portefeuille dans la poche de leur chef. Je me remis ensuite en selle et suivis sans mal les traces de l'ours. Je le trouvai prêt à vous faire un mauvais parti. Pan ! Il passa instantanément de vie à trépas.

— Vous m'avez sauvé la vie, Mr Crockett, dis-je avec gratitude.

— Bah ! N'en parlons plus, et appelez-moi simplement Davy.



Fusil à sept canons



Davy Crockett.

12 - En 1834, David Crockett avait suggéré au fameux peintre John Gadsby Chapman (1808 -1889), pour lequel il avait accepté de poser, de le montrer en pied dans ses habits de chasseur d'ours du Tennessee, tenant sa longue carabine qu'il avait nommée Betsy. C'est ainsi que l'artiste le représenta sur une toile restée célèbre.

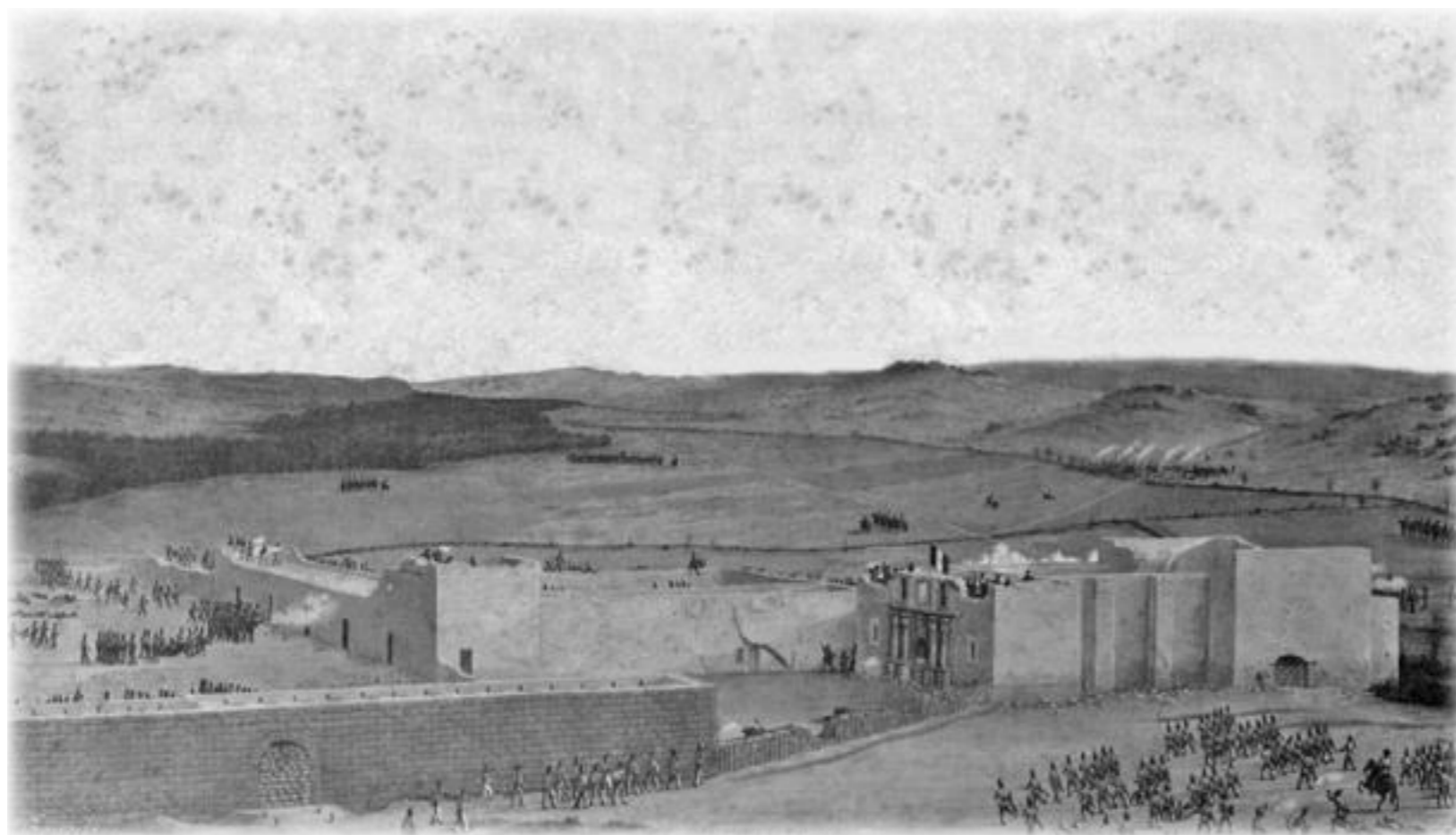
L'illustre trappeur voulut ensuite en apprendre davantage sur ce qu'était devenu mon père depuis leur séparation. Je brossai à grands traits les principaux événements de sa vie, mais c'était sur l'existence de son compagnon d'armes que j'étais avide d'en savoir davantage, depuis qu'ils s'étaient fait leurs adieux dans de si tragiques

circonstances. La requête dont le colonel William Travis, commandant de l'Alamo, avait chargé mon père était restée vaine et les troupes mexicaines avaient investi le fort le lendemain de son départ. Il avait appris par les gazettes que la bataille avait été courte mais intense. Les Texiens s'étaient conduits héroïquement, luttant sans faillir à

un contre cent. Il avait également lu, avec la tristesse que l'on peut imaginer, que tous ses camarades étaient morts, et que le général Santa Anna, sourd aux appels de clémence d'un de ses généraux, s'était plu à faire passer par les armes, l'un après l'autre, les six ou sept défenseurs capturés à l'issue du combat. Crockett, qui était des leurs, avait été exécuté en dernier.

— Que n'iraient pas inventer les gazetiers pour vendre du papier ! soupira Davy avec un sourire amer. Le bruit a même couru qu'on ne m'avait épargné que pour mieux me vouer à une mort lente, chargé de chaînes, dans les mines d'argent de Guanajuato.

Mais qu'était-il réellement arrivé à l'homme assis à ma gauche, partageant avec moi son moonshine que nous lapions au goulot d'une jug de grès. Comme je le pressais de m'en faire part, il me répondit avec le plus grand sérieux qu'il fallait que je me prépare à écouter des faits dépassant l'entendement.



Prise de Fort Alamo.

Cédons la parole à David Crockett et imaginons-nous franchir, en sa compagnie, la porte de la chapelle de l'Alamo pour se faufiler à l'intérieur du camp militaire mexicain de San Antonio de Bexar, le 5 mars 1836, à cinq heures de l'après-midi.

— *Pas un geste, pas un cri !*

Tiré de sa lourde torpeur due à son abus de liqueur d'opium, Santa Anna roulait des yeux effarés. Penché sur lui, je tenais la pointe de mon long couteau de chasse appuyé sur son cœur.

— *Por la sangre del Cristo ! De... de quel droit osez-vous ? ... balbutia "El Presidente" dont les mains s'étaient mises à trembler.*

— *Moins fort ! Je ne voudrais pas avoir à faire du mal à Votre Excellence.*

— *Bueno ! Bueno !*

Et Santa Anna, qui suait à grosses gouttes, s'enquit d'une voix sourde :

— *Comment êtes-vous entré dans ma tente ?*

Je ris silencieusement, puis :

— *Parvenir jusqu'à Son Excellence tient du jeu d'enfant, fis-je. Je n'ai eu besoin que*

d'un poncho et d'un sombrero pour tromper la vigilance de ses sentinelles.

Je me retranchai ensuite dans un profond silence en jouant avec mon couteau à manche de corne. Un frisson nerveux parcourut le corps d'El Presidente. Il avait l'air d'un coupable devant son juge dont il n'osait troubler la méditation.



Antonio López de Santa Anna.

Je déclarai enfin :

— *Je suis le colonel Crockett de l'État du Tennessee. J'ai été plusieurs fois élu au Congrès des États-Unis et j'ai siégé à Washington sous la coupole. En voyage au Texas durant ces derniers mois, j'ai parcouru cette belle province pour y étudier sa faune, sa flore, sa géologie, et devenir, si cela m'était permis, un loyal citoyen de la république du Mexique. J'ai poursuivi ma route jusqu'à San Antonio de Bexar pour rencontrer le colonel Bowie afin qu'il m'informe de l'état actuel des choses. Peu de temps après mon arrivée, je me suis trouvé pris comme dans une souricière à l'intérieur de la mission San Anton de Valero, au moment de l'irruption soudaine dans la ville des troupes de Votre Excellence.*

— *Mais, Coronel, osa El Presidente en donnant à sa figure une expression qui était plutôt celle de l'étonnement que du doute, pourquoi ne vous êtes-vous pas immédiatement présenté devant moi ?*

— *Pour courir le risque d'être arrêté, poussé contre un mur et sommairement exécuté en tant que "pirate" ?*

de Zempoala” en sortira grandi, et les livres d’histoire ne tariront pas d’éloges sur le “Napoléon de l’Ouest” dont le courage n’eut d’égal que la sagesse.

El Presidente, flatté en m’entendant évoquer les titres dont il se paraît avec vanité, hochait la tête et se rengorgeait.

— Je vous approuve, Coronel, répondit-il après un temps de réflexion. Il en sera donc fait selon votre requête.

J’avoue que je restai ébahi devant cette réponse, tant j’étais persuadé que je devrais lui arracher de force ne serait-ce que la promesse écrite d’épargner les défenseurs de l’Alamo ou ce qu’il en resterait après la bataille. Aussi m’écriai-je d’une voix vibrante :

— Que le Seigneur tout-puissant bénisse Votre Excellence. Et puisque je constate qu’elle ne se gausse pas de moi en cette minute solennelle, je suis persuadé qu’elle n’hésitera pas à passer un pacte... un pacte absolu avec moi.

— Absolu, Coronel ? Lequel, s’il vous plaît ?

— Celui du pacte de sang.

El Presidente se récria :

— Que la Vierge Sainte me soit témoin, Coronel, ce châtement ne s’applique qu’aux Américains pris les armes à la main.

— Hum ! Permettez-moi de demander quel aurait été le mien si un de vos soldats m’avait surpris le violon à la main, fis-je avec une moue narquoise.

Puis :

“Trêve d’atermoiements. Je suis venu proposer un accord à Votre Excellence.”

— Un accord ?

— Un accord, en effet.

— Eh bien, soumettez-le-moi, Coronel, proposa El présidente en recouvrant un peu de sa superbe. Je suis tout disposé à l’entendre.

— Je vais d’abord me livrer à un bref résumé de la situation présente. L’Alamo est occupé par plus de deux cents braves, armés jusqu’aux dents et soutenus par une puissante artillerie. Tous sont prêts à défendre chèrement leur vie en infligeant le plus de pertes possible à vos troupes.

— Je n’en doute pas.

— Dans ce cas, pourquoi déclencher une lutte sans merci et condamner tant de soldats



Violon de David Crockett.

mexicains à une mort certaine, dans le simple but de se rendre maître d’un poste perdu, sans portée tactique significative ? Que Votre Excellence daigne apaiser ses canons, descendre le drapeau rouge et proposer à ses adversaires une reddition honorable, semblable à celle que ceux-ci avaient offerte à son beau-frère, le général Cos. Qu’elle condescende ensuite à rencontrer le général Sam Houston et à entamer les négociations d’une paix qui sera profitable tant au Texas qu’au reste de son pays. “L’Aigle”, “l’Illustrissime champion de Panuco et de Tampico”, “le Héros immortel

— Hum ! En mêlant quelques gouttes du vôtre au mien ?

— Parfaitement, comme le feraient deux chefs de guerre Creeks pour sceller leur alliance.

— J'ai entendu parler de cette coutume. Mais avez-vous songé que le fluide qui coule dans mes veines puisse empoisonner le vôtre ?

Je haussai les épaules.

— Je ne le crois pas, répondis-je. Par contre, Votre Excellence a certainement conscience

que briser notre alliance serait un grand sacrilège.

— En effet ! répartit Santa Anna avec un sourire énigmatique auquel je n'accordai pas d'attention sur l'instant.

“Mais avant de nous livrer à cette petite cérémonie, Coronel, ajouta-t-il, ne faudrait-il pas que je paraphe un document destiné au commandant du fort ? Il m'importe de me montrer plus courtois que ce William Travis

qui a joué du canon pour répondre à mes offres de reddition ?

— Non, j'ai confiance en la probité de Votre Excellence. Le pacte de sang me suffira.

— Eh bien soit, procédons, puisque tel est votre vœu. J'exigerai cependant une faveur : celle d'entailler mon pouce et le vôtre avec la lame de vermeil du canif que Napoléon Bonaparte offrit jadis à Joséphine, et que je garde précieusement.

— Qu'il en soit fait selon les désirs de Votre Excellence, répondis-je en m'inclinant.

Et Santa Anna, alors, de procéder avec lenteur au rituel magique, prononçant en même temps ces mots d'une voix de chantage :

“Par les Éléments, par Saturne et par les Dieux Isis, Ninurta et Varuna, moi, Antonio de Padua María Severino López de Santa Anna y Pérez de Lebrón, jure fidélité à David Stern Crockett en lui offrant à jamais une partie de mon âme. *Mi cordis et mea anima te pertinerent ad vitam aeternam.*”



Chefs de guerre Creeks.

ANTONIO LÓPEZ DE SANTA ANNA, LA GUERRE DES PÂTISSERIES ET BENITO JUAREZ



L'histoire de Santa Anna, qui, de 1828 à 1853, attache son nom à toutes les révolutions du Mexique, résume assez bien l'histoire même de ce pays. Issu d'une famille noble, distingué de physique, de manières et d'éducation, doué d'une éloquence facile et persuasive, d'un esprit plein de ressources et d'un caractère à ne jamais se décourager, il possède de brillantes qualités naturelles à côté de grandes faiblesses.

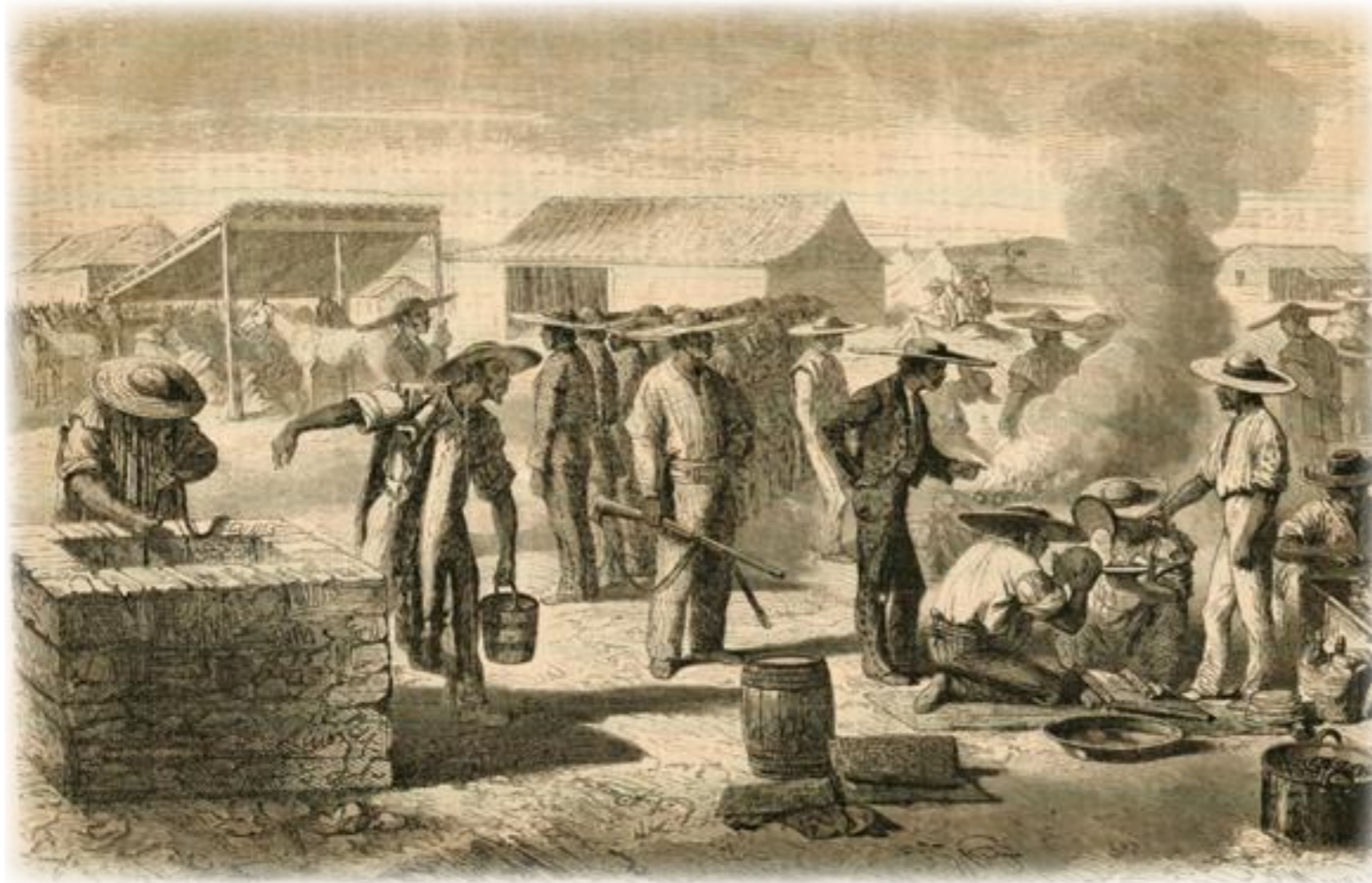
Santa Anna est proclamé pour la première fois président, le 1^{er} avril 1833. Laissant gouverner le vice-président, il se retire dans son hacienda de Mango-de-Clavo, d'où il ne sort que pour réprimer les insurrections. Au mois de janvier 1835 il donne sa démission, on refuse de l'accepter, et après avoir mâté une révolte, il est accueilli par une foule en délire le jour de son entrée à Mexico.

À ce moment le Texas, province mexicaine peuplée en partie de colons américains, vient de se soulever et de proclamer son indépendance. Santa Anna part avec une armée de 6 000 hommes et 20 canons, parcourt rapidement les 400 lieues qui séparent Mexico du Texas, s'empare de San Antonio de Bexar, prend d'assaut le fort Alamo, puis divise ses forces en plusieurs colonnes pour mieux combattre l'insurrection. Il se met lui-même à la tête de la plus mobile, forte de 1 200 hommes. Surpris par la petite armée de Sam Houston, il est battu et fait prisonnier le 22 avril 1835 à San Jacinto.

L'indépendance du Texas est proclamée. Quant à Santa Anna, il échappe de peu à la potence et est conduit à Washington. Il ne revient au Mexique qu'un an plus tard.



Ruines de Fort Alamo.



La population civile et les résidents étrangers.

Dans les années qui suivent son indépendance, le Mexique connaît de graves troubles politiques. Les différents généraux qui se disputent le pouvoir par les armes font de l'ancienne colonie espagnole un pays extrêmement instable. Ces violences portent atteinte aux populations civiles et aux résidents étrangers qui voient leurs entreprises constamment menacées ou saccagées, alors que le Mexique accueille d'importants investissements, notamment dans le secteur minier. Les 6 000 Français installés dans le pays comme commerçants, artisans ou restaurateurs, demandent régulièrement à leur gouvernement d'intervenir en leur faveur. Pendant près de 10 ans, ils font des réclamations de plus en plus pressantes, et le gouvernement français multiplie tour à tour les tentatives d'accords à l'amiable et les menaces d'interventions armées : sans succès.

La patience de Louis-Philippe a des limites et prend fin en 1837. Le roi décide d'en finir et lance une expédition militaire, sous prétexte qu'un pâtissier français dont la boutique a été saccagée par des soldats ivres demande une forte indemnité que le gouvernement mexicain refuse. L'intervention française qui s'ensuit va prendre le nom de « guerre des Pâtisseries ». Elle est surtout motivée par les dettes contractées auprès de la France qui redoute qu'elles ne soient jamais remboursées.

Une première division navale, aux ordres du capitaine de vaisseau Bazoche, quitte la métropole à la fin de l'année 1837 pour faire une démonstration de force sur les côtes mexicaines. La marine mexicaine étant inexistante, les Français n'ont pas de mal à s'emparer de nombreux navires de commerce, mais le président Anastasio Bustamante ne cède pas. Le 16 avril 1838, après plusieurs mois de blocus, les relations

diplomatiques sont rompues, laissant place à l'action armée. Mais le fort de Saint-Jean d'Ulloa qui défend Veracruz passe pour

inexpugnable. Les moyens dont dispose Bazoche sont beaucoup trop limités pour prétendre l'attaquer, d'autant que les équipages français sont minés par la fièvre jaune.



Louis-Philippe.

Une seconde intervention, plus conséquente, est montée l'année suivante. Elle est placée sous la responsabilité de Charles Baudin, un vétérinaire expérimenté des guerres napoléoniennes. Son escadre quitte Toulon et mouille le 29 octobre 1838 devant Veracruz où il additionne ses forces à celles de son prédécesseur qu'il relève.

Les Mexicains, qui n'ont pas de marine de guerre, jouent de leur seule carte possible : gagner du temps dans d'interminables négociations. Mais les dernières propositions françaises ayant été rejetées, Baudin décide d'agir *sine die*. Il fixe un ultimatum au 27 novembre à midi et commence à prendre ses dispositions.

MEXIQUE 1865



Blocus de Veracruz.

Le fort de Saint-Jean d'Ulloa qui garde Santa Cruz se dresse sur une île entourée d'un vaste récif découvert à marée basse. Une exploration minutieuse, menée de nuit, montre qu'un débarquement y est impossible. Baudin décide donc d'un bombardement en règle pour réduire la place.

Dans l'après-midi du 26, trois frégates se positionnent devant le fort. Le 27 au matin, d'autres navires s'ancrent en retrait, un peu plus au sud. Ces manœuvres provoquent une ultime tentative mexicaine. Deux officiers viennent parlementer à bord de la frégate amirale, mais sans succès.

À 14 h 30, les canons ouvrent le feu et se font remarquer par la précision de leur tir. Sur l'île, des magasins de poudre sautent, puis c'est la tour des signaux qui explose dans un gigantesque panache de fumée et de débris. Le tir des batteries mexicaines ralentit alors considérablement. Au coucher du soleil, seules quelques pièces répondent

encore au tir français. À 20 h 30, le général Rincón, commandant la place, demande aux Français un délai qui lui permettra d'en référer à ses supérieurs. Mais à trois heures du matin, ils n'ont pas encore répondu.

Baudin durcit sa position en menaçant d'ouvrir le feu sur la ville si le fort ne capitule pas immédiatement. Aux premières heures du jour, Rincón cède et signe la capitulation de Saint-Jean d'Ulloa et de Veracruz.



Bombardement de Saint-Jean d'Ulloa.

Cet acte provoque la stupeur puis la colère du président Bustamante. Il déclare aussitôt la guerre à la France, ordonne l'expulsion de tous les Français vivant au Mexique, démet de son commandement le général Rincón et décide l'envoi d'une armée de secours confiée à Santa Anna. Celui-ci fait rapidement son entrée dans Veracruz et de nombreux résidents français, par peur des représailles, se réfugient dans le

fort occupé. Alors que du côté français on s'attendait à une reprise des négociations, il faut maintenant envisager d'autres opérations militaires.

Le général Baudin décide de réagir en attaquant Veracruz. C'est possible si l'on joue de l'effet de surprise. C'est l'option que retient Baudin : un violent bombardement à l'aube pour favoriser le débarquement des

troupes avec le double objectif de désarmer les casernes et d'enlever le général Santa Anna.

Le bruit du combat réveille ce dernier qui n'a que le temps de s'enfuir. Un peu plus tard, ayant regroupé ses forces, il décide de contre-attaquer. Il traverse la ville à la tête de ses hommes et se précipite sur le môle. Mais les Français, qui ont pris la précaution de retourner un canon mexicain pour se couvrir, ouvrent le feu à mitraille, suivi par les petites caronades dont sont équipées leurs chaloupes. Les assaillants sont balayés et Santa Anna est très sévèrement blessé tandis que son cheval s'écroule.

La double défaite sur Saint-Jean d'Ulloa et Veracruz pousse le gouvernement mexicain à reprendre les négociations, d'autant que les demandes des Français n'ont pas varié. Ils ont toujours pour objectif limité d'obtenir des indemnités pour leurs concitoyens lésés dans leurs affaires et d'assurer leur sécurité sur le territoire mexicain.



Il est difficile de parler des Français au Mexique sans dire un mot du comte de Raousset-Boulbon, un aventurier, qui



Raousset-Boulbon.

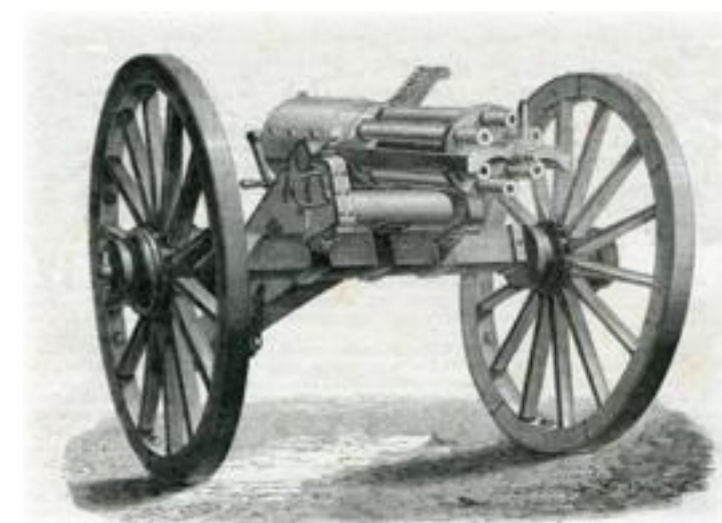
avait rêvé de s'emparer d'une riche province avec quelques centaines de Français. Né à Avignon en 1817, ayant eu l'enfance et la jeunesse la plus orageuse, il avait dévoré sa fortune et vainement essayé de la refaire en Algérie, ou de la relever par la politique. Admirable cavalier, tireur de première

force, aussi bien doué en intelligence et en ressources d'esprit, mais complètement ruiné, il embarque pour la Californie avec un billet de passager de 3^e classe et débarque à San Francisco en août 1850. Il a essayé tous les métiers, tour à tour chasseur, pêcheur, portefaix pour le déchargement des navires, marchand de bestiaux, lorsqu'il s'avise de faire fortune dans la province de la Sonora.

Raousset-Boulbon part pour Mexico, s'associe à une puissante maison de banque et fonde la compagnie La Restauradora, à laquelle le gouvernement mexicain concède, en février 1852, les mines d'Arizona, que les incursions des Apaches empêchent d'exploiter. Le 1^{er} juin suivant, il débarque dans le golfe de Californie avec 270 Français bien armés et bien équipés. Mais pendant la traversée, les intrigues ont marché, une société rivale s'est formée et prétend à la propriété des mines d'Arizona. Elle est soutenue par ceux-là mêmes qui avaient promis leur appui au comte. Des partisans, soudoyés par elle, lui barrent le passage et lui signifient de ne pas avancer.

Derechef, Raousset parcourt cinquante-deux lieues espagnoles¹³ en sept jours et assiège Hermosillo, capitale de l'État du Sonora, avec 383 hommes, dont 42 cavaliers et 20 artilleurs qui traînent deux pièces de petit calibre ainsi qu'une mitrailleuse Gatling. Le lendemain, ses canons font une brèche dans le rempart et Raousset s'élance à la tête de sa petite armée qui balaye tout sur son passage, renforcée par la mitrailleuse qui déverse une incessante grêle de projectiles. Lui-même envoie une balle admirablement visée au chef adverse, et Hermosillo se rend sans conditions.

13 - Une lieue espagnole vaut six kilomètres.



Une mitrailleuse Gatling.

Le comte a perdu 17 hommes tués et 25 blessés, presque tous ses officiers ont péri. Ses adversaires ont 200 hommes hors de combat. Mais cette victoire reste stérile car la maladie paralyse les efforts de l'infatigable aventurier. Pendant qu'il est cloué sur son lit, la compagnie financière traite avec le gouvernement mexicain et, moyennant une indemnité de 4 000 piastres, renonce à la concession des mines. À peine rétabli, le comte court à Mexico, sollicite du président Santa Anna le grade de colonel. Puis, voyant qu'on ne remplit aucune des promesses qu'on lui a faites, il entre dans un complot contre le gouvernement, est décrété d'arrestation, s'échappe et regagne San Francisco. Bientôt il débarque à Guaymas avec une nouvelle compagnie, attend vainement le soulèvement de la province et attaque les casernes. Battu et repoussé après un combat acharné de trois heures, il se réfugie au consulat de France où il est arrêté malgré les protestations du consul. Enfin, il est jugé sommairement et fusillé.



Arrestation de Raousset-Boulbon et de son premier-lieutenant.



L'issue désastreuse de la « guerre des Pâtisseries » a renforcé l'instabilité politique du Mexique : le général Santa Anna redevenu populaire par les services qu'il a rendus, en profite pour renverser le président Bustamante et s'emparer du pouvoir. Il est nommé dictateur mais devient à son tour victime d'un complot qui éclate en 1843. Après deux ans de luttes, il est condamné par le congrès à l'exil perpétuel et mis hors-la-loi. Il se réfugie à la Havane au mois de mai 1845. Plusieurs présidents lui succèdent, les États-Unis déclarent la guerre au Mexique, et il apparaît encore comme devant être le sauveur du pays. Il est réélu président pour la troisième fois, le 6 décembre 1846. Mais le général Scott entre dans Mexico, le 13 septembre 1847, avec l'armée américaine. Santa Anna échappe avec peine au parti qui veut le livrer à l'ennemi. Le traité de Guadalupe donne aux États-Unis trois des provinces du Mexique, l'anarchie la plus complète règne dans le pays pendant plusieurs années, l'insurrection triomphe, et la nation mexicaine, désirant sortir de cet état de trouble perpétuel, rappelle le

dictateur au commencement de l'année 1853.

Une fois à la tête du gouvernement, Santa Anna affiche les allures d'un souverain et envoie en Europe M. Gutierrez de Estrada pour traiter, auprès des cours de Paris, Londres, Vienne et Madrid, de l'établissement d'une monarchie au Mexique sous le sceptre d'un prince européen. Enfin, à bout de ressources pour maintenir sur pied sa nombreuse armée, il cède aux États-Unis, pour une somme de vingt millions de piastres, le territoire de Mosilla. Cette opération ne lui réussit guère, les Américains, profitant de sa

pénurie d'argent, réduisent à dix millions de piastres la somme à lui payer, et plusieurs généraux profitent du discrédit dans lequel est tombé son gouvernement pour organiser une nouvelle révolution. Santa Anna lutte courageusement, mais voyant le courant de l'opinion publique déclaré contre lui, il quitte la partie et gagne Veracruz, d'où il se réfugie à Saint-Thomas-des-Antilles.

Alors paraît pour la première fois Benito Juarez, l'homme dont le caractère tenace finira par triompher, en 1867, des efforts de la France. Il réclame la présidence et finit par l'obtenir après une guerre civile plus violente que jamais.



SUR LES SENTIERS INCONNUS DES VIVANTS

*Fort Alamo, 5 mars 1836,
sept heures du soir.*

Nous avons laissé David Crockett en compagnie de Santa Anna, alors que s'accomplissait le pacte de sang. Reprenons le récit là où nous l'avons arrêté, c'est-à-dire au moment où notre héros sort de la tente du général.

Les canons s'étaient tus. Muni du sauf-conduit que Santa Anna venait de lui remettre, Davy traversa librement le camp mexicain en sens inverse et atteignit l'entrée de la vieille mission fortifiée, comme le soleil se couchait dans une nuée d'or et d'azur. Dès que la grand'porte se fut refermée dans son dos, il se présenta devant William Travis et lui fit son rapport.

— Vous accordez donc votre confiance à cet infâme dictateur ? s'étonna le jeune commandant.

— *Well*, il ne faut pas omettre qu'il est doté d'une nature très superstitieuse et que je viens de le contraindre à un pacte magique. Je vais vous exposer lequel.



James Bowie.

Le trappeur alla ensuite s'asseoir au chevet de James Bowie qui gisait sur son lit de douleur dans l'infirmierie, et lui raconta tout par le détail.

— Mes félicitations, Davy, murmura-t-il en lui prenant la main, il semble que vous ayez réussi à faire plier Santa Anna. Demain, le sac au dos, le fusil à la bretelle, vous défilerez tous entre deux haies de Mexicains au garde-à-vous.

— Nous défilerons, Jim, rectifia son compagnon avec un bon sourire. Vous prendrez place sur le siège d'une charrette et votre dévouée infirmière, la señora Villanueva, sera assise à vos côtés. C'est elle qui tiendra les rênes et le fouet.

— Soit. Nous paraderons donc tous, vous, moi et les autres, musique en tête.

— J'y compte bien. John McGregor se fera un honneur de nous

mener, têtes hautes, en jouant un air martial sur son pibroch¹⁴.

— Tonnerre m'écrase ! rétorqua Bowie en faux sérieux, ne m'a-t-il pas cassé les oreilles avec son maudit instrument ! Ses notes criardes traversent les murs.

14 - Cornemuse.

Davy Crockett acquiesça et dit en riant :

— Shakespeare a mis ces mots ironiques dans la bouche d'un de ses personnages : “la cornemuse est une bête qui souffle dans une autre bête”.

— *Well*, le grand homme ne croyait pas si bien dire !



John McGregor.

Fort Alamo, 6 mars 1836, quatre heures du matin.

Les troupes mexicaines ont pris position autour des murs et se préparent pour l'assaut. Davy Crockett répartit ses hommes devant la chapelle, le long d'un talus hérissé de pieux. Il est bien décidé à leur répondre par un feu meurtrier et à les repousser avec la crosse de sa fidèle Betsy, s'il le faut, quand il sera à court de munitions. Santa Anna a bassement failli à la promesse solennelle qu'il lui a faite. Ses soldats, au nombre de deux mille, envahissent le fort, des quatre côtés à la fois. Travis tombe parmi les premiers, d'une balle en plein front. L'Alamo n'a plus de chef. Une effroyable mêlée s'ensuit. Des soldats mexicains forcent les portes de l'infirmerie. Jim Bowie est à l'agonie et gît inerte dans les bras de son infirmière, la *señora* Villanueva. Cette dame est une rouée. Elle pousse un cri à fendre l'âme en leur criant que le *vomito negro* vient d'avoir raison de son malade. Le cadavre est encore chaud, il reste très contagieux. Craintifs, les Mexicains vont plus loin poursuivre leur carnage.

L'Alamo cède. À l'issue d'une lutte sans espoir, sept survivants sont faits prisonniers. David Crockett est à leur tête. Santa Anna ordonne de les fusiller tous. Le trappeur tombe le dernier.

Fort Alamo, 7 mars 1836, cinq heures du soir.

Au petit jour, trois bûchers ont été dressés à l'extérieur du fort. Toute la journée, les dépouilles des défenseurs de l'Alamo y ont été traînées et empilées entre des couches de bois sec. Un peu plus loin, les soldats mexicains gisent pêle-mêle dans la poussière en attendant d'être hissés sur des chariots et déversés dans le fleuve dont le courant se chargera. Or, tandis que le feu est mis aux piles funèbres, deux *Zambos*¹⁵ qui ont participé à la besogne font en sorte de subtiliser le corps de Jim Bowie. Ils le fourrent sans être vu dans un grand sac de chanvre et la *señora* Villanueva, qui leur a graissé la patte, l'emporte dans sa charrette.

¹⁵ - Métis issus de Noirs et d'Indiens.

Le vent attise les flammes, elles montent de plus en plus haut, illuminant le ciel crépusculaire. La chaleur est intense, la puanteur extrême. Brusquement, tel un diable hors de sa boîte, David Crockett jaillit de l'enchevêtrement des cadavres texiens. Son torse sanglant porte encore les marques de son exécution sommaire. Désarçonnant un cavalier qui arrive au petit trot, il saute en selle et pique des deux sous le regard terrifié d'une sentinelle qui se signe superstitieusement à son passage.



*La Nouvelle-Orléans, 29 mars 1836,
neuf heures du matin.*

Marie Laveau, grande prêtresse voodooïenne, noue soigneusement son tignon et dit à sa confidente, la mulâtresse Antoinette Glapion :

— Le sang de Santa Anna a empoisonné le sang du colonel Crockey. Le général est un grand sorcier. Je vais confectionner un grigri de bois monté pour sauver le colonel. Sans ce grigri, Crockett restera à jamais un zombie.

Marie est née libre dans le Carré Français de la ville. Son mari, qui va bientôt disparaître dans des circonstances mystérieuses, fait partie des milliers d'immigrants qui ont fui la révolution de Saint-Domingue en 1804. Ceux d'entre eux qui ont des origines africaines ont contribué à raviver le voodoo à la Nouvelle-Orléans.



La maison du bayou Saint-Jean de Marie est aussi son lieu de culte. David Crockett y repose sur une couche de fortune. Dès qu'elle a confectionné le bois monté, Marie Laveau fait avaler un peu de l'âcre mixture à son patient. Puis, au premier coup de minuit, après l'avoir de nouveau fait boire, elle fait entrer des tambouriers et des danseurs. On amène ensuite un cochon noir dont les grognements se perdent dans les battements infernaux. D'un geste vif, la prêtresse, inspirée, plonge un coutelas dans



Marie Laveau.

la gorge de l'animal. Le sang gicle. Il est recueilli fumant et distribué à la ronde aux danseurs. Tous en boivent, et Marie Laveau de chanter :

“Oh ! Battez tambours ! Crockey appelle à l'aide. Les esprits de Santa Anna ne passeront pas. Chantez ! Dansez ! Les esprits seront arrêtés. Crockey guérira.”

La maison du bayou Saint-Jean.

Camp mexicain, San Jacinto, 19 avril 1836, neuf heures du soir.

— *Bis repetita !* Vous voilà de nouveau à ma merci, Général ! dit David Crockett en faisant irruption, son couteau de chasse à la main, sous la tente de Santa Anna.

Ce dernier part d'un grand rire.

— Fi donc ! Planter une lame d'acier dans mon cœur ne servirait pas à grand-chose, *Coronel*. Douteriez-vous encore que j'ai vendu mon âme au diable ?

Il ajoute :

— Je constate avec plaisir que vous êtes parvenu à déjouer mes sortilèges. Une magicienne, à tout coup, vous y aura aidé. On ne se débarrasse pas aussi facilement des effets nocifs de mon sang sur autrui. Mais qu'importe ? Je vous trouve bon visage, le teint mis à part. Un reste de verdure cadavérique, *posiblement*¹⁶ ?

— Cessez votre persiflage, Général. Même si je ne parvenais pas à vous mettre hors d'état de nuire, je saurais déjouer votre plan d'attaque.

16- Peut-être.

— Faites, *Coronel*, faites, je vous en prie. Donnez l'alerte ! Mais comment expliquer à cette outre à whisky de Sam Houston que vous avez si facilement échappé au massacre de l'Alamo ? Les dames mexicaines qui se trouvaient dans la chapelle pendant la bataille, et que mes hommes avaient ordre d'épargner, ont rapporté aux Texiens tout ce qui s'était passé après l'assaut. Elles vous ont vus, de leurs beaux yeux vus, vous écrouler sous le feu de mes *carabineros*¹⁷. Faut-il croire que vous étiez mon affidé de longue date, expliquant ainsi pourquoi mes soldats avaient chargé à blanc leurs mousquets avant de tirer sur vous ? De la même manière que jadis à Paris, un peloton d'exécution tira à blanc sur le brave des braves, comme l'appelait Napoléon Bonaparte. Ai-je tort, *Mariscal*¹⁸ ?

Un homme sort de l'ombre où il se tenait en retrait. Il porte un magnifique uniforme de hussard de l'Empire.

— Votre Excellence a raison, répond-il en s'inclinant. J'eus droit à une parodie d'exécution.

17 - Carabiniers.

18 - Maréchal.

— Vous êtes donc ?... s'étonne David Crockett.

— Le maréchal Ney¹⁹, en effet. Son Excellence est toujours d'une grande sagesse. Suivez son conseil, Monsieur Crockett disparaissiez, allez-vous faire pendre ailleurs, à moins que vous ne préféreriez choisir vous-même la corde que les Texiens noueront autour de votre cou en vous traitant de traître et de renégat.



Le maréchal Ney.

19- Lire : Michel Dansel, *Maréchal Ney, fusillé ou évadé ?* Éditions Édite, Paris, 2004.

Ce disant, l'illustre Français qui s'est détourné de Santa Anna fait avec ses doigts certains signes maçonniques connus des seuls initiés et le trappeur les comprend immédiatement. Ce dernier sort de la tente, feignant la rage.

Ney vient de faire savoir à David Crockett que son fidèle mameluck, Ben Karti Bey, est secrètement en contact avec Sam Houston. Il a pour mission de le prévenir dès qu'il sera possible d'attaquer à coup sûr l'armée mexicaine.

L'occasion va se présenter le 22 avril. Les Texiens, alertés par le fidèle serviteur du maréchal, s'approchent silencieusement du camp adverse au milieu de l'après-midi. C'est l'heure de la sieste et, comme l'a rapporté Ben Karti Bey aux Texiens, il y a peu de sentinelles. Quand enfin l'alerte est donnée, il est trop tard. Sam Houston, déjà, a commandé la charge, criant à ses



Ben Karti Bey.

hommes : "Souvenez-vous de l'Alamo !" L'engagement au corps-à-corps est rapide et violent. Certains Mexicains n'ont pas même le temps de charger leurs fusils. D'autres sont massacrés au sortir de leur tente. D'autres encore fuient vers la rivière. Ceux-là sont pris à revers par la cavalerie texienne qui sabre les soldats restés sur la rive ou ceux qui tentent de traverser à la nage.

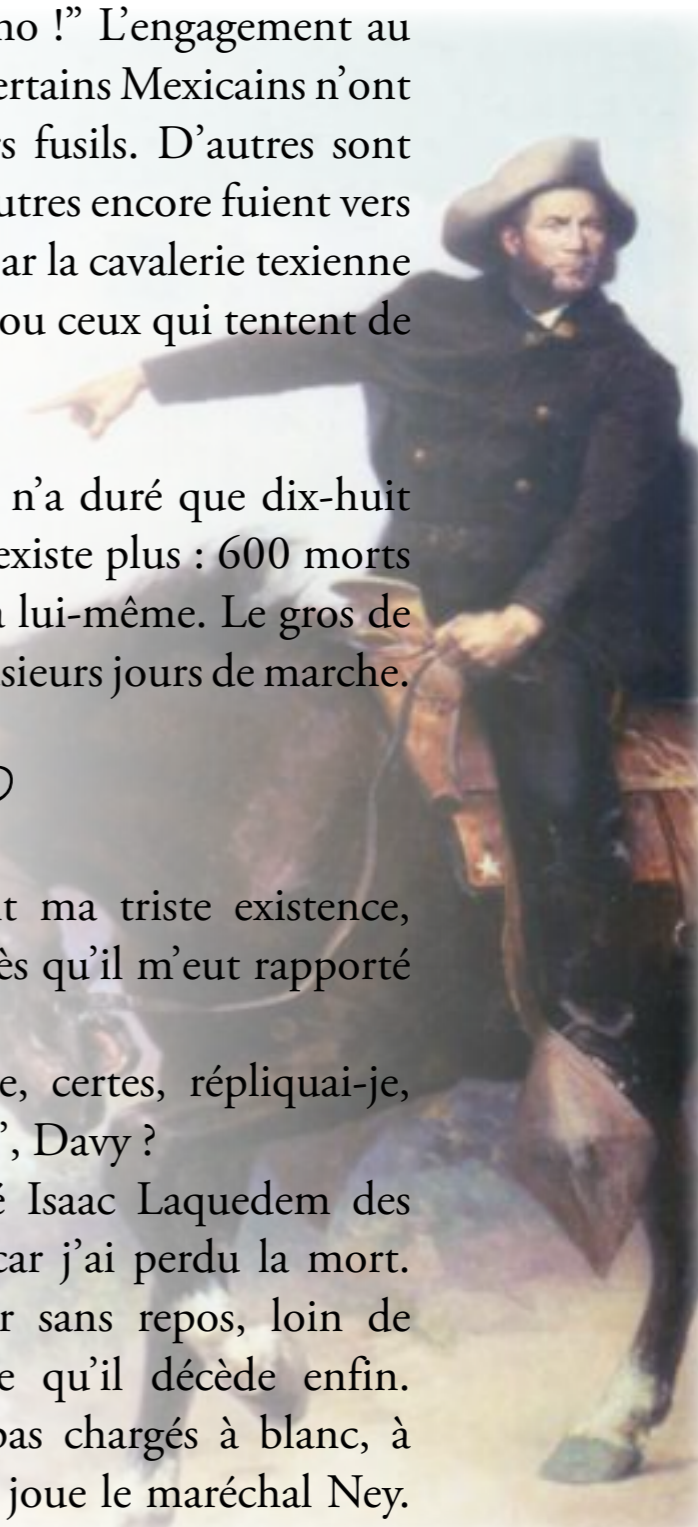
La victoire est totale, la bataille n'a duré que dix-huit minutes. L'avant-garde mexicaine n'existe plus : 600 morts et 730 prisonniers, dont Santa Anna lui-même. Le gros de l'armée adverse se trouve encore à plusieurs jours de marche.



— Vous connaissez maintenant ma triste existence, Charles, me dit David Crockett après qu'il m'eut rapporté ce que le lecteur vient de lire.

— J'ai vent de votre existence, certes, répliquai-je, mais pourquoi la qualifier de "triste", Davy ?

— Hélas ! Comme l'infortuné Isaac Laquedem des Évangiles, je ne puis perdre la vie car j'ai perdu la mort. Santa Anna m'a condamné à errer sans repos, loin de tous ceux que j'aimais, jusqu'à ce qu'il décède enfin. Les fusils de ses soldats n'étaient pas chargés à blanc, à l'inverse de ceux qui avaient mis en joue le maréchal Ney.



Je m'écroulai, foudroyé par le choc des balles sur ma poitrine, mais je revins à moi quelques heures plus tard. Maudit général ! Par sa faute, je ne puis aujourd'hui reposer dans une tombe. Je vais par les chemins, tel le Juif Errant, en me sentant responsable du massacre de mes compagnons d'armes.

— Diable non ! m'écriai-je. C'est Santa Anna qui a failli à son serment. C'est à sa barbarie seule qu'incombe le carnage de Fort Alamo.

David Crockett hocha douloureusement la tête, sans répondre. Puis il entreprit un mouvement pour se lever. Je l'arrêtai d'un geste.

— Ne partez pas ! m'exclamai-je, criant presque. Vous venez de me sauver la vie.

Mais comme il semblait ne pas vouloir l'entendre, j'ajoutai :

«Je suis las de me battre pour une marionnette imposée par Napoléon III. Ce dernier aurait mieux fait de prendre cause pour le Sud. Aujourd'hui, avec son soutien militaire, c'est Jefferson Davis qui présiderait à l'avenir de l'Amérique, sans que les champs de coton du Mississippi

ne soient dévastés par les vainqueurs. L'Empereur des Français n'a pas voulu se compromettre. Je sais aussi que le colonel Dupin a reçu un blâme de l'état-major et qu'on lui retire la contre-guérilla qui était sa seule famille. Son successeur, le marquis de Galliffet, est un bravache dont le manque de scrupules et la cruauté n'ont d'égal que l'iniquité de Santa Anna. Rien ne m'attache plus à l'armée d'occupation. J'ai obtenu mon congé définitif, je quitte les Terres chaudes.

Un long silence s'instaura, à la suite duquel David Crockett déclara solennellement :

— Eh bien, ma décision est prise. Je pars avec vous, Charles. Dorénavant mon sort est lié au vôtre.

— Par ailleurs, ajouta-t-il après une pause, force m'a été de prendre un nouveau nom. J'ai choisi David Kaintock. Qu'en pensez-vous ?

— Il me semble approprié, répondis-je sans l'ombre d'une hésitation.

— Je suis heureux qu'il vous plaise.

— Je me souviens, poursuivis-je, que mon père me contait jadis que les Noirs de la Nouvelle-Orléans appelaient "fizi kaintock" les carabines des coureurs des bois du Kentucky. Leurs armes firent merveille, en 1815, contre les homards de l'armée britannique à la bataille de Chalmette.

— Bah ! Sans porter l'uniforme rouge de ces fantassins, les guerriers Creeks en pâtaient pareillement. Ma fidèle Betsy, avec son canon octogonal de deux pieds neuf pouces, était elle aussi une bonne vieille Kentuckienne. Ce n'est pas un hasard si j'ai choisi mon nouveau nom en référence à sa contrée d'origine.

David Crockett marqua une pause, puis :

— À mon tour de vous débaptiser, dit-il en souriant. Puis-je vous suggérer Charley Lord ?

— Ma foi, Lord est un titre qui me plaît, je l'avoue, mais je le trouve bien ronflant.

— Votre modestie vous honore, mon cher, cependant, elle me semble déplacée.

— Eh bien soit, va pour Charley Lord ! finis-je par répondre, amusé.

Et c'est ainsi que nous nous mêmes en route, chevauchant côte à côte en direction de Camarón de Tejeda. Notre but était d'y signaler aux autorités que Baltazar Dominguez se trouvait dans les parages et que la contre-guérilla pourrait peut-être le surprendre et décimer sa troupe. Mais nous étions loin de nous douter que nous serions entraînés du même coup dans la plus hallucinante des aventures.




La bataille de Chalmette.

LES SEÏDES DU GÉNÉRAL SANTA ANNA



À l'époque, les travaux du chemin de fer de Veracruz à Mexico, tant de fois repris et abandonnés, étaient l'objet de la préoccupation de l'autorité française. De la rapidité de sa construction dépendait en effet la mobilité des détachements de zouaves chargés d'escorter les convois dans les Terres chaudes. Le tablier de l'ancien pont, brûlé par les républicains, était en reconstruction, et, afin de protéger les ouvriers, la contre-guérilla quitta la Soledad pour se rendre à Camarón de Tejeda. Ce village ne comptait plus alors qu'une hacienda à longue façade, sur le côté droit de la route. Une dalle de granit entourée d'une grille ouvragée marquait la fosse commune où avaient été ensevelis les légionnaires qui s'étaient sacrifiés dans la cour de la maison, au cours de la lutte héroïque du 30 avril 1863, comme je l'ai déjà brièvement signalé.

MASTER JAMES

A steam locomotive is crossing a high trestle bridge over a valley. The locomotive is emitting a large plume of white steam. The bridge is made of dark metal trusses and is supported by several tall, thin pillars. The valley below is filled with green trees and vegetation. The sky is a pale, hazy blue.

Pour contrer toute attaque surprise des bandits de toute nature qui pullulaient dans la région, l'administration militaire avait décidé de fortifier Camarón en faisant appel à une équipe de terrassiers et de maçons. Celle-ci était conduite par un Texien taciturne que ses hommes appelaient avec respect Master James. C'était un colosse, une vraie force de la nature, sempiternellement vêtu d'un épais manteau de laine, porté sans tricot ni chemise. Quand il l'ôtait, on découvrait son torse, ses membres couturés de nombreuses cicatrices, et les Indiens colportaient à son insu que c'était l'œuvre des guérilleros qui l'avaient surpris un soir sur la route de Puebla. Selon la même rumeur, ces gredins se seraient amusés à le dépecer vif jusqu'à ce que des *Colorados*²⁰ viennent interrompre leur sinistre ouvrage. Par chance, à l'inverse de son corps qui avait été recousu à gros points, son visage énergique était resté intact.

20 - Nom que portaient les cavaliers de la contre-guérilla française à cause de leur fameux dolman couleur garance.

Peu de temps après l'arrivée de Master James à Camarón, le marquis de Galliffet, à peine remis de sa terrible blessure²¹, remplaça le colonel Dupin à la tête de la contre-guérilla. D'un tempérament froid et cruel, il se targuait d'être un grand justicier. "Tous les brigands qui ne sont pas tués sont pendus, écrivait-il à un proche, et si vous voulez de la corde, je pourrai m'en faire marchand à mon retour, elle sera authentique." Comme il devait le prouver plus tard pendant la Semaine Sanglante de Paris en mai 1871, le marquis était sans état d'âme.

En apprenant sa nomination subite, Dupin entra dans une effroyable colère. Il se sentit à juste titre terriblement lésé. Pensez donc ! Un jeune blanc-bec, sous

21 - Galliffet a été grièvement blessé pendant le siège de Puebla.



Master James.

prétexte qu'il était le chouchou de l'impératrice Eugénie, avait eu l'impudence de lui "souffler" l'unité de volontaires qu'il avait créée. Pour venger son honneur bafoué, le vieux lion adressa au capitaine Galliffet un billet incendiaire dans lequel il le provoquait en duel. "Mes conditions sont les suivantes : Assaut au sabre jusqu'à ce que mort s'ensuive, car je n'admets pas ces ferraillages d'opérette où celui qui n'est que superficiellement blessé devient un héros aux yeux des imbéciles."

Prudemment, Galliffet qui savait qu'il n'y avait pas plus fin bretteur que l'offensé, ne répondit pas à son billet. Il préféra le faire parvenir par la voie hiérarchique au Maréchal Bazaine. Ce dernier, affolé à l'idée que le protégé de l'impératrice puisse être tué, interdit le duel. Il convoqua Dupin pour lui signifier sa décision irrévocable

et le prévint qu'en cas de désobéissance, il le ferait conduire *manu militari* à bord du premier navire en partance pour la France. Le colonel s'inclina. L'affaire était close. Mais Bazaine pouvait-il être assez naïf pour croire que le Diable des Terres chaudes n'avait pas plus qu'un tour dans son sac ?



Le marquis de Galliffet.

Dupin s'était abouché avec le Texien qui commandait l'équipe de terrassiers chargés de fortifier le poste. Ce géant taciturne semblait ne pas toujours jouir de toute sa raison, mais ce qui importait en l'occurrence, c'est la stupéfiante adresse dont il faisait preuve avec son couteau de chasse. Dans sa main, celui-ci se transformait en une arme offensive redoutable, à tel point qu'on l'avait surnommé "l'as des as du Bowie knife".

Master James avait défiguré plus d'un vaurien qui lui cherchait querelle et Dupin songeait avec raison qu'une balafre sur son visage de dandy serait la pire mortification que pourrait subir Gaston Alexandre Auguste de Galliffet. La sanction était envisageable depuis que l'imprudent marquis s'était gaussé en

public des cicatrices de Master James. Le géant avait la rancune tenace, et pour peu qu'on l'aiguillonna...

Ce matin-là, peu avant le lever du jour, Galliffet, tout faraud dans son magnifique uniforme de chasseur d'Afrique, pénètre

dans l'écurie qui lui est réservée. Sanchez, le palefrenier, se plie en deux pour l'accueillir et va chercher sa jument blanche. Or, comme le marquis s'apprête à mettre le pied à l'étrier, un individu accoutré comme un *Jarocho* des Terres chaudes surgit devant lui. Il a le regard dur et brandit son grand

couteau. D'un geste, il invite Galliffet à se mettre en garde. L'officier trouve plus prudent de battre en retraite. Hélas ! Un long morceau de bois de charpente posé en travers sur des tréteaux, prêt à être débité en bûches pour alimenter la forge, l'en empêche, et il se fait acculer derrière Sanchez. L'assaillant va-t-il éventrer sa future victime ? "En garde !" lui souffle-t-il au nez, en face de la poutre. Mais comme Galliffet n'obtempère pas, Master James se met à dessiner des orbes imaginaires avec la pointe de sa lame qui effleure les joues du poltron.



Un *Jarocho* des Terres chaudes.

Comble de raffinement, le géant semble prendre son temps pour choisir l'endroit exact où sa profonde estafilade l'enlaidira à vie. Va-t-il vraiment taillader ce beau visage que tant de femmes abusées auraient aimé froter au vitriol ? Peut-on confondre le vœu et l'acquis ?

Deux gaillards, arrivés à Camarón le matin même, entrent en tempête dans l'écurie. Ce ne sont autres que Charley Lord et David Kaintock, pour leur donner les noms qu'ils ont choisi de porter. Tandis que le premier ceinture le *Jarocho*, le second le tient en respect avec son pistolet. Puis, se penchant sur lui, il murmure d'un ton si bas que nul autre ne peut entendre : "Sacré vieux Jim. Tu auras beau faire pour en changer, tu garderas toujours la même sale gueule !" En entendant ces paroles, le colosse pousse un grognement de surprise et renonce à toute résistance. Galliffet qui s'est repris, maintenant que tout danger semble écarté, va pour tirer son sabre. Kaintock l'en empêche en dirigeant vers lui le canon de son fusil.

— Nos chevaux, Marquis, piaffent d'impatience au-dehors, dit-il. Votre palefrenier va en brider et seller un troisième. Dès que cela sera fait, nous nous en irons en emmenant votre adversaire et vous n'entendrez plus jamais parler de nous.

— À moins que vous ne comptiez lancer vos *Colorados* à nos trousses, intervient-je. Je vous le déconseille, car j'ai des amis fidèles dans leurs rangs. Cependant, si vous vous entêtez à commettre semblable sottise, soyez sûr que nous leur échapperons. Puis, un soir où vous ne l'attendrez plus, Master James ici présent – car vous l'avez certainement reconnu sous son habile déguisement – pénétrera sous votre tente pour terminer son ouvrage avec son grand couteau. Ce n'est pas ce que vous souhaitez, n'est-ce pas ?... À la bonne heure, je vois que nous nous comprenons. À présent, Sanchez, exécution !"



Un *colorado* de la contre-guerrilla.



Le chemin serpente sous les voûtes de la forêt vierge que nous traversons au petit trot, sans mot dire. Nous n'avons pas échangé une parole depuis notre départ précipité de Camarón. Au crépuscule, une musique enlevée vient frapper nos oreilles et nous apercevons bientôt une colline couverte de maisons. Il est temps de faire halte. Nous mettons pied à terre dans le bourg en fête et entrons dans une *mancebía*²² où, à notre vue, les clients se lèvent et sortent précipitamment. Les filles nous entourent en multipliant les sourires enjôleurs. "À manger ! À boire ! Et rien d'autre !" dis-je sèchement en jetant une poignée de pesos sur le comptoir. Je vais ensuite rejoindre Davy et Master James qui ont pris leurs aises de part et d'autre d'une grande table sur laquelle sont posés en évidence fusils, couteaux et pistolets. Précaution indispensable. Ainsi,

22- Une auberge, tout à la fois taverne et lupanar.



jamais aucun bandit n'osera venir nous chercher noise. On va pouvoir enfin parler en toute quiétude.

Parodiant sans le savoir une phrase célèbre qui reste d'ailleurs à être prononcée²³, je m'assois en face du géant et lui dis : "Jim Bowie, je suppose ?" Sans se troubler, il me répond : "Oui, et je me félicite de me trouver

23 - Le 27 octobre 1871, au cœur de l'Afrique, Henry Stanley tombe sur un homme blanc portant de longues moustaches grises. "Dr Livingstone, je suppose ?" demande-t-il. Et son interlocuteur de répondre : "Oui, et je me félicite de me trouver ici pour vous accueillir." Merveilleux flegme britannique !

ici en votre compagnie et celle de David Crockett. Je sais à présent que ce vieux chenapan a réussi à échapper lui aussi au général Santa Anna."

La métamorphose de Jim après la chute de l'Alamo rejoint, par ses composantes fantastiques, celle de Davy. Évidemment, si on l'avait questionné sur sa miraculeuse résurrection, Master James, comme il se faisait appeler depuis, aurait été bien en peine d'y répondre par le détail. Je me contenterai donc, autant que cela se puisse, d'assembler les fragments épars de ses souvenirs en comblant personnellement les vides, comme on le ferait avec un puzzle dont un certain nombre de morceaux sont irrémédiablement perdus. Je vous livre mes conclusions.

Jim est aux portes de la mort. Sa fidèle infirmière, la señora Villanueva, est parvenue *in extremis* à le tirer du piège qui s'est refermé sur les défenseurs de Fort Alamo.

Sachant que les heures sont comptées, elle gagne la côte au plus vite et confie le moribond au capitaine d'un navire qui lève l'ancre, en partance pour Veracruz. Le bruit court en effet qu'un savant genevois, Victor de Cologny, fait des miracles dans cette ville.



Victor de Cologny.

Tandis que le génial praticien l'examine, Jim rend l'âme. Derechef, Cologny pratique l'autopsie et s'empresse de prélever l'encéphale du défunt qu'il saupoudre de cristaux de glace avant de l'enfermer hermétiquement à l'intérieur d'une machine frigorifique à l'eau et à l'ammoniaque. Puis il quitte la ville et gagne les montagnes. Dans le lointain, une cime bizarre se dresse comme un fer de lance au-dessus des lignes bleues de l'horizon. C'est le Cerro de los Organos²⁴, une aiguille de rochers qui n'a pas moins de cent mètres d'élévation. Dans ses hauteurs, sur un balcon naturel qui

domine les états de Puebla et de Mexico, Victor de Cologny a établi son laboratoire. Le pays, à l'époque, est en perpétuelle effervescence. Les révolutions s'y succèdent à un rythme effréné.

En 1847, une guerre oppose les États-Unis au Mexique. Les troupes américaines envahissent le Mexique sur deux fronts principaux. Des guérilleros se retranchent dans le nid d'aigle

de Victor de Cologny. La flying artillery des Yankees les canonne, provoquant d'immenses dégâts. Victor est-il enseveli sous les décombres fumants de son laboratoire ? Qui saurait le dire ?

Les mois puis les années passent. En décembre 1866, sous un froid polaire, un groupe d'alpinistes britanniques s'aventure dans les montagnes nues et désertes que domine le Cerro de los Organos. Quelle n'est pas leur stupeur en apercevant à sa

²⁴ - La montagne des orgues.



Le Cerro de los Organos.

base un cadavre momifié, mi-homme mi-bête, qui émerge en partie du tapis neigeux. Serait-ce un Migou²⁵ ?

²⁵ - L'abominable homme des neiges.



Un peu plus loin, les alpinistes découvrent le corps d'un individu de haute taille, un vrai géant, congelé dans la glace. Il semble parfaitement intact. Les Anglais, avides de reliques macabres, demandent aux guides indiens de l'extraire de sa gangue. En même temps, ils dépêchent à Veracruz le cadet des leurs, le vicomte de Winslow, pour qu'il rapporte un cercueil avec des porteurs. Quand, une semaine plus tard, le jeune aristocrate revient avec le coffre requis, il trouve le campement désert. Des momies, du géant, des alpinistes et de leurs guides, nulle trace ! C'est comme s'ils s'étaient tous

volatilisés. La seule chose que Winslow découvre, c'est une inscription hâtivement tracée dans la neige. Les vents violents qui soufflent sur ces cimes ont déjà effacé la moitié des mots. Le vicomte, au prix d'un gros effort, parvient cependant à épeler : "V.I.C.T.O.R F.R.A.N.K.E.N.S.T.E.I.N."



Une idée fixe trottait dans la cervelle de Jim Bowie – car c'était lui, le lecteur l'aura compris, que les alpinistes avaient extrait imprudemment de la congère. Il voulait entrer en relation avec le caporal

Louis Maine. Ce militaire avait survécu à l'attaque de l'hacienda de Camarón de Tejeda, appelée "bataille de Camerone" dans les journaux. Mais avant d'aller rendre visite au héros, nous débaptisâmes notre compagnon afin de brouiller les pistes, selon la méthode à laquelle Davy et moi avions précédemment eu recours. Je me souvins qu'à San Antonio, Jim braillait après boire — et Dieu sait le nombre impressionnant de bouteilles qu'il était capable de vider ! — un couplet arraché à une chanson marine intitulée : Admiral Benbow.

*Fifteen men on the dead man's chest
Yo-ho-ho, and a bottle of rum!
Drink and the devil had done for the rest
Yo-ho-ho, and a bottle of rum !*

Davy accola le prénom usuel de son vieux compagnon d'armes au nom de ce mystérieux officier de marine, obtenant ainsi "Jim Benbow". Il va sans dire que le chenapan l'adopta en tarissant sur-le-champ, faute de rhum, un cruchon de mescal.

UN TRÉSOR DANS UNE CRYPTTE



Âgé de trente-sept ans, mais faisant plus vieux que son âge, la taille plutôt petite que moyenne, le teint bistré, les traits énergiques, et dans les gestes cette allure un peu brusque du militaire de carrière, tel était au physique le caporal Louis Maine. À sa joue, marquée d'une balle qu'il avait reçue en Crimée et qui lui faisait une large fossette, à ses petits yeux vifs sans cesse en mouvement, comme s'ils étaient à l'affût d'un péril invisible ou d'une catastrophe latente, on concevait sans peine qu'il avait dû connaître maintes épreuves bouleversantes. La suite allait nous le prouver. Si Louis Maine n'eût pas été doté à la base d'un caractère bien trempé, s'il ne se fût pas plié à la stricte observance des ordres de la carrière des armes, des missions périlleuses où la vie d'un soldat ne tient qu'à un fil et où il n'a d'autre choix que de tuer ou de se faire tuer, je suis persuadé que la suite n'eût pas été la même.

Souvent prié de raconter la bataille de Camerone, Louis Maine avait toujours fermement refusé, prétextant que le souvenir de cet événement tragique, si honorable fût-il, ne laissait pas de lui être douloureux. Pourtant, lorsque Jim lui eut murmuré à l'oreille des mots mystérieux qui le firent blêmir, Maine se plia docilement à nos instances, et conta pour la première fois de sa vie ce qui s'était réellement passé à l'hacienda de Camarón de Tejada, le 30 avril 1863. C'est son récit que je vais tenter de reproduire le plus fidèlement possible.

Nous faisons partie des renforts de toutes armes envoyés à la suite du général Forey après l'échec de Puebla. Le régiment étranger, qui avait fait si souvent parler de lui en Algérie, allait trouver au Mexique de nouvelles occasions de se distinguer.

Sitôt débarqués, nous fûmes dirigés sur l'intérieur, et notre bataillon s'arrêta à la Soledad, à huit lieues environ de Veracruz. Une belle compagnie que la nôtre, la 3^e du 1^{er} comme on dit à l'armée, et qui passait à bon



Louis-Philippe Maine, photographié en 1870. Il désigne à ses trois compagnons d'armes un document sur le guéridon devant lui.

droit pour une des plus solides de la Légion. Comme c'est la tradition dans ce corps d'élite, il y avait un peu de tout comme nationalités. En plus des Français, on comptait des Polonais, des Allemands, des Espagnols, des Italiens,

des Belges, etc. Depuis quelque temps, le nombre des Espagnols avait beaucoup grossi dans nos rangs. Plusieurs mécontents décidèrent de s'emparer de la caisse, et de passer aux bandes ennemies avec armes et bagages.

Deux Grecs, sincèrement dévoués à leurs chefs, eurent vent de la conspiration au cours d'une partie de cartes où les têtes s'étaient échauffées en présence de gros enjeux. Le lendemain dans la nuit, ils enlevèrent sans bruit trois de ces vauriens. Leur disparition subite et le mystère qui planait sur leur sort frappèrent de terreur les autres conjurés, et tout rentra dans l'ordre.

Un mois s'était déjà écoulé, et j'étais de garde sur la montagne Chiquihuite. Un des plus beaux spectacles qu'il soit donné de contempler, est le panorama qui s'offre à la sentinelle placée là. Elle voit l'horizon bleuâtre, fuyant dans les gorges de la forêt vierge du Chio Quihuite, se parer de teintes merveilleuses, blanchi parfois par les vapeurs qui s'élèvent légèrement des bois.

Un maréchal des logis dont j'ai oublié le nom grimpa me dire de rallier ma compagnie sans retard. Le café avalé, on se mit en marche. Deux mulets bâtés nous accompagnaient, portant nos sacs, des munitions et des provisions de bouche. Au même moment, un immense convoi militaire s'appêtait à quitter la Soledad à destination de Puebla. Nous étions chargés d'aller à sa rencontre et d'éclairer tout le chemin devant lui.



"Un maréchal des logis dont j'ai oublié le nom."

Nous comptons dans le rang soixante-deux hommes de troupe, sous-officiers compris, et trois officiers : le sous-lieutenant Vilain, le sous-lieutenant Maudet et le capitaine Danjou. Ce dernier avait perdu sa main gauche en Crimée et s'en était fait fabriquer une autre en bois avec les doigts articulés dont il se servait très adroitement, même pour monter à cheval.

En fin d'après-midi, nous atteignîmes le village de Camarón de Tejeda. Il ne comptait alors qu'une maison solidement construite. C'était, sur le côté droit de la route, un vaste bâtiment carré, édifié dans le goût des haciendas du pays. La façade, tournée vers le nord et bordant la route, était élevée d'un étage, crépie et blanchie à la chaux, avec le toit garni de tuiles rouges. Le reste se composait d'un simple mur très épais, fait de pierres et de torchis, d'une hauteur moyenne de trois mètres. Deux larges portes



L'hacienda de Camarón de Tejeda.

s'ouvrant dans la partie ouest donnaient accès à la cour intérieure appelée corral. C'est là que chaque soir, en temps ordinaire, on remisait les chariots et les mules, par crainte des voleurs toujours très nombreux et très entreprenants dans ces parages.

Danjou ordonna la halte et nous pénétrâmes à l'intérieur de l'habitation où régnait une fraîcheur délicieuse. Elle était totalement vide. Point de meubles. Seules des nattes avaient été laissées là par les muletiers de passage. Chacun allait pouvoir s'allonger et jouir d'un moment de repos bien mérité. Or — mais je ne l'appris que plus tard —, tandis que l'eau bouillait dans les gamelles et qu'on y mettait le café, un des nôtres, le nommé Merlet, ne put s'empêcher de descendre fureter dans les caves apparemment vides aussi. Il faut dire qu'avant de s'engager dans la Légion, ce sacripant

avait été fossoyeur et accessoirement pilleur de tombes, ce qui lui avait valu des démêlés avec la justice. Bien lui en prit, pour une fois, de céder à ses mauvais penchants. Il battit le briquet et enflamma une botte de branches mortes pour lui servir de torche. Sur un des murs en adobe du cellier où ne demeurait plus qu'une jarre à moitié remplie d'eau croupie, son œil de nyctalope décela une longue lézarde. Se fiant à son flair de renard, il l'agrandit suffisamment pour pouvoir s'y faufiler, en bon contorsionniste qu'il était, vocation de profanateur de sépultures oblige ! Le mur franchi, Merlet se trouva dans une sorte de reposoir plus long que large, gardé par deux rangées de corps momifiés. Seules leurs têtes grimaçantes émergeaient des longs suaires dont on les avait parés avant de les adosser, de droite et de gauche, aux parois. Sans paraître troublé par ce morbide spectacle,

Merlet s'avança et découvrit bientôt une fosse béante, remplie de cercueils. "Ah ! ça me rappelle le bon temps" soliloqua-t-il.

Notre homme était agile comme un singe. Ce ne fut qu'un jeu pour lui de se laisser glisser au fond du trou. Puis, s'aidant de son couteau, il s'appliqua à dévisser le couvercle de chacune des bières. Hélas ! Au lieu de l'ossaille où il

espérait glaner des alliances et peut-être même des bijoux, il ne trouva que des fusils à miquelet datant de l'époque où le Mexique faisait encore partie du royaume d'Espagne. Était-ce dû aux feuilles d'antiphonaire qui les emmaillotaient qu'ils avaient échappé à la rouille ? Merlet constata que leurs canons étaient à peine oxydés et leurs platines pareillement. Il prit un de ces mousquets qui lui rappelait celui de son braconnier de grand-père et arma le chien portant encore une pierre à feu entre ses mâchoires. Puis il appuya sur la détente pour voir si le silex allait toujours produire une gerbe d'étincelles au moment du choc avec le contre-bassinnet. Ce fut le cas. "Pour la chasse au sanglier, murmura-t-il, il ne manque plus que la poudre et les balles." Le bougre ne croyait pas si bien dire car il découvrit bientôt des tonnelets remplis de poudre noire ainsi que plusieurs sacs à biscuiens. Il en ouvrit un et poussa un cri de triomphe. Ô merveille ! La bourse contenait



des dizaines de balles en argent. Sans s'étonner outre mesure qu'on se soit servi d'un métal aussi précieux pour les fondre, Merlet en remplit copieusement ses poches. Il referma ensuite les cercueils, les empila sur les petits sacs qui s'étaient fait leur place dans le sol meuble, et se hissa hors de la fosse. Après avoir franchi en sens inverse le mur lézardé, il prit la peine de combler la large fissure avec de la terre ferrugineuse qu'il put pétrir grâce à l'eau croupie puisée dans la jarre. Cette précaution prise, il quitta subrepticement la cave en se promettant d'y revenir lors de sa prochaine permission pour récupérer le restant du trésor.

Quand nous quittâmes Camarón de Tejada, le soir tombait. On arriva bientôt au village de Palo-Verde où les convois s'arrêtaient d'ordinaire pour puiser à la fontaine. L'escouade chargée de remplir les bidons s'y préparait déjà quand, au loin sur la route, nos sentinelles signalèrent quelque chose d'anormal. La poussière montait vers le ciel crépusculaire en gros tourbillons gris. Danjou sortit ses jumelles et les régla à sa vue. "Aux armes ! Des cavaliers approchent !" cria-t-il. Le capitaine

ne s'était pas trompé. Grâce à la lorgnette qui ne me quittait jamais, il me fut possible à mon tour de les apercevoir. Ce qui me surprit, ce fut leur allure que je qualifierai de grotesque, faute de mieux. Au lieu des arrière-petits-fils de gentilshommes castillans, à l'aise dans leurs épais caparaçons en cuir de Cordoue, au lieu des descendants de conquistadores, caracolant avec morgue sur de magnifiques alezans, nous avions affaire – une fois n'est pas coutume – à des adversaires pitoyables. Derrière un fin rideau de brume, j'entrevois des cavaliers faméliques, chevauchant des rosses bonnes pour l'équarrissage. Ils étaient tous enroulés dans des ponchos haillonneux, coiffés de sombreros troués, et leurs visages maigres disparaissaient à demi sous de crasseux bandanas.

Au premier cri d'alarme, on bâta les mulets et, moins de cinq minutes plus tard, nous étions tous sous les armes. Nous quittâmes Palo-Verde en colonne, précédés d'une escouade en tirailleurs. Mais alors, au lieu de suivre la route, sur l'ordre de Danjou, la compagnie prit par la droite et s'engagea sous bois. Nous y trouvions ce double avantage de dissimuler

nos mouvements et, le cas échéant, de pouvoir repousser plus aisément une attaque de la cavalerie ennemie qui, soit dit en passant, semblait s'être volatilisée.

Nos éclaireurs nous rapportèrent qu'à quelque distance en avant coulait un torrent qui barrait le passage. Une importante troupe de guérilleros campait sur ses rives. Approcher davantage eût été périlleux, aussi Danjou décida-t-il de faire volte-face pour tendre de nouveau vers Camarón. L'hacienda était peu éloignée. Avec du sang-froid, nous pourrions nous y réfugier et tenir derrière les murs, jusqu'à l'arrivée des secours qu'un des nôtres irait quérir.



Un peu plus tard, au moment même où, du même élan, nous quittons les fourrés et déferlons sur la route pour franchir la distance qui nous sépare encore de notre but, nos deux mulets sautent, ruent et font un train d'enfer. Force nous est de desserrer les rangs. Les maudites bêtes en profitent pour prendre le galop et s'enfuir avec toutes nos provisions. Faisant contre mauvaise fortune bon cœur, nous entrons dans l'hacienda où nous nous occupons aussitôt d'organiser la défense. À défaut de portes depuis longtemps absentes, nous barricadons tant bien que mal les deux entrées avec de grosses branches d'arbre et tout ce qui nous tombe sous la main.

À l'intérieur du corral, à gauche de la seconde entrée, s'élèvent deux hangars en planches, adossés à la muraille. Le premier est clos et à peu près intact. L'autre, celui du coin, est au contraire ouvert aux quatre vents, à peine abrité par un toit branlant, soutenu par deux ou trois madriers portant sur un petit mur de briques crues à hauteur d'appui. En face, à l'angle correspondant, un autre hangar s'est jadis trouvé là, mais la

charpente a disparu, et il ne reste plus que le soutènement de briques. Au même endroit s'ouvre dans le mur d'enceinte une brèche assez large pour laisser passer un homme à cheval. Obéissant aux ordres de Danjou, une escouade se place à chacune des entrées, deux autres occupent le hangar avec mission de surveiller les ouvertures du bâtiment qui donnent sur la route, et une dernière enfin se charge de garder la brèche. Le sergent Morzicki, un Polonais

qui a fui les Carpathes pour s'engager dans la Légion, grimpe sur le toit d'une des bâtisses avec quelques légionnaires pour observer les mouvements de l'ennemi. Le reste de la compagnie prend place en réserve entre les deux portes, ayant l'œil à la fois sur les quatre coins de la cour et se tenant prêt à se précipiter partout où le danger risque de devenir trop grand. Ces dispositions prises, nous attendons calmement la suite des événements.



Les renforts arriveront-ils à temps ?

LES NON-MORTS DE CAMARÓN

La nuit est tombée. Nos adversaires me semblent encore plus sinistres et dépenaillés, maintenant que je les distingue nettement à la lueur des torches résineuses qu'ils ont allumées. Ils se sont massés devant notre refuge et semblent hésiter à commencer l'attaque. Le parti de notre chef est bientôt pris. Sur son ordre, nous mettons baïonnette au canon, puis, crânement, tête basse, nous fonçons en avant, en cela fidèles à la théorie de Napoléon Bonaparte selon laquelle l'attaque prime en toutes circonstances. L'ennemi, ne s'attendant pas à notre charge, tourne bride et décampe. Un feu de salves les raccompagne, tandis que Danjou vide le barillet de son revolver sur les derniers. Bizarrement, toute cette mousquèterie ne fait qu'en désarçonner un seul qui mord la poussière et qu'un légionnaire pique au ventre. Mais oh stupeur ! Au lieu de sang vermeil, c'est un liquide verdâtre qui jaillit de la blessure. Me croirez-vous si je vous dis que l'assaillant, dont le foulard s'est dénoué, découvrant une face

décharnée, part d'un affreux rire qui montre non des dents mais des crocs, et se remet sur pied derechef ? Tout sent l'odeur du sépulcre dans cet être d'une maigreur inouïe.

Le sergent Morzicki, accroupi sur le toit de l'hacienda, n'a rien perdu de la scène. Sa réaction est à la mesure de ce dont il est témoin. Promptement, il saute de son perchoir, tire du fourreau son sabre-baïonnette et se précipite sur le sinistre guérillero qui s'est remis debout, prêt à nous envoyer une volée de mitraille avec son tromblon. Sans lui laisser le temps de presser la détente, le Polonais qui tient son coupe-chou à deux mains comme une hache, l'élève et lui fait sauter la tête avec un "han !" de bûcheron. Un geysir de liquide vert l'éclabousse en même temps.

Nous retournons au pas de gymnastique à l'intérieur de l'hacienda en entraînant de force Morzicki qui, sous l'emprise d'une rage folle, veut parfaire sa macabre besogne en plongeant sa lame dans le cœur du décapité.

"Wampir ! hurle-t-il en se débâtant comme un forcené, Wampir ! Musi on zabić dracul

wnim wyciągając srebrną kulkę w serce !"

— Faites-moi taire cet énergumène ! ordonne le sous-lieutenant Vilain dont la patience n'est pas la qualité première. Calmez-le avec une rasade de gnôle, s'il en reste.

Puis il demande :

"Quelqu'un ici comprend-il ce sabir ? Peut-on me dire ce que braille le sergent ?"

Le légionnaire Gorski fait aussitôt un pas en avant et répond en faisant le salut militaire :

— Je comprends le polonais, mon Lieutenant. Morzicki cherche à nous avertir.

— Hum ! D'un danger, je suppose ?

— En effet.

— Et duquel, puis-je savoir ?

Au lieu de répondre, Gorski fait une grimace et soulève les épaules.

— Parlez voyons, mon ami, l'encourage Vilain.

Gorski s'exécute.

— Eh bien, grosso modo, Morzicki crie : "Vampire !... Vampire !... il faut détruire tous



ces démons en leur logeant à chacun une balle d'argent dans le cœur."

L'officier ouvre des yeux ronds.

— Sacrebleu ! De qui se fiche-t-on, ici ? s'emporte-t-il. Cette logorrhée aurait sa place dans la bouche d'un guide du musée des supplices de Nürnberg.

Le légionnaire Bogucki s'avance à son tour.

— Sans vouloir vous contredire, mon Lieutenant, dit-il en claquant des talons, et avec tout le respect que je vous dois,

je pense que le sergent Morzicki n'a pas tort. J'ai passé une partie de mon enfance en Transylvanie et vu de mes yeux vu des morts sortir du cimetière pour sucer le sang de victimes innocentes. Les gens d'Église n'étaient pas les derniers à nous chapitrer. Ils nous serinaient qu'on ne pouvait se débarrasser de ces démons qu'en leur coupant la tête, en leur plongeant un poignard dans le cœur ou en y logeant une balle d'argent. J'en jurerais : le liquide vert qui est sorti des blessures du cavalier que Morzick a achevé, est le même que celui des non-morts qui hantent les Carpathes.

— Sacrebleu ! Je n'ai plus l'âge de porter foi en ces fantasmagories macabres !

Le capitaine Danjou qui, jusque-là, est resté silencieux, intervient brusquement.

— Ma foi sergent, dit-il, pour verser de l'eau au moulin de Morzicki, de Gorski et de Bogucki, j'aimerais vous faire remarquer que les balles de mon revolver n'ont pas fait grand mal aux assaillants.

Puis s'adressant aux légionnaires qui l'entourent, il s'enquiert :

“Dites-moi mes enfants, le plomb de vos fusils a-t-il causé de grands dégâts dans les rangs de l'ennemi ?”

Les hommes répondent non, unanimement.

— Ce qui signifie en somme, grogne Vilain, que nous aurions affaire à une horde de revenants ?

— Oui da. Les Mexicains, d'ailleurs, les appellent “muertos vivientes”²⁶.

Le sous-lieutenant ne sait plus que penser. Il a du mal à surmonter le trouble que toutes ces affirmations ont généré dans son esprit cartésien. Il laisse passer quelques secondes, le temps de se reprendre, puis déclare d'une voix qu'il s'efforce d'affermir :

— Eh bien soit, je m'incline.

“Mais supposons, ajoute-t-il aussitôt, que des balles en argent réussissent là où nos projectiles cylindriques échouent, comment ferons-nous pour nous en procurer, ainsi que les fusils qui vont avec, sans sortir de l'hacienda ?

Un petit rire fuse alors à ses oreilles et Merlet, présent lui aussi, gouaille en bon titi qu'il est resté :

— Bah ! S'il ne faut que ça pour rendre service à la 3^e du 1^{er}, tant pis pour mézigue, je vide mes fouilles !

Joignant le geste à la parole, il retourne ses poches d'où tombent en cascades des billes scintillantes. Et chacun de s'extasier devant cette manne qu'on ne saurait pourtant qualifier de divine.

“Ne vous tracassez pas, mes camerluches, ajoute Merlet sur le même mode goguenard, il y a assez de pétoires, de bourres et de poudre dans les caves pour trouer l'c... Oh ! Faites excuse, mon lieutenant, ma langue a fourché. Je voulais dire : pour transpercer le cœur de ces diables décornés.”

Je passe sur l'ébahissement général et la ruée dans le funèbre reposoir où les légionnaires font main basse sur les mousquets, les tonnelets de poudre noire et les sacs de balles en argent. La horde spectrale qui encercle l'hacienda n'a plus qu'à bien se tenir.



²⁶ - Morts-vivants.

Nous sommes à peine un contre dix, et, si l'attaque était vigoureusement conduite par un vrai chef de guerre, j'ignore comment nous pourrions y résister. Heureusement, nous avons affaire à des êtres d'outre-tombe qui se meuvent gauchement et ne sont armés que d'antiques tromblons dont les biscaiens sont souvent friables. Séparément ou par petits groupes, ils s'exposent à nos tirs qui ne les épargnent point. Et chaque fois qu'une balle en argent fait mouche, le muerto vivo qui l'a reçue se dissout dans l'atmosphère, jusqu'à ne plus former qu'un petit tas de cendres grises qu'un souffle de vent disperse. Si le phénomène nous a semblé hallucinant au début, nous n'y prêtons maintenant plus guère attention.

Hélas ! Déjà plusieurs des nôtres sont tombés, tués ou blessés. Calme, intrépide au milieu du tumulte, le capitaine Danjou semble se multiplier. Mais soudain, surgi de nulle part, un muerto vivo bondit sur son dos, lui déchire le cou avec ses crocs, et disparaît avec un cri de triomphe. Danjou tombe en portant la main sur sa terrible blessure. Quelques-uns d'entre nous courent à sa rescousse, mais le



sang sort à flots de sa gorge béante et ruisselle sur le sol. Une minute encore, ses yeux hagards roulent dans leur orbite, il a deux ou trois soubresauts convulsifs, puis son corps se raidit et il expire sans une plainte. Le sous-lieutenant Vilain prend aussitôt le commandement qui lui revient de droit.

La bataille se poursuit. Les muertos vivientes qui nous assaillent sont parvenus à franchir notre pauvre barricade. Mes camarades et moi sommes contraints de reculer, mais des quatorze défenseurs, il n'en reste plus que cinq. Les non-morts ne jouissent pas longtemps de leur victoire. Embusqués dans la cour avec nos mousquets, nous dirigeons contre eux un feu si vif et si précis qu'ils doivent se retirer à leur tour. Une silhouette macabre se dessine-t-elle dans l'encadrement d'une porte ou d'une fenêtre ? Une balle en argent châtie aussitôt cette imprudence.

Les ennemis se sont regroupés pour lancer un nouvel assaut. Ils se ruent de tous côtés pour pénétrer ensemble dans la cour, poussant des clameurs folles qu'on pourrait croire celles

d'enterrés vifs. À peine avons-nous le temps de recharger nos mousquets qu'ils sont déjà sur nous. Cette fois, leurs biscaiens tombent plus drus que la grêle, faisant aussi voler de gros éclats de pierre qui déciment les nôtres.

Vers minuit, le sous-lieutenant Vilain s'apprête à traverser le corral quand un trait l'atteint à la tempe gauche. Il tombe foudroyé. Déjà, le sous-lieutenant Maudet, un vaillant lui aussi, le remplace et fait le coup de feu à nos côtés. Il faut avoir l'œil tourné à droite, à gauche, en avant, vers les brèches de la cour, car de partout vient la mort.

L'assaut reprend, plus violent que jamais. Nos sinistres adversaires se précipitent sur toutes les ouvertures à la fois. À la grande porte, le caporal Berg reste seul debout. Il est bousculé, mordu par des crocs voraces et vidé de son sang. Dans leur élan, les muertos vivientes envahissent la cour. Tandis que quatre légionnaires s'efforcent de les repousser, d'autres non-morts se pressent dans

leurs dos. Nos camarades sont contraints de faire face à cette ruée imprévue qui les prend à revers. En vain veulent-ils résister à coups de baïonnette. Ils finissent égorgés eux aussi.

La porte naguère défendue par Berg, la brèche dans le mur d'enceinte et la porte de l'hacienda vomissent à flots les assaillants. L'issue pour nous n'est plus douteuse. Acculés

dans notre coin comme des sangliers dans leur bauge, nous sommes prêts pour l'hallali. De seconde en seconde, l'un de nous s'écroule, Bartholotto d'abord, puis Léonard. Je me trouve entre Morzicki, placé à ma gauche, et Maudet à ma droite. Soudain, le Polonais s'affaisse. Sa tête inerte vient choir sur mon épaule.

— Morzicki est mort, dis-je au lieutenant.

— Peste ! jure-t-il en rechargeant son mousquet, un de plus ! Ce sera bientôt notre tour.

Ayant saisi à bras-le-corps le cadavre du sergent, je l'adosse à la muraille et retourne ses poches pour voir s'il y a encore des balles en argent. J'en trouve deux et m'en empare.

Nous ne sommes à présent plus que cinq : le sous-lieutenant Maudet, un Prussien nommé Wensel, Cattau, Constantin et moi. Notre résistance tire à sa fin, les précieuses munitions vont s'épuisant. Quelques coups encore



et il ne reste plus rien. L'aube pointe, et nous combattons depuis le crépuscule.

— Lâchez les mousquets et dégainez vos sabres-baïonnettes ! ordonne alors le lieutenant. Nous allons charger à l'arme blanche !

Et lui en tête, nous bondissons en avant.

Un formidable barrage de fer et de feu nous accueille. Cattau s'est jeté devant Maudet pour lui faire un rempart de son corps. Il tombe, atteint à dix endroits à la fois. En dépit de son dévouement, le lieutenant a été touché au flanc droit et au poumon. Wensel est tombé, lui aussi, le haut de l'épaule traversé, mais sans que l'os soit brisé. Il se relève.

Le jour monte. Nous sommes trois encore debout, Wensel, Constantin et moi, prêts à faire payer chèrement nos vies aux ennemis qui nous entourent, quand la voix du clairon résonne dans le lointain. Nous reprenons courage, persuadés que c'est la contre-guérilla qui vient à notre secours. Comme les sonneries

serapprochent, un timbalier qui n'est plus qu'un squelette arrive au triple galop, martelant ses tambours pour ordonner la retraite. Derechef, les muertos vivientes enfourchent leurs montures, tournent bride et disparaissent de notre vue. Nous nous retrouvons seuls.

Nos espoirs de délivrance sont vite déçus car ce n'est pas Dupin et ses Colorados mais un détachement de l'armée régulière républicaine qui entre dans la cour de l'hacienda de Camarón. Cette fois, c'en est fait de nous. Mais à l'instant même, un officier de haute taille, aux traits distingués, ordonne de faire halte et d'un brusque mouvement de son sabre relève les lances et les fusils qui nous menacent. Puis, s'adressant à moi, il s'étonne :

— Trois, c'est donc là tout ce qu'il reste de votre compagnie ?

— Oui, réponds-je, fièrement.

— Bueno ! Je suis le colonel Cambas. Soyez sans inquiétude, il ne vous sera fait aucun mal. Assez de sang versé pour aujourd'hui.





Or, comme l'officier vient de prononcer ces mots dans un français admirable, une créature géante, mi chauve-souris, mi dragon, semblant jaillie des Enfers, fonde sur son second, l'arrache du sol et l'emporte à tire d'ailes sur son dos en poussant de grands cris. Bien que confondu et épouvanté comme nous tous, le colonel Cambas trouve la force d'armer son pistolet et d'ajuster la bête. Le coup part, mais la balle va se perdre dans l'espace car déjà sa cible monstrueuse s'indécise, haut, très haut dans les nues avec sa proie.

Alors, gravement, à notre adresse :

— Ce ne sont pas des hommes, ce sont des diables qui vous ont assaillis, dit-il en faisant le signe de la croix. Puisse Dieu les châtier comme ils le méritent.

LOS ESTRIPADORES

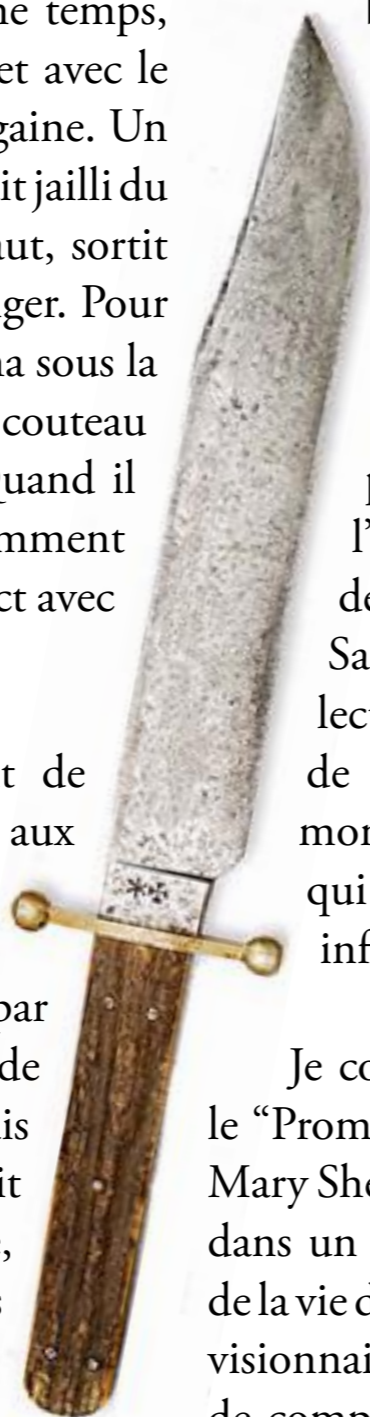


— Le colonel Cambas s'est fourvoyé, ce ne sont pas des diables ni des vampires qui vous ont assaillis, M. Maine, déclara Jim, quand le caporal eut fini de nous rapporter sa terrible expérience. Notre compagnon n'avait pas cessé de l'écouter avec une attention soutenue, et pas une fois il ne s'était permis de l'interrompre, bien qu'il semblât, par moments, que certains détails le fissent réagir. Mais dès l'instant où notre hôte eut terminé son récit, Jim se sentit libre de prendre la parole.

— Non, ce n'étaient pas des créatures vomies des Enfers, insista-t-il, et je vais vous le prouver.

Jim, alors, releva la manche de son bras gauche et dit : “Voyez !” En même temps, il taillada l’intérieur de son poignet avec le Bowie knife qu’il avait sorti de sa gaine. Un fluide vert, semblable à celui qui avait jailli du cœur des assaillants pendant l’assaut, sortit de la coupure qu’il venait de s’infliger. Pour en arrêter l’écoulement, il se pencha sous la cheminée et posa la lame de son couteau sur un lit de charbons ardents. Quand il jugea que la chaleur avait suffisamment fait rougir l’acier, il le mit en contact avec sa blessure pour la cautériser.

On entendit le frémissement de la chair brûlée et l’odeur propre aux chambres de torture d’antan se répandit dans la pièce. David, le caporal et moi fûmes parcourus par le même long frisson. Le visage de Jim se contracta à peine, et, tandis que le plat de la lame allait et venait à la surface de la plaie fumante, impassible, il attachait sur nous son regard ferme, fier et tranquille, au mépris de la souffrance.



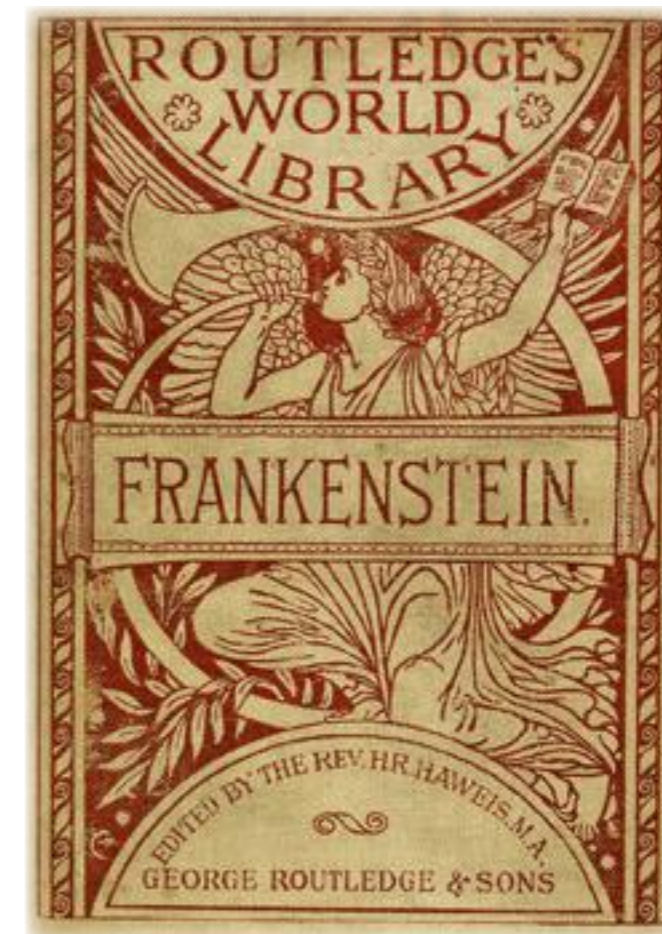
— C’est... c’est de la sorcellerie !
balbutia Louis Maine.

— Vous ne croyez pas si bien dire, caporal !



La mémoire lui revenant par bribes, Jim nous conta comme il put ce qui s’était passé après qu’on l’eut laissé pour mort dans les bras de la señora Villanueva à Fort Alamo. Sans revenir sur les péripéties que le lecteur connaît déjà, je vais m’efforcer de narrer le plus simplement du monde le reste de cette histoire inouïe qui dépasse largement celle de notre infortuné camarade.

Je commencerai par vous rappeler que le “Prométhée moderne” — C’est ainsi que Mary Shelley stigmatise Victor Frankenstein dans un roman gothique librement inspiré de la vie du jeune baron — était un chercheur visionnaire qui disséquait les cadavres afin de comprendre la nature de l’être humain.



Les corps lui étaient fournis, moyennant espèces sonnantes et trébuchantes, par les “résurrectionnistes” qui abondaient sur le bord du lac Léman. C’est ainsi qu’on appelait ces sombres trafiquants de chair morte, souvent maîtres de redoutables organisations criminelles.

Dans un opuscule vendu sous le manteau en Angleterre, quelque temps après la bataille de Waterloo, l'auteur, un certain Jack Pride, ne cache rien de ses pratiques macabres.

Pendant tout l'Empire, Jack avait fréquenté les principaux champs de bataille. Vers minuit, il rôdait, ou plutôt rampait, moins homme que goule, attiré par la puanteur des morts pour les dévaliser. De temps en temps, il s'arrêtait, se penchait brusquement, dérangeait à terre quelque chose de silencieux et d'immobile, puis se redressait et s'esquivait. Son glissement,



son geste rapide et mystérieux le faisaient ressembler à ces larves crépusculaires qui hantent les vieux châteaux.

Sa source de revenus venant à se tarir après la chute de Napoléon, Pride gagne Londres et devient le chef d'une bande de coquins dont il n'hésite pas non plus à rapporter en détail les faits et gestes dans son petit livre.

Choisissant les nuits sans lune pour mener à bien ses expéditions funèbres, il fait la visite des nécropoles avec sa sinistre équipe qui se moque éperdument de troubler le repos sacré des défunts. Pride est consterné par la grogne des morticoles quand, après avoir remué la terre à la pelle et la pioche puis soulevé le couvercle d'un cercueil, ils trouvent un cadavre en putréfaction, impropre à être vendu. La chose arrive trop souvent. Il décide alors de mettre au point une technique efficace pour arracher à la décomposition les corps "sains" récemment ensevelis. Des filles à sa solde font les yeux doux aux gardiens des cimetières à qui elles



donnent quotidiennement des rendez-vous galants au cours desquels elles leur tirent les vers du nez (ne m'en veuillez si j'use d'une expression qui, dans ce contexte particulier, prend un sens particulièrement répugnant). De cette façon, les drôlesses sont toujours au fait des enterrements du jour, et ce n'est qu'un jeu pour elles, ensuite, de tracer à la craie des signes convenus sur telle ou telle sépulture pour faciliter les pratiques nocturnes de Mr Jack.

Ce triste individu, que les scrupules n'étouffent pas, apprend à ses lecteurs que l'on creuse un trou vers la tête du cercueil et, qu'au moyen de leviers, on soulève son couvercle sans faire de bruit. Après que le corps a été emporté à dos d'homme, on referme la bière qu'on a bien soin de remettre à sa place puis de recouvrir de terre. L'opération n'a pas pris plus d'une heure. Une autre technique consiste à soudoyer les croque-morts. Profitant de la halte du cortège funèbre dans une taverne pour boire au souvenir du cher disparu, les morticoles escamotent le corps et l'enferment dans un sac de toile goudronnée qui sera récupéré plus tard.



On n'est malheureusement jamais à l'abri des accidents qui peuvent survenir à l'improviste. Des treize cadavres que contenait le charnier de Newgate, relate Jack Pride, six furent enlevés par ses hommes. Mais dans leur fuite précipitée, ces maladroits en laissèrent glisser un sur

le pavé. N'osant s'arrêter pour le ramasser et le fourrer à nouveau sous la bâche du chariot, ils abandonnèrent le macchabée nu et la corde au cou, à la vue de tous. Poursuivis par les *coppers*²⁷, ils furent bientôt pris. Un juge d'Old Bailey les condamna à

subir la pendaison lente, et ils restèrent sur l'échafaud jusqu'à tard dans l'après-midi. Quand on les détacha de la potence, leurs corps furent remis à la faculté de Médecine pour être disséqués à leur tour.

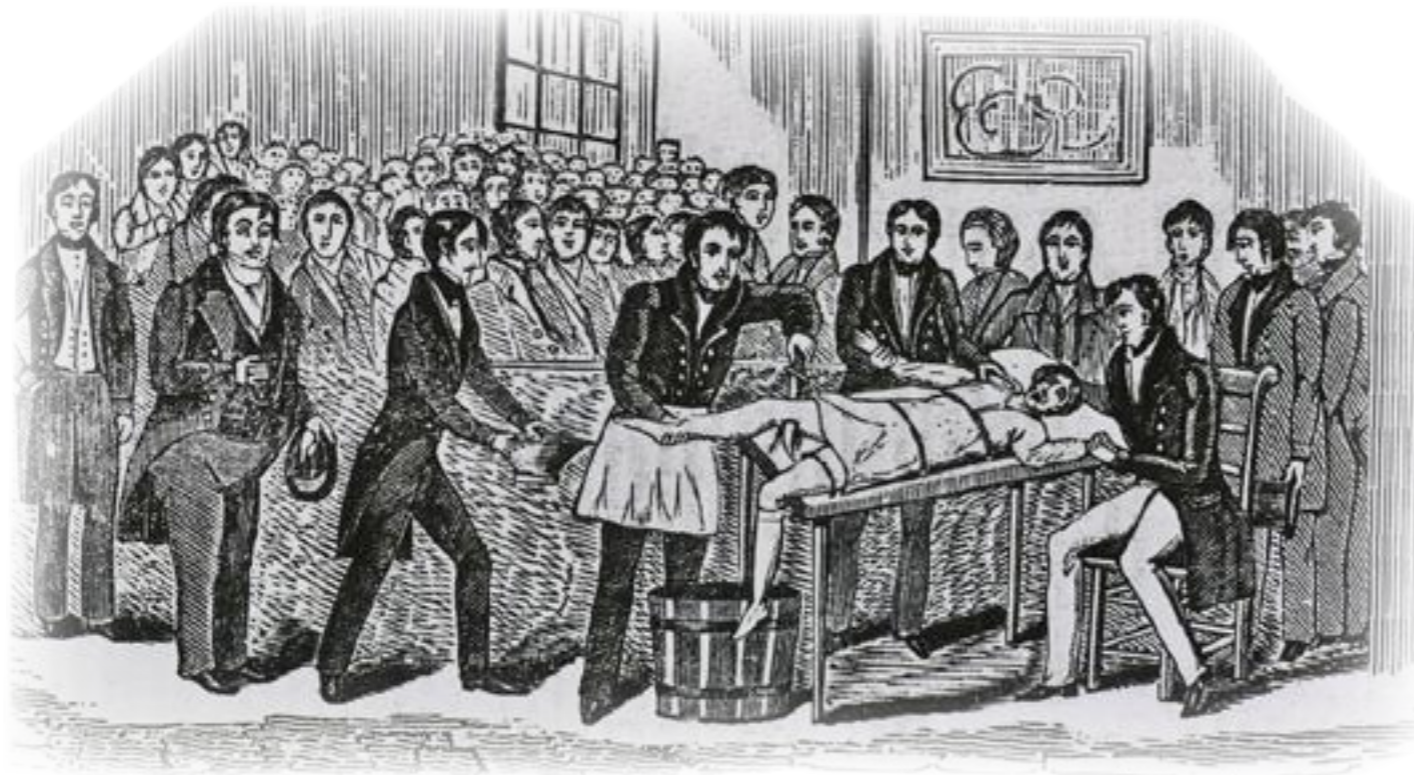
²⁷ - Policiers.

Très vite, à Londres, la chambre des Communes s'émut et les familles, chagrénées par la "double" disparition d'un frère, d'un père ou d'un époux, firent sceller des grilles sur les tombeaux. Bah ! Qu'importe ? Quand il n'y a plus assez de morts à livrer aux anatomistes, il suffit d'en inventer. Une bourrade est souvent suffisante pour que l'ivrogne qui titube le long de l'Embankment fasse un plongeon dans la Tamise dont les flots glacés sont le pire des vulnérables. Le fog qui enveloppe

Londres permet de délivrer le précieux colis à son destinataire sans risque d'être aperçu.

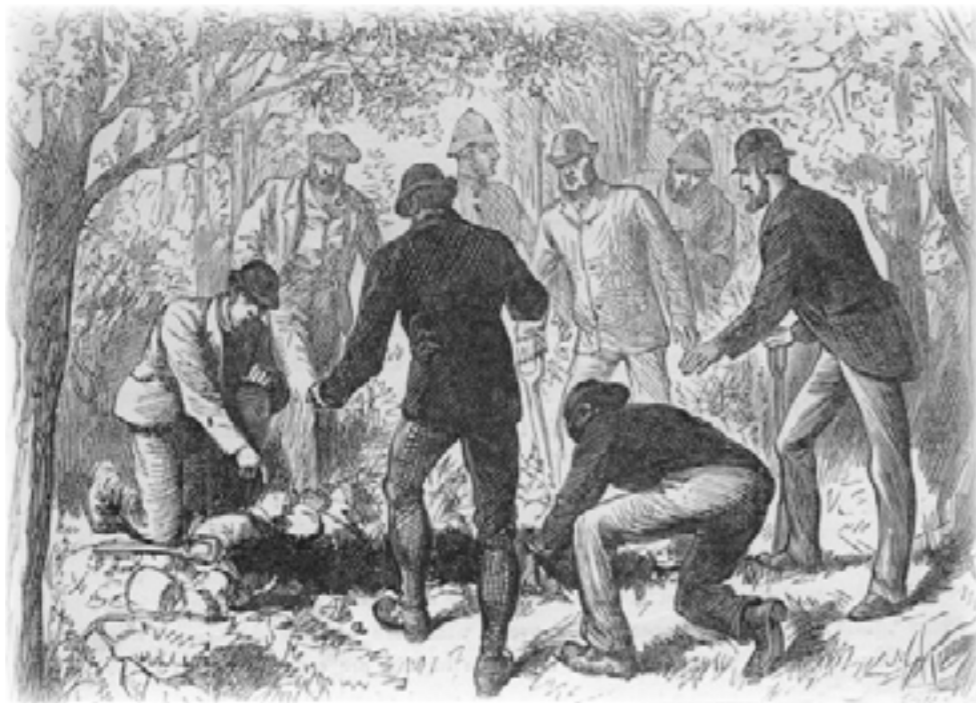
Il faut comprendre qu'avant 1832, très peu de cadavres étaient légalement alloués aux études anatomiques. Pour essayer de renforcer l'effet dissuasif de la peine de mort, le Murder Act avait autorisé les juges à remplacer l'exposition publique du corps du supplicié par son envoi à la dissection, généralement considérée avec horreur par les foules. Cette évolution législative accrut

néanmoins le nombre de sujets auxquels les anatomistes avaient légalement accès. Mais cela ne suffisait pas encore pour répondre aux besoins croissants des hôpitaux et des universités. Celle d'Édimbourg était alors une institution mondialement reconnue dans les sciences médicales qui jouissaient d'un essor spectaculaire. Devant la faiblesse de l'offre et la croissance de la demande, les anatomistes n'hésitèrent plus à s'adjoindre les services des trafiquants de cadavres qui déterraient ceux qui venaient d'être inhumés. Les corps entiers devinrent une marchandise très recherchée. Mais si cette pratique était haïe par la population, les dépouilles humaines n'étaient la propriété de personne. Cette méthode pour obtenir davantage de cobayes se trouvait donc dans un vide juridique. Les fossoyeurs clandestins, surpris durant leurs activités nocturnes, risquaient néanmoins d'être lynchés. Les anatomistes étaient également haïs et des émeutes avaient souvent lieu après les exécutions, au moment où ils s'apprétaient à récupérer les corps qui leur avaient été légalement alloués.



Ces désordres se terminaient souvent dans un bain de sang quand les gendarmes dépêchés sur les lieux faisaient feu sur la foule. C'était ensuite la mission des ambulanciers d'entasser sur des chariots les infortunées victimes vouées à la fosse commune. Mais, en général, peu d'entre elles arrivaient à bon port, disparaissant mystérieusement en cours de route. Double bénéfice, en somme !

Il y avait, je le répète, une réelle pénurie de corps disponibles pour l'étude et l'enseignement de l'anatomie, d'autant que la seule source légale d'approvisionnement, celle des criminels exécutés, s'était tarie après l'abrogation du Bloody Code. Seuls deux ou trois cadavres étaient disponibles chaque année pour un nombre important d'étudiants. Cette situation de manque général augmenta la croissance de l'activité criminelle des fournisseurs de sujets à disséquer. Le nombre des résurrectionnistes décupla, provoquant répulsion et peur dans la population.



Des mesures furent prises pour mieux surveiller les cimetières et des patrouilles nocturnes furent mises en place. Les personnes riches pouvaient se faire inhumer dans des cercueils blindés, tandis que des obstacles physiques comme des cages de fonte ou de lourdes dalles de pierre rendaient l'exhumation plus difficile encore. À la suite des meurtres perpétrés par Burke et Hare à Édimbourg pour approvisionner l'anatomiste Robert Knox, le Parlement du Royaume-Uni mit en place une commission d'enquête dont le rapport souligna l'importance de la science anatomique et recommanda que les corps des indigents décédés puissent être utilisés pour les dissections. Après une affaire similaire à Londres, le Parlement adopta une loi conséquente. Même s'il ne rendait pas illégal le trafic de cadavres, l'Anatomy Act de 1832 y mettait de fait un terme, car les anatomistes avaient dorénavant accès aux morts des hospices.

Mais revenons à Victor Frankenstein. Victime de l'opprobre d'une société qui n'est pas encore prête à lever l'un de ses plus anciens interdits, le baron quitte la Suisse et débarque à Veracruz en 1822, un an après qu'Antonio López de Santa Anna a chassé du Mexique les Espagnols. Sa réputation de grand savant a précédé le chirurgien. On le mène au chevet de l'illustre vainqueur, victime du *vomito negro* et plongé dans un coma avancé. Santa Anna rend le dernier souffle sans que les médecins qui l'entourent ne puissent rien pour lui. Son décès est gardé secret, le temps que Frankenstein le ramène à la vie grâce au procédé qu'il a mis au point et dont il garde jalousement le secret. Dès qu'il est à nouveau valide, le généralissime fait exécuter ses médecins pour préserver le mystère de sa résurrection. Puis, dans un grand élan de gratitude, il couvre d'or son sauveur et lui offre sa confiance, une confiance aveugle, jamais démentie.

Pour asseoir son pouvoir dictatorial et affirmer sa puissance, Santa Anna, qui participera au cours de sa vie à plus de batailles

que George Washington et Napoléon 1^{er} réunis, charge Victor Frankenstein de créer une armée de guerriers invincibles. Après réflexion, le savant décide de parfaire sa créature originale, improprement décrite dans le livre de Mary Shelly, et de la démultiplier à l'infini ou presque, avec l'aide d'une bande de résurrectionnistes qui n'ont rien à envier à ceux de Londres, à la différence près qu'ils ne connaîtront pas la corde puisque la besogne est officieusement commanditée par *El Presidente* en personne. Au pire, s'ils sont bavards, finiront-ils sous les pinces et le scalpel du baron. Leur disparition n'inquiétera personne dans le pays et il se trouvera toujours assez de *bandidos* prêts à les remplacer.

*Los Estripadores*²⁸, c'est ainsi que Santa Anna choisit de baptiser les non-morts que lui fournit Frankenstein, se chiffrent à plusieurs centaines au moment de la guerre d'indépendance du Texas. C'est par eux que sont renforcés les effectifs insuffisants de l'armée régulière à qui Santa Anna va faire traverser le désert dans des conditions

climatiques épouvantables pour les lancer à l'assaut de Fort Alamo.

Mais après la défaite de San Jacinto, au printemps de 1836, ce qui reste de ces hordes fantômes disparaît, et, pendant les vingt-sept années suivantes, on n'entend pas une fois parler d'elles dans un Mexique toujours en effervescence. Mais comment expliquer alors que c'est une vraie armée d'*Estripadores* qui surgit en quelque sorte de nulle part pour assaillir les légionnaires du capitaine Danjou, barricadés dans l'hacienda de Camarón de Tejeda, le 2 mai 1863 ? Leur créateur, le baron Victor Frankenstein est officiellement mort sous les décombres de son nid d'aigle. Quant à leur condottiere, le général Santa Anna, Benito Juarez ne lui a pas offert de reprendre du service à la tête d'un de ses régiments et il s'est exilé en Colombie. Il mène une existence solitaire sur l'île de Saint-Thomas où on lui a confisqué presque tous ses biens.

Alors ?... À moins que...

28 - Les éventreurs.

LES VENGEURS DE CAMERÓN



— Je crois savoir où Santa Anna a dissimulé ses *Estripadores*, déclara sombrement Jim après un long silence.

— Vraiment ? s'étonna Davy.

— Oui. Tout me porte à croire qu'il les a cachés à l'intérieur de la pyramide de Teotihuacan, au nord-est de Mexico

— Mais qu'attend-on alors pour prévenir la contre-guérilla ?

— Hum ! Auriez-vous déjà oublié votre rencontre orageuse avec Galliffet, Mr Kaintock ? intervint Louis Maine. En supposant que je me présente devant lui et rapporte ce qui s'est vraiment passé à l'hacienda de Camarón en mai 1863, je passerai pour un fou et il n'hésitera pas à me faire interner dans un cabanon avec les autres victimes de la furie du soleil mexicain.

— Que faire alors, Jim ? s'inquiéta Davy.

— Débusquer ces non-morts et les détruire nous-mêmes.

Puis après une pause :

“Allons ! Je me propose de mener la danse. Qui en est ?”
questionna-t-il à la ronde.

Nos mains se levèrent toutes unanimement, on s'en doute.

LE LÉPREUX, LE MOINE ET LA BÊTE



Nous partîmes à l'aube. Jim Bowie allait en tête, puis venaient successivement Louis Maine, David Crockett et votre serviteur, Charles Hopkins. Deux mulets bâtés, chargés de tout le nécessaire, fermaient la marche. Il tombait une pluie battante et chacun de nous devait rester vigilant car, derrière les rideaux de bambou et de volubilis en fleurs qui ourlaient le chemin, se dissimulaient peut-être des Huastèques qui nous ajustaient avec leurs antiques mousquets à mèche, héritage des Conquistadors. Ces descendants de Montezuma étaient de fins tireurs qu'il fallait prendre par surprise car ils n'hésitaient pas à faire parler la poudre. Mais rien de tel ne se produisit.

La pluie avait cessé. Le jour déclinait, salué par les cris sardoniques d'une nuée de perroquets à l'éclatant plumage qui honoraient à leur manière le coucher du soleil. C'est alors que nous arrivâmes devant une halte de voyageurs. Le maître des lieux, un métis rallié à la cause de Juarez, nous accueillit avec tous les égards du monde. Nous venions de trouver notre abri pour la nuit. Nous soupâmes de bon appétit mais ensuite, à moins de se coucher comme les poules, nous ne pouvions que baguenauder, nez au vent, dans la campagne environnante, en attendant que l'envie de dormir nous gagne. C'est ce à quoi nous nous employâmes en fumant, qui le cigare, qui la pipe.

Un peu plus tard, comme nous revenions sur nos pas et dépassions un antique calvaire où un Christ de fer-blanc pendait lamentablement par un de ses bras, Jim eut l'intuition que quelqu'un se cachait derrière le socle de pierre. Faisant mine de réajuster un éperon, il se retourna avec brusquerie et saisit au vol une main armée d'une

sarbacane. D'un violent coup de poing, il étourdit l'inconnu qui la brandissait. Ce dernier s'était écroulé tout d'une pièce sur le sol et je frissonnai de dégoût en découvrant sa laideur. C'était un lépreux. Il avait un œil unique, empli de pus et de sang, une bouche dont les lèvres entièrement rongées découvraient jusqu'à l'os des dents noires. Et tout le reste de son visage n'était plus rien.

Jim passa un gant à sa main droite et ramassa la sarbacane à qui il fit subir un examen minutieux.

— Ce roseau, nous dit-il enfin, décoche des dards empoisonnés. C'est l'arme favorite du *bandido* quand il veut assassiner sans bruit. Il faut que le misérable que vous voyez là m'apprenne qui l'envoie, et il va le faire, je vous l'assure.

Jim, alors, sortit son coutelas, et, dès que le lépreux eut un peu repris ses esprits, il fit glisser la lame sur son cou en lui demandant, d'une voix rude :

— Qui t'envoie ?... Je te préviens que si tu refuses de parler, je t'ôte le seul œil qui

te reste, après quoi je te jette en pâture aux pourceaux dans l'hacienda voisine. Si tu acceptes de parler, je te fais grâce et te laisse partir. Choisis ! ”

Il y eut un moment de silence, puis le lépreux gémit :

— Je vais parler, *Señor*.

— *Bueno*, je t'écoute.

— C'est le nouveau chef de la contre-guérilla qui m'a chargé de vous tuer.

— Galliffet ?

— *Si, Señor*, c'est bien lui.

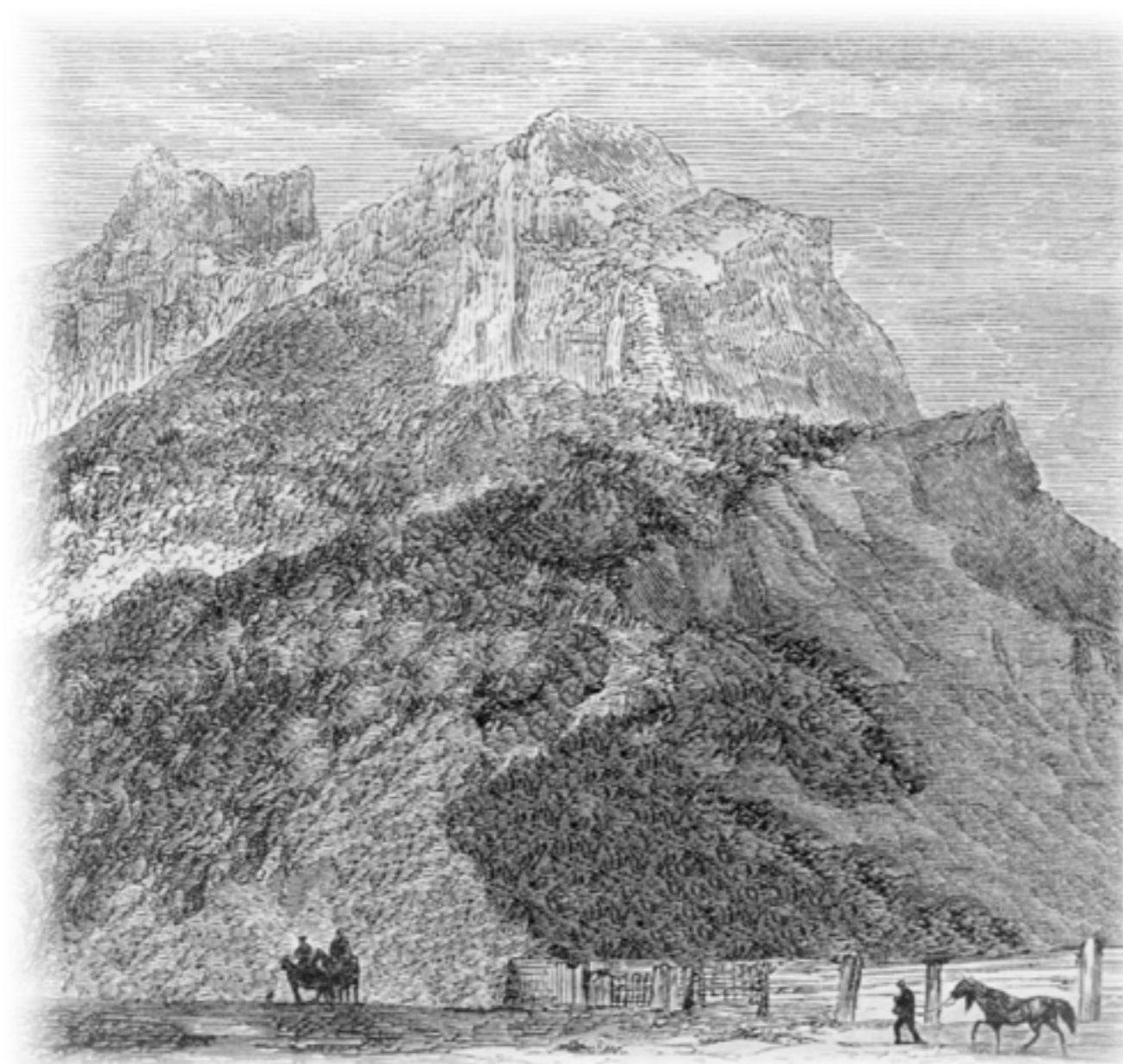
Jim hochait tête, sans qu'un muscle de son visage tressaillît et dit ensuite :

— Scélérat, tu mérites la bastonnade. File, avant que je ne te la donne, et surtout dis bien à ton maître que je lui réserve un chien de ma chienne.

Puis, tandis que le lépreux s'empressait de prendre le large, Jim se tourna vers nous et nous dit d'une voix soudainement radoucie :

— Il est temps de se reposer, mes amis. Nous reprendrons la route demain matin à la première heure.





Les premiers rayons d'un beau soleil levant, reflétés à travers une couronne de nuages par les neiges éternelles d'un pic lointain, dissipaient les ombres de la nuit. La route, creusée dans une roche noirâtre, gravissait les flancs d'une montagne qui avait abrité un volcan aujourd'hui éteint. En levant la tête, nous pouvions apercevoir là-haut, tout là-haut – comment dirais-je ? – un immense diadème de lave ajourée comme de la dentelle. C'était le rebord irrégulier d'un cratère géant d'où, récemment encore, la guérilla narguait l'adversaire avec d'énormes éclats de roche qu'elle menaçait de précipiter sur leurs têtes.

En début d'après-midi, car c'est toujours vers trois heures que les orages commencent à gronder dans le ciel du Mexique, une pluie diluvienne vint à nouveau s'abattre sur nous. Nous fûmes bientôt trempés jusqu'à la moelle, et nos montures, aveuglées par les trombes d'eau, n'avançaient plus qu'avec peine. Alors, comme par magie, parut le havre tant espéré : une maison troglodyte, que d'habiles tailleurs de pierre avaient jadis creusée dans la roche, profitant d'un palier naturel au flanc de la montagne.

C'est sur le seuil de ce singulier ermitage qu'un moine, le nommé Fra Antonio, nous accueillit à bras ouverts. Il nous apprit qu'il avait été proscrit, comme tant d'autres de ses coreligionnaires, par un clergé rigide et qu'il s'était décidé à vivre dans la montagne. Dès que nous fûmes entrés dans son modeste abri, il commença par faire une flambée de bois mort pour nous permettre de nous sécher. Puis il nous servit copieusement à boire et à manger, et alla donner du foin à nos bêtes.

Quand vint le moment de se coucher, notre hôte apporta des courtepointes et disposa trois épaisses paillasses devant l'âtre qui ronronnait. Il nous souhaita ensuite la bonne nuit, disant que, pour sa part, il avait affaire ailleurs. Craignant un piège, Jim lui demanda où il comptait se rendre à une heure aussi tardive. Fra Antonio éluda la question et il fallut presque lui faire violence pour obtenir la réponse que l'on attendait. Finalement, il se résigna et se mit à causer. Parlez d'un coquin ! Il nous avoua tenir, au sommet de la montagne, un casino flottant.

Flottant ?... Devant nos airs ahuris, Fra Antonio nous expliqua qu'au fil des siècles, les pluies, toujours abondantes dans le pays, avaient envahi le cratère de l'ancien volcan, le transformant en un lac. Le moine avait fait transporter là, à dos d'homme et de

mulet, le bois de charpente nécessaire à la construction d'un ponton, ancré au centre du bassin afin qu'il soit à l'abri des voleurs appâtés par les gains considérables que réalisait son établissement sur l'eau, le seul du genre dans la région.



Fra Antonio dit qu'il pouvait atteindre directement les bords du lac grâce à une longue galerie rocheuse par où s'écoulaient jadis les flots impétueux d'un torrent. Les joueurs, riches *rancheros* pour la plupart, n'avaient d'autre choix que de gravir un interminable escalier de bois qui menait au sommet. Il leur fallait ne pas craindre le vertige et ils étaient en nage en arrivant là-haut, mais le jeu, c'est le cas de le dire, en valait la chandelle. Les mises étaient énormes

et certains soirs, Fra Antonio n'hésitait pas à griser sa clientèle pour la dépouiller à l'issue d'interminables parties de cartes ou de dés. La langue nous démangeait de donner au moins le sage avis de jeter au feu ses cartes biseautées et ses dés pipés, de briser ses bouteilles d'alcool frelaté, et de travailler à son salut avant d'être revolvérisé par un de ses étranges paroissiens. Sa générosité à notre égard, cependant, nous l'interdit.



Fra Antonio nous jura par ailleurs que nous n'avions aucune crainte à avoir dans sa maison troglodyte qui avait toujours échappé aux regards les plus aiguisés à l'exception des nôtres. Quoi qu'il en fût, les guérilleros qui fréquentaient son tripot en plein air avaient mieux à faire que de venir nous agacer, de sorte que nous pourrions dormir sur nos deux oreilles.

La nuit se déroula en effet sans le moindre incident, chacun, par prudence, prenant un tour de garde tandis que ses trois compagnons dormaient paisiblement. Mais le lendemain, toujours pas de nouvelles de



Une maison troglodyte.

notre hôte. Il nous avait pourtant promis en nous quittant de revenir à l'aube, avant même qu'aucun de nous n'ait ouvert l'œil. Le soleil se levait à l'horizon quand, voulant tirer au clair les raisons de son absence, je décidai de partir à la rencontre de Fra Antonio. Un revolver et un poignard dans la ceinture, j'allumai une chandelle et franchis d'un pas alerte l'étroite galerie qui me séparait du lac. Quand j'arrivai sur ses bords, au crépuscule, un orage menaçait et déjà les échos du tonnerre roulaient majestueusement dans le lointain. De grands nuages noirs couraient sur la lune et je ne pus d'abord distinguer rien ni personne à bord du ponton ancré au milieu de l'ancien cratère. Pas un bruit n'en montait. Je me dis que les joueurs s'en étaient allés, la plupart, probablement, avec les poches vides. Mais qu'était-il advenu du moine ? Se put-il qu'un *bandido*, furieux de ses tricheries répétées, l'eût précipité dans les eaux stagnantes du lac ? La lune, à l'instant, émergea des nuages et je remarquai quelqu'un assis sur le banc de nage du youyou qui assurait le va-et-vient avec la rive. Il semblait me fixer

avec application. Je poussai un soupir de soulagement en reconnaissant Fra Antonio. Il agitait ses mains, secouait la tête pour attirer mon attention. Comme la barque s'approchait sensiblement, je vis sa calotte



Un *bandido*.

choir par-dessus bord. Mais le moine ne s'en préoccupa pas, multipliant ses sourires et ses gesticulations.


Il faut comprendre que je rapporte ces choses telles qu'elles se sont progressivement révélées à mes yeux. Tout à coup, précédant l'orage, un violent coup de vent balaya le ponton, portant à mes narines une affreuse odeur de chairs mortes. Horreur ! Dix à quinze guérilleros gisaient pêle-mêle sur le plancher de la plate-forme, qui la figure entamée, qui un membre arraché, qui encore le ventre ouvert. Fra Antonio était donc le seul survivant de cette violente tuerie.

Quand je lâchai mon premier cri d'effroi, une clameur y répondit. Elle montait de l'arrière du youyou et ressemblait à s'y méprendre à celle d'un guerrier exprimant haut et fort son triomphe. J'en compris, hélas ! presque aussitôt la cause. Fra Antonio était toujours assis sur son banc de nage, faisant aller sa tête deçà et delà, mais le visage tourné maintenant de telle façon que je ne pouvais plus le voir.

En cet instant, une forme monstrueuse surgit. C'était celle d'une bête géante, mi chauve-souris, mi dragon. Elle était perchée sur le dos du moine, le bec et les griffes enfouis dans son cou, et je réalisai, avec un frisson d'épouvante, qu'elle était en train de se gorger de son sang. Fra Antonio oscillait sous ses poussées abominables, et c'étaient ces mouvements irréguliers qui m'avaient fait croire qu'il était

vivant. Quand la créature l'eut débarrassé de son poids énorme, le malheureux chancela et se tourna à moitié vers moi, si bien que je pus l'apercevoir dans son entier. Sa tête n'était plus qu'une bouillie sanglante, son corps... Mais je m'arrête. Le caractère horrifiant de ma découverte venait d'anéantir toutes mes facultés, et je restai subjugué, incapable du moindre geste. Or, tandis que la barque dérivait lentement sur les eaux, la bête, délaissant sa proie, fit claquer son bec écarlate, secoua ses ailes dégouttantes de sang, et planta ses petits yeux cruels dans les miens, semblant me défier. Mais, comme je venais enfin de me reprendre, sortant mon revolver et brandissant mon coutelas, elle prit son vol dans les nues et plana quelque temps au-dessus de l'ancien volcan. Puis, soudainement, toutes griffes dehors, elle piqua sur moi en poussant un hurlement de joie diabolique. Je voulus me réfugier à l'intérieur de la galerie qui donnait accès au lac, mais n'en eus pas le temps. La masse formidable de la créature venait de s'abattre sur ma poitrine. En même temps, ses grandes ailes creuses m'enveloppèrent comme dans un suaire et j'entendis ses crocs grincer à mes oreilles.





Ils m'auraient certainement déchiré la gorge et j'eusse péri dans un ultime râle, n'eût été la présence de la balle d'argent que m'avait offert le caporal Maine et que je portais depuis en breloque à mon cou. C'est elle qui certainement me préserva de la morsure fatale de la bête car, à sa vue, elle desserra brutalement son étreinte tandis que sa clameur de victoire se transformait en un cri de rage, gorgé de toutes les haines d'outre-tombe. Ensuite, elle s'élança vers le ciel en déployant ses ailes noires. L'instant d'après, l'orage éclatait sur ma tête, et je vis la silhouette immonde de la chauve-souris s'amenuiser, s'indéciser, disparaître enfin derrière le rideau de pluie. J'étais sauvé.

En retrouvant mes compagnons, je n'ai rien dit du ponton qui ressemblait plus à un échafaud qu'à une simple plate-forme après le passage de la bête. J'ai de même gardé le silence sur le sort abominable de Fra Antonio et des guérilleros dont la partie de cartes s'était très mal terminée. Il serait toujours temps de leur faire part de cette immonde boucherie.

LE VAMPIRE DES CIMES

Le premier ancien volcan franchi, nous entreprîmes l'ascension d'un second, plus élevé encore. Comme nos chevaux donnaient de grands signes de fatigue, nous mîmes pied à terre et poursuivîmes notre route en les menant par la bride.

Plus loin, se dessinaient les hauts toits de chaume d'un village d'Indiens. À notre approche, ses habitants se retranchèrent dans un profond silence. Ils tremblaient de peur. Je lançais quelques pesos à un vieillard et m'enquis de ce qui se passait.

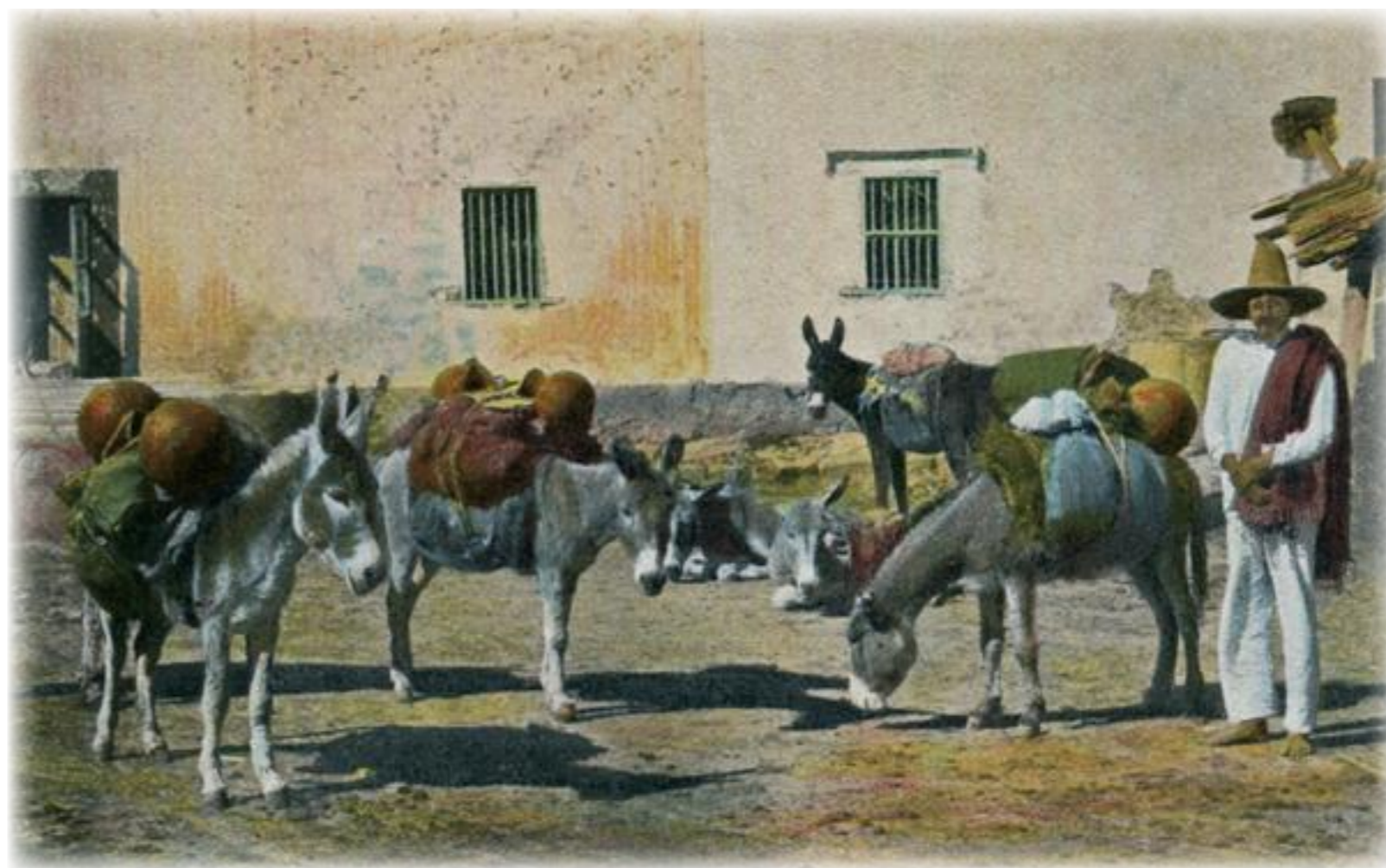
— Le vampire est de retour, *Señor*, a-t-il fini par me répondre. Il a quitté son nid pour venir nous égorger.

Comme je lui demandais davantage d'explications, il dit qu'on entendait partout les gens se plaindre des crimes de cette créature qui épousait la forme géante d'une bête ailée.

Troublé par ces paroles qui ravivaient en moi le pénible souvenir de mes épreuves récentes, je me décidai à mettre mes compagnons au courant de ma rencontre avec la bête et de tout ce qui en avait résulté. Tandis que Davy et Louis Maine marquaient leur étonnement par des jurons bien sentis, Jim, qui semblait insensible aux horreurs qu'il venait d'entendre, se contenta de hausser les épaules.

Le chef du village, un certain Manolo qui venait de rentrer d'une foire lointaine avec ses ânes vint nous voir. Il dit qu'il cherchait des volontaires pour organiser une battue au cours de la nuit prochaine, mais que personne ne s'était encore présenté. Davy fut incapable de se contenir plus longtemps devant une telle couardise.

— Remisez vos terreurs dans le vieux coffre aux souvenirs, *compañeros* ! s'exclama-t-il, assez fort pour que tout le village puisse l'entendre. Nous allons donner la chasse à la bête et avant peu, nous la clouons à une de vos portes, tel un vulgaire vespertilion !



Le chef du village venait de rentrer d'une foire lointaine avec ses ânes.



À cinq lieues du village, le bouleversement chaotique des rochers créait un paysage dantesque. Comme nous nous apprêtions à parcourir cette contrée torturée par d'effroyables séismes géologiques d'où la vie paraissait bannie depuis plusieurs milliers d'années, Manolo arriva à califourchon sur un âne.

— Je viens vous guider, *Señores*, déclara-t-il. Je ne trouverai le repos que quand la bête qui terrorise les miens ne sera plus.

— C'est courageux de votre part, répondit Jim. Avez-vous une idée qui nous permettrait d'orienter plus efficacement nos recherches ?

— Je le crois. J'ai beaucoup réfléchi et j'ai compris qu'elle ne s'en prenait qu'à des dormeurs. Elle préfère la lumière de la nuit à celle du jour. C'est bien simple, *Señores*, je vous propose de servir d'appât cette nuit en feignant de dormir dans l'enceinte de la vieille mission de Tascoya, à l'endroit même où a été découvert le cadavre de la dernière

victime. La créature va certainement revenir rôder dans ce lieu désert où seuls osent s'aventurer parfois des profanateurs de sépultures, en quête des petits crucifix d'argent, cousus à la soutane, que des saints hommes ont emportés dans la tombe.

— Vous accepteriez donc de risquer votre vie ?

— Bah ! Ne vaut-il pas mieux finir égorgé par cette créature que par un *bandido*, si cela permet d'épargner des vies humaines ? Je suggère, *Señores*, que vous vous cachiez tous les quatre non loin de moi, tandis que je ferai semblant de dormir. Grâce à cette ruse, si la bête se montre, vous pourrez la surprendre et la châtier comme elle le mérite.

— Eh bien soit, Manolo, nous acceptons votre offre courageuse.

L'ancienne mission fortifiée de Tascoya avait encore belle allure. Dans sa cour intérieure, des huttes avaient été construites après le départ des moines. Au moment de l'arrivée des troupes françaises, elle servait



La mission de Tascoya.

de refuge aux mécontents et aux bandits qui, sous le drapeau de l'indépendance, se livraient au pillage. La majorité de ses occupants étaient des *Zambos*. Ils trônaient devant leurs *tiendas*, c'est-à-dire devant leur étal de comestibles et de mescal. Mais par-delà ces denrées, ils fournissaient en armes et munitions de guerre la guérilla dont ils devenaient ainsi les receleurs et les commissionnaires en gros. Le hasard fit tomber entre les mains d'un zouave une chéchia ayant appartenu à son frère assassiné une semaine plus tôt dans des circonstances mystérieuses. Les habitants de Tascoya reçurent l'ordre de se mettre à la recherche du coupable et de le ramener vivant afin qu'il soit jugé. S'ils échouaient, ils seraient tous passés par les armes. Il va sans dire que le scélérat fut ramené quelques heures plus tard, pieds et poings liés sur une mule. Comme par hasard, c'était un sourd-muet, de sorte qu'il ne put rien pour sa défense. Non dupe de l'odieuse stratagème, le colonel Dupin le remit en liberté et fit fusiller à sa place les deux fieffés coquins qui l'avaient capturé.

En présence des difficultés d'une surveillance permanente et du défaut de communications, l'ancienne mission fortifiée de Tascoya devait, pour la sûreté des nôtres, être rasée. Cette mesure rigoureuse semblait d'autant plus nécessaire qu'elle touchait presque à Passo Blanco, le seul point guéable sur le Rio du même nom jusqu'à la mer. La mort récente du brave officier supérieur Maréchal, commandant de Veracruz, qui avait glorieusement succombé dans une embuscade près de Medellín, n'avait que trop bien fait comprendre ce qu'avait de favorable au banditisme cette position avancée. Mais le colonel Dupin, qui avait ordonné sa destruction, fut contraint par le maréchal Bazaine de céder aux prières du commandant Murcia qui avait répondu de sa fidélité. Les remparts de

Tascoya furent cependant démantelés et tout ce qui restait de femmes et d'enfants, car les hommes s'étaient enfuis, fut chassé avec l'ordre de ne jamais revenir y habiter, sous peine des pires représailles.

Mais revenons à notre équipée. Dans le courant de la journée, nous nous rendîmes à l'intérieur de la vieille mission, présentement déserte. Nous procédâmes à une visite minutieuse de la cellule monacale où avait été découvert le cadavre de la victime. Cela nous permit de déterminer les endroits les plus propices à assurer le succès du piège où nous prenions rendez-vous avec la mort. Car il ne faudrait pas seulement pouvoir couper la retraite à la bête si elle tentait de prendre la fuite, nous devrions également protéger la vie de l'homme qui s'offrait en appât.



Vers neuf heures du soir, Manolo s'approcha et me dit :

— Il y a trente heures que je n'ai plus pris de repos, *Señor*. C'est vous dire si je vais bien remplir mon rôle.

— Ne craignez rien, lui répondis-je, nous redoublerons de vigilance, mes compagnons et moi, et, à la moindre alerte, nous ferons usage de nos armes.

Sur ces mots, nous descendîmes tous dans le parloir des moines, à l'exception de Davy qui resta dehors pour garder les chevaux. J'allai m'embusquer avec Louis Maine dans l'extrémité obscure du couloir où s'ouvraient les cellules, tandis que Jim se dissimulait à l'intérieur d'un confessionnal. De nos cachettes respectives, nous vîmes Manolo s'allonger dans l'alcôve et se couvrir de son poncho. Puis l'angoissante veillée commença. Le bâtiment était en piètre état. Les tempêtes

et le patient travail du temps avaient, par endroits, disloqué les pierres des murs, de sorte qu'à travers leurs larges fissures, nous pouvions apercevoir le ciel étoilé où le disque de la lune jetait une lueur irréaliste et blafarde.

Les nerfs à fleur de peau, je posais tour à tour mes regards sur le dormeur et sur les trous de la toiture. J'étais persuadé que si le vampire revenait, attiré par cette

proie apparemment sans défense, c'est par un de ces orifices qu'il s'introduirait dans la cellule. Aussi pensais-je n'avoir pas tort en apercevant une ombre imprécise se détacher du plafond et descendre lentement vers le sol, soutenue par l'imperceptible frémissement de ses ailes déployées. Une gigantesque créature se posa au chevet du dormeur qui s'offrait à sa voracité. Était-ce la même qui m'avait assailli sur les bords du lac volcanique, en haut de la montagne ?

Fasciné, je vis l'oiseau fabuleux découvrir ses dents pointues pour mordre sa victime inerte. Le Bowie Knife de Jim mit fin à ce cauchemar. Au sifflement de la lame suivi d'un hurlement de douleur, Manolo se réveilla en sursaut et contempla avec des yeux exorbités la bête ailée dont le grand coutelas venait d'entailler la tête.

— Quelle immonde créature ! s'exclama Louis Maine en se penchant sur la bête. On dirait bien une chauve-souris, mais ses ailes ont près de six pieds d'envergure.



Une cellule de moine.

Je m'approchai à mon tour et ne pus m'empêcher de songer à la couverture criarde des *Vampires*, un roman d'aventures à quatre sous que j'avais lu naguère.

— Si extraordinaire que cela puisse paraître, dit Jim c'est en effet une chauve-souris géante dont on croyait l'espèce disparue depuis des millénaires. Elle a, hélas, subsisté dans certaines régions isolées du globe, sans rien avoir d'infernal.

— Loin de moi l'idée de vous contredire, *Señor*, intervint Manolo qui tremblait de tous ses membres, mais certains esprits de l'Invisible qui, eux-mêmes, peuvent prendre la forme d'une chauve-souris, envoient parfois leurs hordes ailées châtier celui ou ceux qu'ils ont choisis.

Jim se contenta de hocher la tête, ne désirant pas froisser dans ses croyances l'Indien qui avait fait preuve d'un si grand courage.

“Mon grand-père, poursuivit ce dernier, m'a conté un épisode de sa vie qu'il n'a jamais pu oublier et que je veux vous rapporter à mon tour. En ce temps-là, les Créoles avaient droit de vie et de mort sur leurs terres. Ils n'hésitaient pas à châtier les bandits pris en flagrant délit en les faisant décapiter par l'épée de justice devant une foule nombreuse, afin d'impressionner les péons.



Mon ancêtre, encore enfant, a assisté à une de ces exécutions publiques à Puebla. C'était l'hiver et quand on a amené le condamné pour lui faire subir son supplice, la nuit tombait. Du fond du ciel obscur, une rumeur s'est fait entendre, allant en s'amplifiant comme le souffle du vent en furie. C'était le bruit produit par une horde de chauves-souris. Les spectateurs ont reculé dans un mouvement général d'effroi. En même temps, la meute ailée est allée se pendre aux gargouilles de la cathédrale devant laquelle l'échafaud avait été dressé. Puis ces milliers de bêtes hideuses, suspendues têtes en bas aux diables de pierre, se sont mises à piailler avec un ensemble parfait. Mon grand-père m'a dit qu'il avait cru voir les gargouilles prendre vie et mêler leurs voix à celles de leurs congénères. Et puis, soudain, les chauves-souris se sont tues. L'une s'est laissée choir sur le bourreau. C'était le signal de l'hallali. Toutes les autres l'ont imitée. Il y a eu un grand déploiement d'ailes noires et l'exécuteur a disparu sous cet amas de vermine aérienne qui l'agitait en tous sens comme un pantin désarticulé, ayant

pour ficelle le cordon de son sombrero. Il tournait, virait, sautait sur place, tandis que ses cruelles assaillantes répercutaient le moindre de ses mouvements : avançant, reculant, le soulevant, le secouant sans répit. Pour tenter de s'en défaire, le bourreau frappait d'estoc et de taille avec sa lourde épée. Peine perdue. Les chauves-souris ne lâchaient pas prise et roulaient sur lui en spirales. Inutile de dire que le condamné n'a pas attendu l'issue de la bataille. Dans le tumulte général, il s'est redressé, a bousculé ses gardes qui, eux aussi, luttaient contre la lugubre bande de chauves-souris, et il a pris la poudre d'escampette, laissant derrière lui ce tourment extraordinaire.

— Tout cela est bien étrange, en vérité, dit Davy qui nous avait rejoints juste avant que Manolo n'ait commencé son histoire. Mais tout me porte à y croire, cependant. Les bouches de l'enfer ne seraient-elles pas capables de livrer passage à semblables essaims ?

Davy nous invita ensuite à grimper derrière lui jusqu'au campanile de

l'église. Arrivés en haut des marches qui y conduisaient, notre attention fut attirée par l'aspect étrange des cloches qui paraissaient tapissées de mousse épaisse qui ressemblait à de la charpie prise dans des toiles d'araignées. À force d'écarquiller les yeux, nous comprîmes que c'était un rassemblement considérable de chauves-souris minuscules, figées dans toutes sortes de positions. Toutes avaient la tête en bas, mais certaines étaient retenues par une seule de leurs ailes, ou bien par les deux, tandis que d'autres étaient suspendues par l'extrémité cornée de leur queue. Sans compter celles qui étaient agrippées au carillon en s'aidant de leurs ongles plantés dans les reliefs du bronze. C'était bien le plus singulier agglomérat de volatiles ailés que nous n'ayons jamais vu. Davy, se tournant vers l'Indien, lui dit :

— Vous pouvez retourner au village et mettre les habitants au courant de tout ce que nous, comme vous, avons vécu et vu. Maintenant que l'ennemi est identifié, il sera facile de l'anéantir avant qu'il ne devienne une chauve-souris géante.

VAMOS !

— Vamos ! Sus à la pyramide de Teotihuacan ! commanda Jim, le lendemain aux aurores, et nous repartîmes.

En traversant le pays, on constate que les voies de communication appelées routes sont de quatre sortes. La première a une largeur de quatre ou cinq hommes de front, et les Mexicains prétendent que c'est assez pour les piétons, les cavaliers, et les coches. Mais quand elle se trouve diminuée d'une façon ou d'une autre, le passage n'est plus possible que pour un seul individu. Quant aux autres routes, leur largeur varie tous les quarts de lieue. Ici, elles ont sept pieds de large, plus loin, elles sont comme un sentier qui serpente follement entre des bouquets de cactus, et il faut laisser alors à la sagacité de chacun le soin de poursuivre son chemin dans ce labyrinthe végétal. Voulez-vous une idée d'un pont, à travers les plaines

sableuses, sillonnées de rios de toutes sortes ? Eh bien, prenez quelques pierres bien difformes, aussi rondes que possibles, et placez-les à une enjambée de distance l'une de l'autre. Voilà déjà un modèle des plus primitifs. Pour s'en servir, il faut avoir été saltimbanque équilibriste, sinon, il y a gros à parier que vos pieds glisseront et que vous vous tordrez une cheville. En voici maintenant un autre : fichez dans l'eau des pieux gros comme le bras, et clouez-en d'autres en travers. Recouvrez le tout de branchage et de terre, puis passez dessus... si vous avez la chance de ne pas passer à travers et prendre un bain forcé.

Chemin faisant, nous croisâmes une barcasse bâchée, ancrée sur le bord d'un rio de faible profondeur. Une petite paysanne assise sur le banc de nage nous salua en souriant. Je lui demandai s'il était bientôt midi. La fillette leva la tête, mais le soleil étant caché derrière d'épais nuages, elle ne put y lire la réponse. Elle s'élança alors dans l'habitable et nous rejoignit avec un

chat sous le bras. "Il n'est pas encore midi, annonça-t-elle. Tenez, voyez par vous-mêmes, *Señores!*" Et, ce disant, elle montrait l'œil du félin dont elle écartait les paupières avec ses deux mains. Je regardai d'abord l'enfant. Elle était d'un sérieux exemplaire. Puis l'animal qui, quoique étonné et peu satisfait de l'expérience que l'on faisait sur son œil, était néanmoins d'une complaisance admirable. "C'est bien, dit Louis Maine, il n'est pas encore midi. Merci, *niña.*" La fillette prit la piécette qu'on lui offrait et lâcha le chat qui se sauva sans demander son reste, tandis que nous poursuivions notre route. Pour dire vrai, je n'avais pas compris grand-chose à cette nouvelle méthode pour connaître les heures, aussi n'eus-je rien de plus pressé que de questionner le caporal. Celui-ci m'expliqua que la prunelle de l'œil du chat allait se rétrécissant à mesure qu'on avançait vers midi ; qu'à midi juste elle était comme un cheveu, comme une ligne d'une finesse extrême, tracée sur l'œil perpendiculairement. Ensuite, la dilatation recommençait.

Nous croisâmes un peu plus tard des Indiens qui s'affairaient dans un grand champ de cactus. Leur sève, l'*aguamielero*²⁹ est une boisson des plus rafraîchissantes. Celle que l'on a fait fermenter pendant quarante-huit heures s'appelle le pulque. Il faut le boire tout de suite, pour apprécier son goût léger qui ressemble à celui du cidre, car le pulque du troisième jour est devenu un alcool âcre qui provoque de lourdes ivresses.




29 - Eau de miel.

SIC SEMPER TYRANNIS !



Je passai une nuit blanche. Bien que vaincu par la fatigue, je restai incapable de trouver le sommeil et je vis arriver avec soulagement le moment de prendre mon tour de garde. Nous avions jugé prudent d'organiser des rondes autour de la hutte abandonnée qui nous servait d'abri afin d'éviter toute surprise désagréable. Des *chinacos* rodaient encore dans la région, bien que les contre-guérillas, les zouaves et les chasseurs d'Afrique en aient décimé la plupart. Ces farouches guerriers étaient passés maîtres dans l'art de l'embuscade, mais qu'un de leurs guets-apens tourne court et une poignée de braves se sacrifiait froidement pour couvrir la retraite des leurs, allant jusqu'à se battre, une fois leurs pétoires vides, avec les ongles et les dents comme un chat sauvage. Mais heureusement, rien de tel ne se passa.

LES SECRETS DE LA PYRAMIDE



Nous chevauchâmes toute la journée du lendemain sous le couvert des grands arbres qui nous protégeaient des morsures du soleil. Jim allait en tête, s'efforçant de nous conduire droit au but qu'il s'était fixé. Le jour déclinait quand nous sortîmes des bois, à l'orée d'une plaine immense. Un grand morceau de ciel se déployait au-dessus de nos têtes, mais il tombait des nues pâlisantes une telle mélancolie que ce désert, peu à peu enveloppé dans un linceul d'ombres, perdait tout de son charme sauvage. C'est alors que Jim désigna du doigt, tout là-bas devant nous, ce qui semblait être un gigantesque entassement de pierres frôlant l'horizon.

— La pyramide de Teotihuacan, annonça-t-il. Lors de la conquête du Mexique par Cortez. Huaztèques, Tlascalans, Mixtèques y trouvèrent refuge un temps dans ses souterrains labyrinthiques.

À distance moindre du grandiose monument, on distinguait les huttes d'un village. Craignant que ce ne soit un nid de *Chinacos*, nous nous en approchâmes avec prudence. Il n'y avait pas âme qui vive pour nous accueillir, et pour cause : la contre-guérilla de Galliffet — qui d'autre ? — était passée par là et avait tout dévasté. Les habitants, des Indiens pauvres, s'étaient-ils rebiffés ? Pêle-mêle dans une fosse à purin gisaient en effet des vieillards, des hommes, des enfants même, tenant encore des bâtons et des serpes dans leurs mains. Chanceux, si l'on peut dire, tous ceux à qui on avait bandé les yeux et criblés de balles sur-le-champ. Le supplice de leurs femmes et de leurs filles était plus lent et douloureux. Les positions de leurs corps pantelants suggéraient qu'on leur avait fait subir les derniers outrages avant de leur ouvrir le ventre et de leur trancher les seins. Une bande de zopilotes qui se régalait de ces restes humains s'envola à notre approche en poussant des cris âpres de mécontentement. La tuerie, à en juger



par l'aspect des cadavres, ne devait pas remonter à plus de deux ou trois jours. “Ce marquis est un dangereux déséquilibré qui souille l'honneur de l'armée française !” gémis-je devant une telle scène d'horreur. “Et dire que j'avais un moment projeté de me joindre à cette horde d'assassins. Je ne regrette pas de m'être désolidarisé de ce Sardanapale !”

Maine ignorait que l'animosité montrée à son égard avait surpris et enragé Galliffet qui ne connaissait encore le Mexique que par les livres qu'il avait lus et dans lesquels on disait que les autochtones étaient des êtres dociles, faciles à manier. Jadis, quelques familles blanches, abusant sans scrupules de l'autorité, avaient dépouillé les Indiens de leur sol, puis elles s'étaient emparés des individus même, de sorte que l'esclavage le plus honteux avait converti les hommes en bêtes de somme. Les travaux d'agriculture, les défrichements et les transports de marchandises devinrent le lot naturel des Huastèques qui, dans leur décadence, pouvaient évoquer de fiers souvenirs. Le fouet répondait à leurs justes réclamations. Le souvenir de ces traitements barbares, abolis par Juarez, suffit à leur faire tenir tête aux Français qui ramenaient avec eux, pensaient-ils, le règne de l'oppression et de la violence. Des feux s'allumèrent au sommet des *cerros*³⁰, et par ces signaux, les Huastèques purent connaître les mouvements de la contre-guérilla pour

se mettre à l'abri d'un ennemi imposant par le nombre. Mais, présentement, les malheureux n'avaient pas eu vent de la venue du sadique marquis.



Après avoir quitté ces lieux sinistres, nous franchîmes dix lieues sans faiblir, en direction de la pyramide, but de notre voyage. Mais comme le soleil disparaissait à l'horizon, Davy découvrit des ruines, celles d'une antique chapelle perdue au milieu d'un bouquet d'arbres. Seul subsistait encore un tronçon de crypte ouverte à tous vents. On eût cru contempler une gueule béante dont quelques pierres vagabondes seraient les dents piquées ici et là dans la mâchoire. Ce lieu de culte souterrain, devenu grotte avec le temps, était coiffé d'un énorme tronc d'arbre dont les racines déployées suggéraient les tentacules d'une pieuvre

géante. La voûte à peu près intacte du modeste oratoire, jadis bâti par des mains pieuses, offrait un abri sûr, pratiquement indécélable à cent pas. Sur un signe de Jim, nous descendîmes de cheval et le visitâmes. On ne pouvait espérer mieux, aussi nous nous y installâmes pour la nuit. Puis, à l'exception de Davy qui s'était proposé de rester posté derrière un épais massif d'épineux, le fusil à la main, pour veiller sur nous et nos montures, chacun prépara son couchage et bientôt sombra dans un profond sommeil.



"Une gueule béante..."

30 - Montagnes.

Combien de temps dura cet anéantissement de tout mon être ? Je ne saurais le dire. L'aube pointait quand j'en émergeai enfin. Ravigotés par le café que Davy versa dans nos gobelets de métal, nous nous remîmes en selle. Le gracieux feuillage du faux poivrier et ses jolies grappes de grains de corail offrent, de loin en loin, les seules notes gaies et fraîches de cette vastitude où l'œil ne voit que de la terre sèche et des cailloux. Enfin, nous arrivâmes à proximité d'un gigantesque mausolée en pierre dure.

— La Pyramide de la Lune de San Juan Teotihuacan, annonça Jim. Nous allons nous y rendre par...

— Attendez voir, *old man*, l'interrompt son vieux compagnon de Fort Alamo en dépliant une petite longue vue.

— Vous apercevez quelque chose d'alarmant ?

— Tenez, voyez par vous-même.

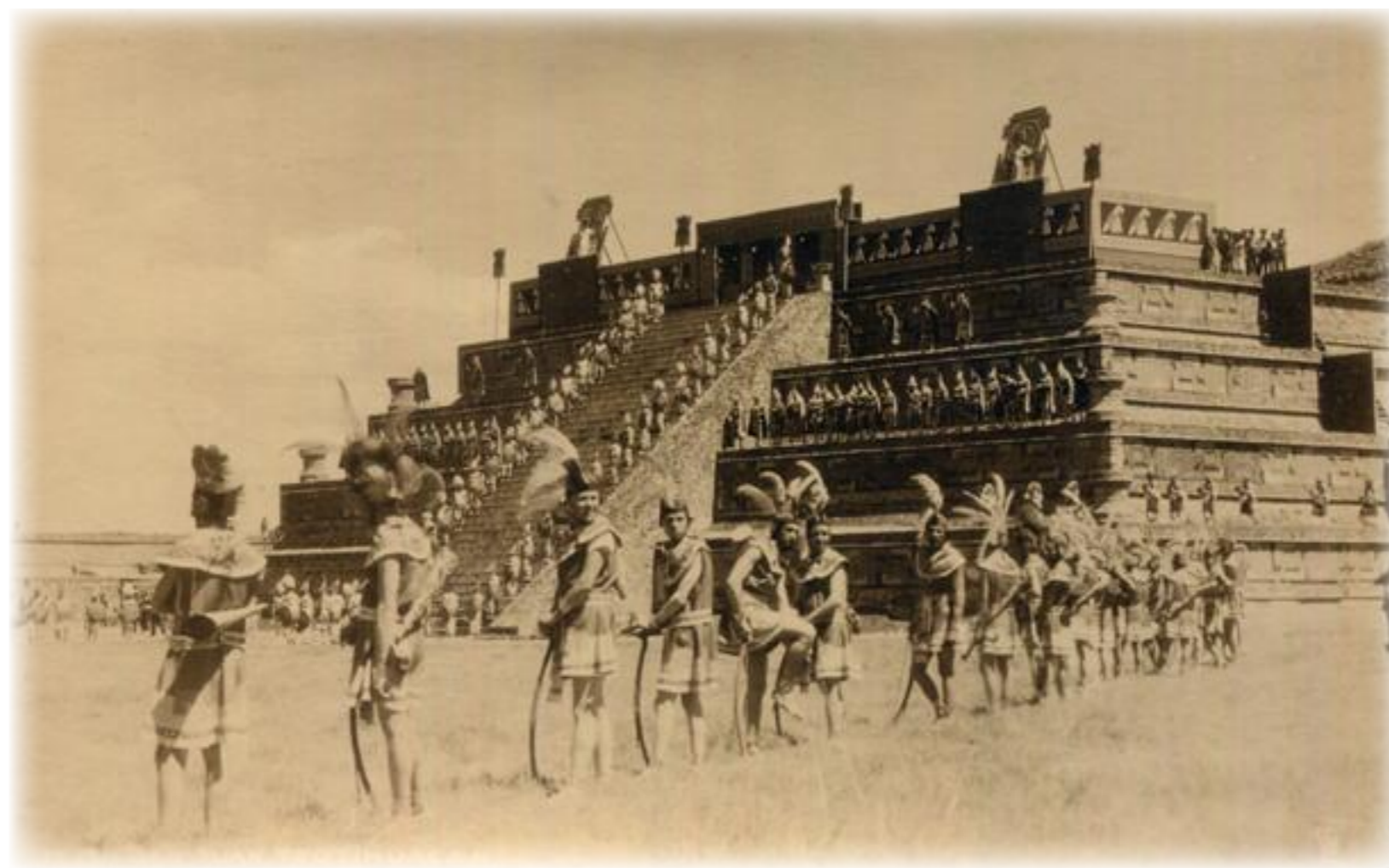
— *Hell !* Le monument grouille de naturels à peine vêtus, coiffés de plumes multicolores.

— Des guerriers huastèques ?

— Certainement. La question est : sont-ce des vivants ou des non-morts ? À moins de leur taillader le bras pour savoir s'il en sort du sang vermeil...

— Ou des humeurs vertes, fais-je en terminant la phrase de mon compagnon, on ne le saura jamais.

— Attendons, c'est plus sage, dit-il.



Bien nous en prend de patienter car, au bout d'un moment, au bruit de cornes tarabiscotées qui sonnent comme des clairons, les Huastèques se regroupent et quittent en bon ordre l'antique lieu de culte. Nous laissons s'écouler une bonne heure, puis nous en approchons avec prudence.

Les sabots de nos chevaux résonnent sur une large chaussée dallée qui s'évase progressivement pour former une place demi-circulaire en avant de la pyramide dont les quatre faces sont orientées selon les quatre points cardinaux. Elle est entourée de fossés et divisée à mains d'hommes en cinq assises ou terrasses ornées de figures hiéroglyphiques, surtout de nopals et de yuccas.

— Cette construction millénaire, me dit Jim, était à la fois une forteresse, un temple et un observatoire. De son sommet, des guetteurs devaient jadis surveiller les pentes du Cerro Gordo³¹ que pouvait dévaler l'ennemi à tout instant.

Après bien des recherches, nous finissons par découvrir l'entrée qui va nous permettre d'entrer dans la pyramide. Elle se cache entre d'immenses reptiles de pierre et n'est guère plus grande qu'un soupirail. Nous dissimulons nos montures, Jim prend la tête et, hardiment, il s'aventure dans la bouche d'ombre où nous le suivons, le cœur battant.



L'entrée secrète de la pyramide.

L'escalier que nous avons rencontré et dans lequel nous nous sommes engagés s'enfonce dans un massif de pierre dure, assise colossale du monument. La descente est longue et pénible car nous n'avons pour nous éclairer que l'éclat rougeâtre des torches

que Jim nous a fait confectionner. Enfin, nous atteignons le fond d'un vaste puits de roche. Devant nous s'ouvre une galerie plane. Nous la parcourons longtemps, très longtemps. Le passage souterrain semble prolonger à l'infini ses sombres détours, tantôt se relevant en pentes rapides, tantôt dévalant vers d'inquiétantes profondeurs. Parfois aussi, il se rétrécit, formant un boyau dans lequel on ne peut avancer qu'en se pliant en deux. Malgré ces incommodités, nous ne cessons d'avancer.

Depuis quelque temps, cependant, et sans que nous l'ayons d'abord remarqué, la galerie s'élargit. N'est-ce que pour mieux endormir notre méfiance ? Après un coude, en effet, elle s'interrompt brusquement. Jim se fige sur place, puis élevant sa torche, il constate que son pied gauche est posé sur le bord d'une fosse de grandes dimensions. Nous nous approchons prudemment, l'un après l'autre, et nous la découvrons à notre tour. Elle est emplie d'une grande quantité de squelettes houastèques. Tous conservent leur peau que la sécheresse du

31 - La "colline grasse", une montagne au nord de Teotihuacan.

lieu a parcheminée, et leurs orbites, bien que creuses, semblent nous fixer avec colère. On pourrait croire qu'ils se sont redressés dans un mouvement unanime pour nous interdire de pénétrer plus avant dans leur royaume.



Tête momifiée houastèque.

Jim nous dit, baissant la voix :

"Je me plais à croire que si Victor n'avait pas disparu aussi brutalement, il aurait usé d'une de ses méthodes sacrilèges pour lever une nouvelle armée avec tous ces morts."

Ces mots frappent mon esprit au point que je crois voir, dans un rêve éveillé, des légions fantômes s'animer et avancer en

bon ordre. C'est le baron Frankenstein qui les commande, criant à qui mieux mieux qu'il part se mettre aux ordres de Jefferson Davis pour l'aider à triompher des états de l'Union.

Quittant cet endroit morbide, toujours sous la conduite de Jim, nous poursuivons notre exploration souterraine avec une circonspection accrue et finissons par atteindre l'entrée d'une salle immense, éclairée par des conduits circulaires montant vers la surface, de sorte que l'on y respire aussi un air plus vif et plus frais. Le spectacle qui se présente à nous défie l'imagination. Figurez-vous un nid de faucheuses, oui, un nid d'araignées au corps compact et aux fines pattes démesurément longues. C'est ce que découvrent nos yeux agrandis car, en l'occurrence, les pattes de ces arachnées atteignent bien quinze pieds de long, et leur tête, qui rappelle un gant de boxe, est d'une dimension telle qu'elle pourrait facilement contenir un homme.

— *Mammies long legs* !³² s'exclame Jim.

³² - Appellation populaire américaine de ce type d'araignées.

— Sauf que celles-là sont géantes et me donnent tout l'air d'avoir été fabriquées en métal et en cuir, rétorque Louis Maine.

— C'est juste.

— Je pense, dis-je, que ce sont des androïdes guerriers, mais fabriqués par qui ? Je l'ignore.

Maine, qui est agile comme un singe, jouant des pieds et des mains, parvient à se hisser jusqu'à la tête d'un des automates démesurés. Crânement, il pénètre à l'intérieur de l'habitacle qui y a été aménagé.

— Que voyez-vous ? lui crie Jim.

— Des leviers, des boutons, des robinets, comme dans une locomotive. Il y a même une petite machine à vapeur sous mes pieds.

— Êtes-vous à même de détruire cette fichue mécanique ?

— Dame oui, j'ai une hache passée dans mon ceinturon. Il ne me reste plus qu'à jouer au vandale et tout casser.

— *Alright*, Louis, mais fais-le vite !

L'un après l'autre, les postes de manœuvres des arachnées androïdes sont saccagés. Pas un n'est oublié,



Un androïde guerrier.

de sorte que ces redoutables tours de guerre se transforment en de simples grues qui auraient fait leur temps dans un port du Mexique et qu'on destinerait à la ferraille. Nous ne nous donnons pas la peine de les abattre maintenant qu'elles ne représentent plus de danger.

Jim qui n'a dit mot depuis un moment, grogne avec une moue amère :

— J'ai fait fausse route, je le confesse. Les *estripadores* de Santa Anna ne nous ont pas attendus.

— Bah ! Ce n'est que partie remise, Mr Benbow, répartit Louis Maine avec un haussement d'épaules. Au moins pouvons-nous nous féliciter d'avoir détruit leurs machines de guerre qu'avait peut-être jadis fait construire Santa Anna et qu'ils n'ont jamais eu l'occasion d'utiliser.

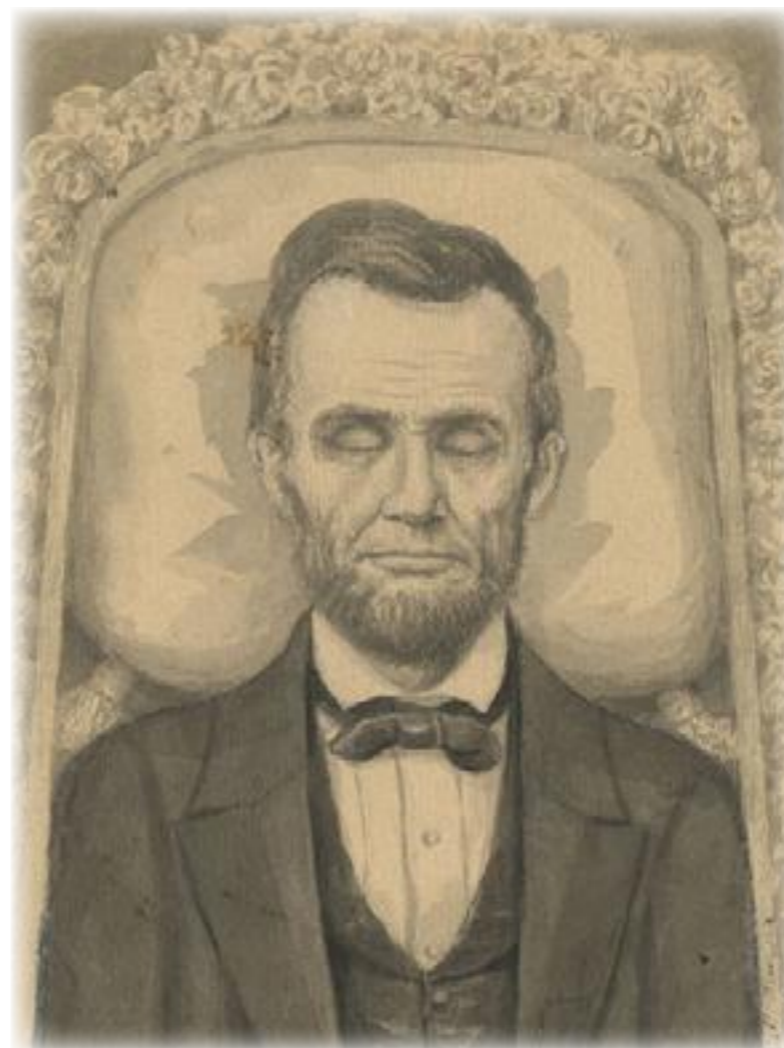


Je ne saurais dire pourquoi j'ai souhaité poursuivre l'exploration de la Pyramide de la Luna, tandis que mes camarades se chargeaient de déterminer la couleur du sang des guerriers huastèques en capturant l'un d'eux à l'insu de ses congénères. Quoi qu'il en soit, rendez-vous fut pris, trois heures plus tard à l'extérieur, dans un angle isolé du gigantesque temple de granit.

À force de farfouiller de-ci de-là et de palper des parois de bas en haut, je finis par déclencher un mécanisme secret. Un mur s'écarta et je découvris un escalier qui semblait s'enfoncer dans les entrailles de la terre. À Dieu vat ! me dis-je, et, après avoir descendu une centaine de degrés inégaux et raboteux, j'atteignis le seuil d'une crypte dont les parois disparaissaient sous de hauts-reliefs taillés dans la roche. En son centre s'élevait un catafalque royal. Je m'en approchai et les lueurs de ma torche révélèrent une longue forme humaine gisant dans un cercueil posé sur un lit de pierre. Elle était recouverte par un linceul de toile bistre. Mû par la curiosité, j'avançai

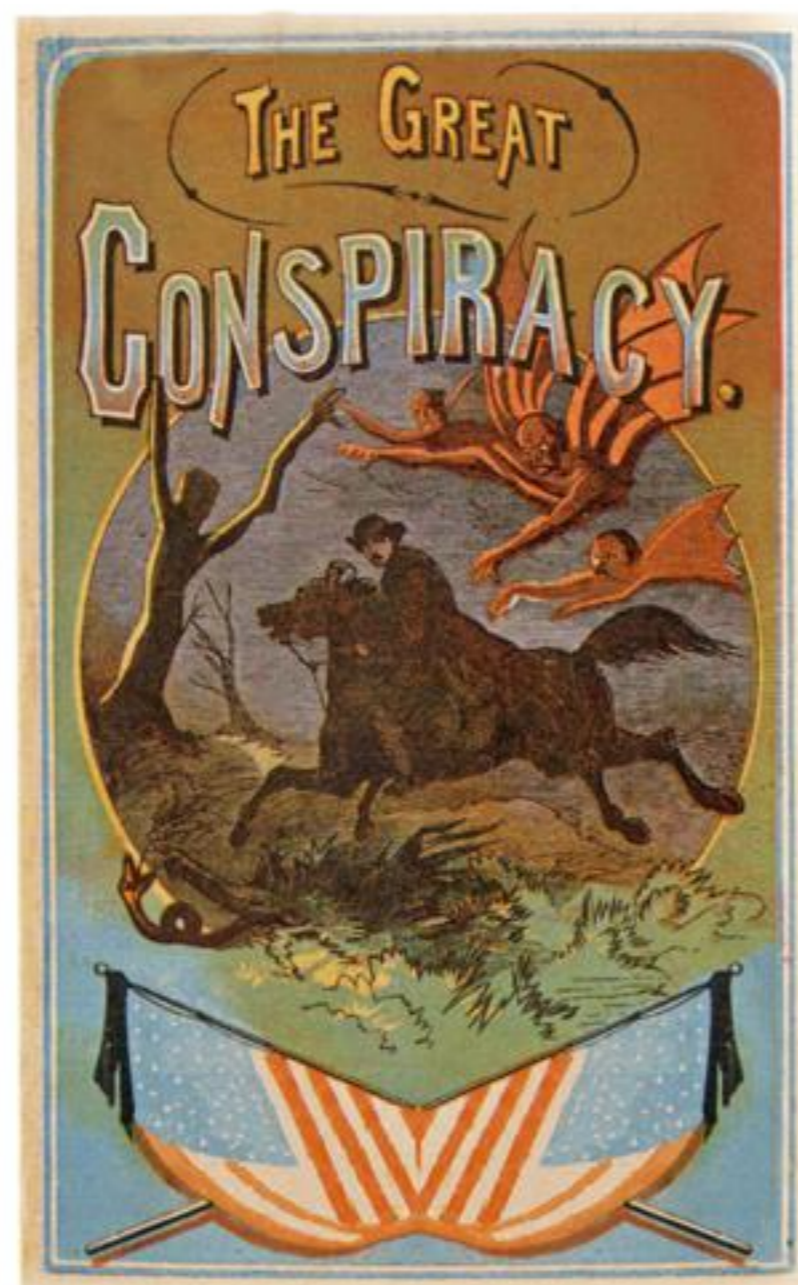
une main pour écarter l'étoffe. Mais au moment de le faire je reculai, hésitant, tant il me semblait que j'étais sur le point de commettre un sacrilège. Enfin, balayant mes scrupules, je me rapprochai et j'arrachai le suaire un geste sec. Dieu du ciel ! Le défunt, que je venais d'entrevoir à la lueur

dansante de mon flambeau, n'appartenait pas au monde disparu des Huastèques, ce n'était pas une antique momie remontant à l'époque de Cortez, non, mille fois non ! Il s'agissait bel et bien d'un contemporain, et pas de n'importe lequel. C'était Abraham Lincoln !



Abraham Lincoln.

LA GRANDE CONSPIRATION



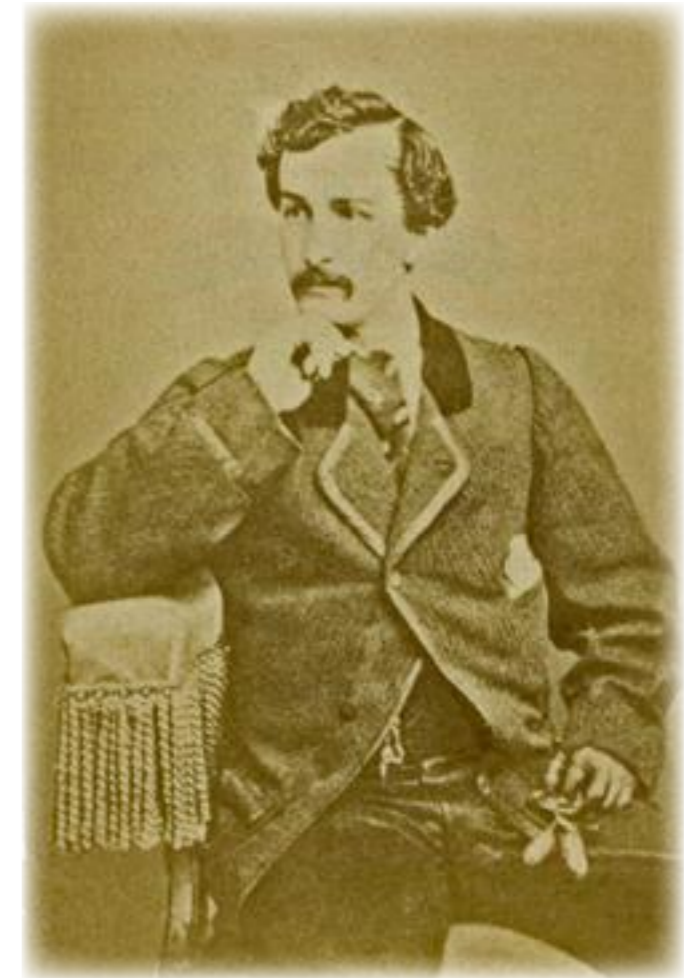
Il y aura bientôt deux mille ans que Jésus a été mis en croix et bien des mystères — officiellement du moins — subsistent encore sur ce qui s'est passé avant et après la mort d'Abraham Lincoln, ainsi que sur l'identité de ceux qui ont été directement impliqués dans son assassinat. En y réfléchissant mieux, une série de petits événements inhabituels, à première vue sans rapport les uns avec les autres, s'imbriquent étroitement le 14 avril 1865. La théorie que des journalistes en mal de copie ont forgé à propos d'un complot ourdi à l'encontre du président des États-Unis, n'est peut-être pas aussi insensée que l'on croit.

Ce soir-là, Abraham Lincoln va assister à une comédie intitulée *Lord Dundreary, notre cousin d'Amérique*, jouée au *Ford's Theater* de Washington. Comme par hasard, en entrant dans sa loge, un employé lui propose de reculer son fauteuil un peu à l'écart derrière une tenture, et ce afin qu'il puisse se laisser aller discrètement à un petit somme au cours de la pièce. Par ailleurs, William Crook, son fidèle garde du corps, est remplacé à la dernière minute par un autre vigile, un ivrogne qui ne va pas hésiter à s'absenter juste avant le moment fatidique pour aller vider un verre à la taverne voisine. En outre, la sentinelle qui fait les cent pas à l'entrée d'un pont qui permet de quitter aisément la ville et que personne n'a l'autorisation de traverser, passé neuf heures du soir, faillit par deux fois à la consigne. Enfin, les appareils télégraphiques, à même de donner l'alerte et de lancer immédiatement l'armée à la poursuite de l'assassin, tombent subitement en panne. Une suite de coïncidences désastreuses que la presse, je le répète, va relier à une vaste conspiration que chacun désespère de découvrir. Eh bien,

sans forfanterie, moi qui vous parle, je crois pouvoir soulever un pan du voile de ce mystère. Écoutez bien, mes amis.

Je vais d'abord vous parler de John Wilkes Booth, né en 1838 dans l'État du Maryland. C'est un garçon intelligent qui a étudié la littérature classique et notamment l'œuvre de William Shakespeare. À l'âge de vingt ans, il entre dans une prestigieuse compagnie théâtrale de Virginie et devient vite très populaire. L'année suivante, il assiste au procès de l'abolitionniste John Brown dont la pendaison va indirectement conduire à la guerre de Sécession. Bien que ses convictions le portent à se ranger du côté confédéré, le jeune Booth a juré à sa mère que, quoi qu'il arrive, il ne s'engagera pas dans l'armée du Sud. C'est sa façon à lui d'aider à préserver l'harmonie de sa famille dont les membres, comme tant d'autres, penchent pour l'un ou l'autre camp.

Au cours de sa brève mais brillante carrière qui va l'amener à voyager beaucoup, John Wilkes Booth va croiser



John Wilkes Booth.

Abraham Lincoln à plusieurs reprises. Le président est en effet un grand amateur d'art dramatique. En novembre 1863, il assiste à une représentation où John Booth tient le premier rôle. Peu après le lever de rideau, en pleine tirade où il est question de la lutte entre Brutus et

César, l'acteur pointe effrontément son doigt sur Ole Abe. Caprice du destin, le président est assis dans la loge d'honneur du théâtre où il sera assassiné moins de deux ans plus tard.

Au printemps de 1865, toujours fidèle à ses convictions, Booth laisse éclater sa colère en apprenant que Robert E. Lee s'est rendu au général Grant à Appomattox. Il est toutefois persuadé qu'un espoir demeure : cent quarante-six mille soldats confédérés, répartis entre la Caroline du Nord et le Texas, ont refusé de rendre les armes. Aussi longtemps que ces braves seront décidés à poursuivre le combat, les coutumes du Sud et l'asservissement des Noirs pourront continuer d'exister. Booth est un suprématiste blanc si enragé qu'il a failli abandonner le théâtre pour se consacrer à la lutte pro-esclavagiste. Il croit en toute honnêteté que la cause réelle de la guerre de Sécession réside en l'abolitionnisme et il clame haut et fort que cette institution est une vipère dont on doit écraser la tête. Selon lui, jouer de la musique, danser et rire

sont les seules choses dont les Noirs soient capables, et l'esclavage représente le pivot central de l'économie sudiste. Booth, dans son adolescence, a été traumatisé en apprenant qu'un serviteur d'origine africaine avait assassiné le père d'un de ses camarades. Il est prêt à jurer sur la Bible que



la violence s'abattrait à grande échelle sur le Sud si la Confédération était vaincue. Les esclaves fraîchement libérés égorgeraient leurs anciens maîtres, violeraient leurs filles, leurs épouses, et tout finirait dans un bain de sang. La seule façon d'empêcher ces terrifiantes forfaitures serait de réinstaller l'esclavage en battant l'armée nordiste.



Danse au son du banjo et de l'accordéon dans une plantation du vieux Sud.

C'est d'une façon toute personnelle, frisant parfois la démente, que Booth veut se tailler la part du lion en mettant fin à la guerre entre les États. Il compte bien se servir de ses talents théâtraux pour chorégraphier l'action, à la manière d'un grand metteur en scène. L'apothéose de la tragédie qu'il a composée dans son cerveau dérangé, dépendra de l'antagoniste et du protagoniste, dans un face-à-face parfaitement organisé où ils régleront une fois pour toutes leurs différents. L'antagoniste triomphera en la personne de Booth, bien sûr. Quant au protagoniste, ce ne sera autre que Lincoln, et il faudra l'empêcher de nuire davantage. Le plan, sur le papier du moins, est simple : chloroformiser le président et le faire sortir secrètement de Washington pour le remettre aux forces rebelles. Le captif croupira ensuite dans un cachot jusqu'à ce que la guerre soit gagnée par le Sud et l'esclavage institutionnalisé à nouveau. Booth ira voir Lincoln dans sa prison et lui servira de furieux reproches, allant jusqu'à l'accuser d'être un tyran pire que Néron. Peu importe que son prisonnier, bâillonné, ne puisse



répondre : Booth se moque éperdument de ce qu'il pourra inventer pour sa défense.

Abraham Lincoln possède une résidence estivale à quelques miles de Washington. Il s'y rend à cheval, seul et sans escorte, tous les soirs ou presque, pour y goûter des heures de paix et de sérénité après une harassante journée de travail. Il est convaincu que ses escapades nocturnes demeurent secrètes, mais les membres des services secrets sudistes n'en ignorent rien et ils ne relâchent pas leur surveillance. Initialement, Booth a reçu pour mission de capturer Lincoln au cours d'une de ses chevauchées solitaires, mais, par deux fois, les tentatives d'enlèvement, commanditées par Jefferson Davis, président de la Confédération, se sont soldées par un échec. Pour finir, Booth a élaboré un plan fondé sur l'amour qu'Ole Abe porte à l'art dramatique. L'idée est si folle mais si habile qu'elle a des chances de réussir. Une représentation de gala aura lieu le 14 avril suivant au *Ford's Theater* sous la présidence d'honneur de Mr et Mrs Lincoln. En pleine représentation, Booth pénétrera

dans leur loge et, sous la menace d'une dague, contraindra l'illustre spectateur à le précéder jusqu'au magasin des accessoires. Puis il lui fera traverser rapidement une suite de corridors obscurs menant à une sortie secondaire inutilisée, dont un machiniste lui a remis la clef. L'acteur a si souvent brûlé les planches de l'établissement qu'il le connaît comme sa poche. Il est persuadé que l'escamotage de Lincoln sera un jeu d'enfant, sauf si celui-ci cherche à se rebiffer. Or il sait que ce n'est pas dans les manières de ce vieux sage qui préfère peser le pour et le contre avant d'agir.

à craquer, la malheureuse sera-t-elle gorgée de liqueur d'opium qui la plongera dans une hébétude suffisante pour qu'elle ne bronche pas.

Mais, me demanderez-vous, que fera l'épouse du président des États-Unis pendant ce temps ? Ne signalera-t-elle pas bruyamment la disparition de son époux ? Ma réponse est "non". Mary Lincoln est sujette à des crises de démence aussi violentes qu'imprévisibles. C'est un secret bien gardé. Aussi, pour éviter un esclandre toujours possible devant une salle pleine



Mary Lincoln.

Le plan de Booth ne se termine pas là. L'acteur s'est abouché avec le directeur d'un cirque fraîchement débarqué de France. Monsieur Bobino et les membres de sa troupe, comme beaucoup de leurs concitoyens, ont pris parti pour le Sud dès le commencement des hostilités. Ils regrettent que Napoléon III n'ait consenti à aider militairement la Confédération, alors que l'empereur ne manquait ni de troupes, ni de munitions, ni de fusils et de canons, au début de son intervention au Mexique.

Le sieur Jacquet, chef des manouvriers chargés de monter le grand chapiteau, est menuisier de son état. Il a fabriqué un épais sarcophage en forme de violon, apte à contenir le corps d'Abraham Lincoln, lequel ne mesure pas moins de six pieds quatre pouces et pèse cent quatre-vingts livres. Juju, le minstrel blanc du cirque Bobino, est un ancien rapin de la butte Montmartre. Il a artistiquement décoré "le crin-crin américain", comme il l'appelle. Des trous aménagés dans le couvercle permettront à



Juju, le minstrel blanc.

son illustre occupant de respirer sans trop de peine. Les minuscules orifices disparaissent sous les cascades d'étoiles du chapeau haut-de-forme d'Oncle Sam dont il a figolé la silhouette bien connue. Juju a même eu l'audace de tracer un slogan en grosses lettres bleues, blanches et rouges sur l'une et l'autre des éclisses du faux violon, ici en anglais et là en français : Admirez, Ladies and Gentlemen, l'ermitage d'un géant qui dort sur ses lauriers ! C'est le principe même de *La lettre volée* d'Edgar Allan Poe que Juju a appliqué sciemment, sachant d'expérience que la ruse fonctionnera à merveille. Pas

de danger que les détectives de la maison Pinkerton soient pris de soupçons à la lecture de cette inscription. Il faudrait être fou pour crier sur les toits ce que l'on prend tant de peine à dissimuler.

Au jour choisi et à l'heure dite, le coffre sera chargé dans un fourgon bâché qui s'arrêtera devant la porte secondaire du *Ford's Theater* où il attendra patiemment la sortie des deux hommes. Alors, toujours sous la menace de son arme, Booth contraindra Lincoln à grimper à l'arrière du chariot et à s'allonger dans l'immense violon de bois qu'il refermera et cadennassera avec soin. Ensuite, fouette cocher ! Sitôt arrivés à la gare de Washington, quatre garçons de piste déchargeront la longue boîte avec son occupant et iront la déposer au bout du débarcadère parmi les malles, les valises et les mille accessoires de la troupe. Le train spécial qui, d'une traite ou presque, doit conduire le cirque Bobino à la Nouvelle-Orléans quittera la ville au premier des douze coups de minuit.

Notre cousin d'Amérique débute à huit heures précises. Au cours du troisième acte, il y a un passage où un des acteurs se retrouve seul sur scène. Il lance une phrase désopilante qui ne manque jamais de déclencher une tempête de rires.

C'est l'instant précis que Booth a choisi pour se glisser dans la loge présidentielle. Profitant de l'hilarité bruyante de la salle, il va lui être possible de se porter sans être remarqué jusqu'au dos du fauteuil de Lincoln pour se pencher sur le président, effleurer sa carotide avec la lame de sa dague en lui murmurant à l'oreille de ne pas appeler à l'aide et de le suivre docilement. Mais rien ne va pas se passer comme prévu.

Quand la porte secondaire du théâtre s'ouvre, Jacquet, qui conduit le chariot contenant le coffre de bois peint, ne semble pas autrement surpris de voir l'acteur sortir seul. Booth, quant à lui, a un violent soubresaut lorsque le menuisier se penche à son oreille pour le mettre au courant de



ses dernières mésaventures, désignant du doigt le violon géant qu'il a fabriqué. Booth est frappé de stupeur. Pâle comme un linge, il se mord machinalement le poing en marmonnant des mots inintelligibles. Une minute, puis deux, puis trois s'écoulent,

interminables. Se faisant grande violence, l'acteur parvient à calmer la tempête qui fait rage sous son crâne et dit au forain d'une voix qu'il s'efforce de raffermir : "Pas question de changer nos plans. Toutefois, ne quittez pas Washington sans avoir acquis



Bruce Schultz.

un grand tonneau d'alcool pour y plonger... vous savez qui." Tout en faisant ces recommandations, Booth s'appuie sur le timon du chariot car il semble s'être abîmé la jambe gauche et à l'air de souffrir beaucoup. Il poursuit cependant, le souffle court : "Tenez, Jacquet, prenez cette poignée de dixies et allez chez Bruce Schultz, l'artiste photographe de Springfield Street. Dites-lui que c'est moi qui vous envoie. Il saura sur l'heure vous fournir autant d'alcool que nécessaire. Ensuite, conduisez le cirque au port de Tampico et prenez passage sur un des bateaux qui mènent à la Nouvelle-Orléans. Descendez tous dans un hôtel du Vieux Carré, disons le *Napoleon House*. Nous nous y retrouverons car, pour ma part, je vais partir à cheval en empruntant une autre route. Ne perdons plus de temps. Rendez-vous au French Quarter."



Un dixie.



LES RÉVÉLATIONS DE ST. HELEN

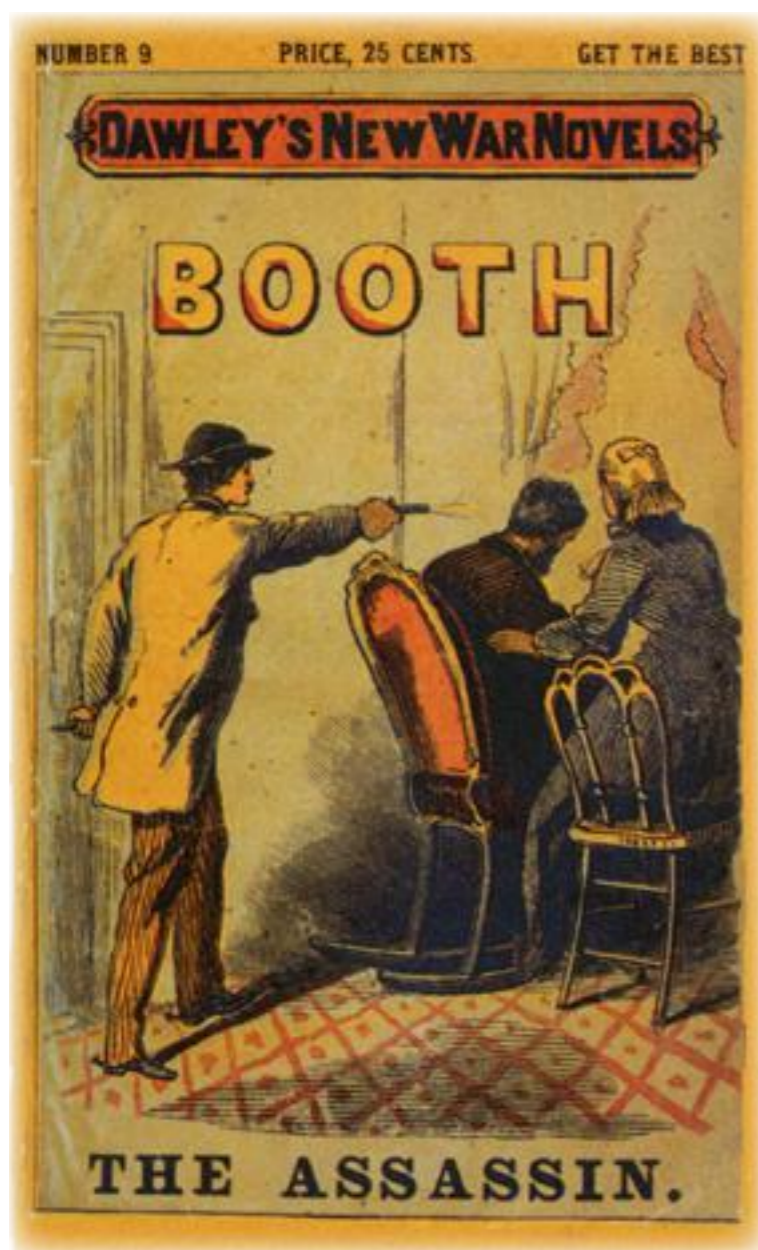


Alors que je me penche sur le corps embaumé de l'illustre personnage, me demandant par quel miracle il se trouve là, au cœur de la Pyramide de la Lune, un homme sort de l'ombre et me salue. Je le reconnais à l'instant même pour l'avoir vu jouer du Shakespeare au théâtre. Cet acteur renommé s'appelle John Wilkes Booth.

Je ne puis cependant m'empêcher de lui lancer au visage :

— Vous êtes coupable de l'assassinat du président des États-Unis !

— J'ai seulement été témoin de son assassinat, rétorque-t-il sèchement.



Puis, comme il ne décèle aucune hostilité, aucun opprobre dans mon regard, il ajoute :

"L'idée de tuer Abraham Lincoln ne m'a jamais effleuré l'esprit. Je désirais seulement m'assurer de sa personne et l'amener devant le général Lee afin que le Sud bénéficie d'une paix honorable. Je vous l'affirme solennellement Mr Hopkins."

L'entendre prononcer mon nom me fait sursauter.

— Quoi, vous me connaissez donc ? fais-je, surpris au plus haut point.

Booth me répond, un sourire narquois aux lèvres :

— Je vous ai croisé naguère à Medellín del Bravo, quand vous serviez encore dans la contre-guérilla. À la demande de Dupin, j'avais pris l'aspect d'un prêtre itinérant. Grimé de la sorte, je visitais les villages, bénissais les Indiens et colportais des histoires absurdes mais terrifiantes sur le compte des Berbères que le colonel avait fait venir d'Afrique.



John Wilkes Booth.

— Oui, oui, je me souviens à présent. Vous prétendiez que leur chef ébouillantait vif les enfants pour les cuire et les manger.

— C'est exact. Pour tout le monde, j'étais le père St. Helen, un ecclésiastique américain de foi catholique qui avait débarqué à Veracruz un jour de janvier 1865.

— Je suppose que Dupin ignorait votre vraie identité.

— En effet.

Booth marque une pause pour s'asseoir au chevet du gisant et alluma un havane.

"Désolé de ne point vous en offrir un, s'excusait-il, c'est le dernier qu'il me reste."

Puis, sans transition, il s'enquiert, les yeux brillants : "Aimeriez-vous écouter ma version de l'assassinat d'Abraham Lincoln, Mr Hopkins ?"

Comme j'acquiesce d'un hochement de la tête, Booth tire une longue bouffée de tabac et commence en ces termes, d'une voix forte et bien timbrée :



Le père St. Helen.

"Le 14 avril dernier, en début d'après-midi, j'arrivai à Washington et me rendis à l'hôtel Kirkwood, point de ralliement ordinaire des conspirateurs. Je me présentai aussitôt devant le vice-président Andrew Johnson qui avait pris une suite dans ce même établissement. Mon digne interlocuteur avait approuvé de longue date mon projet d'enlèvement de Lincoln et je lui annonçai que l'heure de le mettre en pratique avait sonné. Johnson objecta avec raison qu'il me serait absolument impossible de prendre la fuite à cheval en compagnie de mon célèbre prisonnier à cause des troupes qui encerclaient Washington et qui gardaient jusqu'au moindre chemin de terre, au moindre sentier de boue qui pût permettre de se faufiler sans encombre hors de la ville. Il ajouta que par malchance, Lincoln avait invité le général Grant et son épouse à partager sa loge, ce soir-là au *Ford's Theater*, pour assister à la représentation de gala de *Notre cousin d'Amérique*. Devant ma mine contrite, le vice-président émit un petit rire.

« Je vais donc être obligé, déclara-t-il après un silence qui me sembla durer un siècle, de prendre les choses en main. D'abord, faire en sorte que Grant et son épouse ne puissent pas être présents au théâtre. Ensuite, obtenir et vous communiquer le mot de passe permettant de traverser le pont qui enjambe le Potomac à l'est de la ville. Il suffira de le crier aux sentinelles qui le gardent pour qu'elles vous permettent de le franchir. Il va de soi, bien entendu, que vous aurez préalablement réglé son compte au président. »

"Ce rappel ne me convenait pas du tout. J'étais plus que jamais décidé à "escamoter" Abraham Lincoln. Lui plonger ma dague dans le cœur était hors de question. Mais je ne le dis point à Andrew Johnson qui, sans doute, se voyait déjà président. À moi d'agir à ma guise, le moment venu."

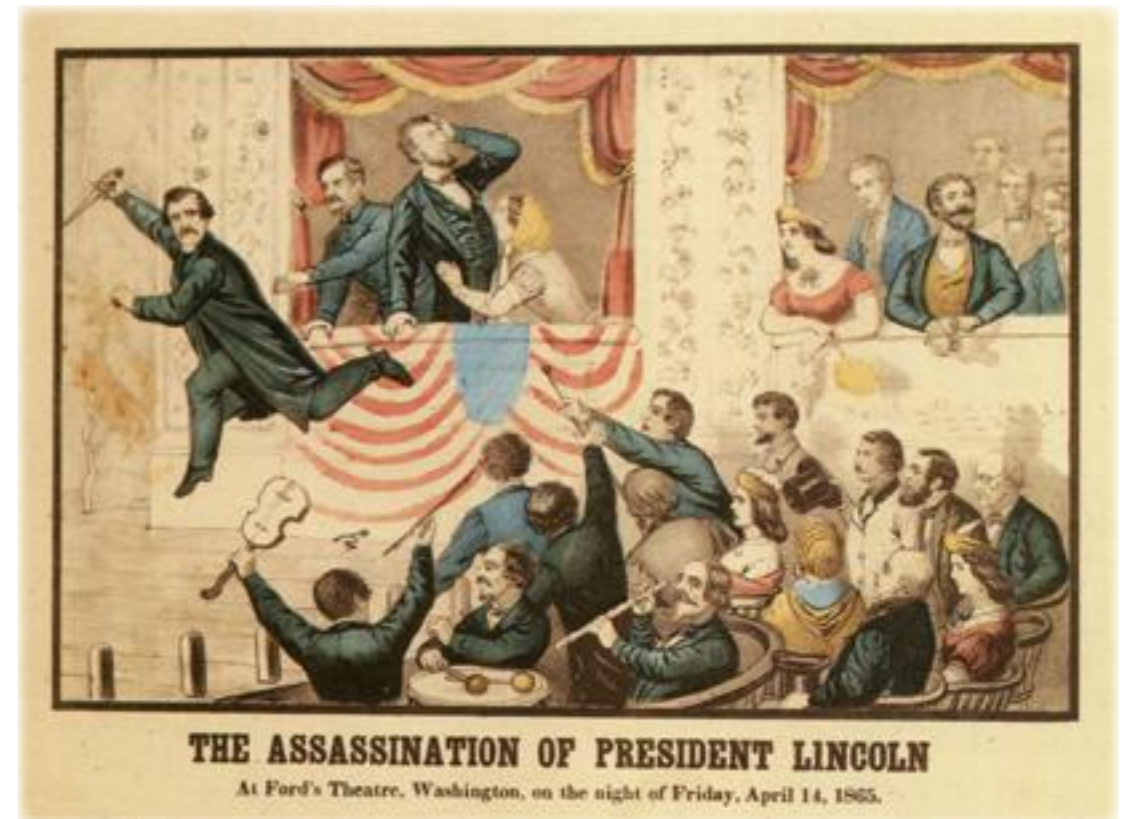


Andrew Johnson.

"Le troisième acte de *Notre cousin d'Amérique* vient juste de commencer quand je pénètre silencieusement dans la loge présidentielle. Je ne vois pas l'ombre d'un gardien. Alors je tire ma dague de son fourreau, prêt à la mettre sous la gorge de Lincoln qui me tourne le dos, et à lui intimer l'ordre de m'obéir. J'attends qu'une certaine réplique de la scène 2 déclenche, comme à chaque fois, une tempête de rires. La voilà lancée. Mais à la seconde même où, profitant de la réaction bruyante du public, je vais pour mettre mon plan à exécution, Henry Rathbone³³, l'officier qui est assis à la droite du président quitte brusquement son siège et arrête mon geste en braquant sur moi un redoutable petit pistolet de poche. Contournant le siège de Lincoln qui, tout à son hilarité, n'a rien perçu du drame qui se déroule derrière lui, il se porte vers moi dans l'intention de me barrer le passage. Imprudence providentielle ! Bien que la distance entre nous s'est dangereusement amenuisée et qu'il ne puisse rater mon cœur



Henry Rathbone.



si l'envie lui venait de presser la détente de son derringer, je fonce sur lui, agrippe son poignet droit et le tord violemment pour lui faire lâcher son arme. Mon opposant pousse un cri de douleur et un coup de feu part accidentellement. *Hell!* La balle s'est logée droit dans le crâne du président des États-Unis.

"Ensuite, tout se déroule très vite. Je me débarrasse de l'assassin involontaire d'Abraham Lincoln en le frappant avec ma dague, puis j'enjambe la balustrade de la loge et me laisse choir sur la scène. Hélas ! Un de mes éperons entaille au passage une longue bannière de drap tricolore qui pend du plafond de la salle, de sorte que je me reçois mal sur les planches. Pardonnez au passage cette remarque narquoise : c'est bien la première fois qu'il m'arrive de prendre un billet de parterre devant une si brillante assemblée.

³³ - Frappé d'une crise de démence, Henry Reed Rathbone assassina plus tard son épouse, tenta de tuer ses enfants, puis voulut mettre fin à ses jours. Il mourut dans un asile d'aliénés à Hildesheim en Allemagne.

"Je me relève et fuis par un dédale de couloirs que je connais par cœur. Quand je pousse la porte de l'entrée des artistes qui donne sur une impasse, encore bouleversé par ce qui vient de se produire, j'aperçois le nommé Jacquet du cirque Bobino qui m'attend, assis sur son siège de cocher, tenant les rênes de son attelage. Il me lance un regard bizarre, mais ne semble pas autrement surpris de me voir sortir seul du théâtre. Je m'approche, il se penche vers moi et me dit à voix très basse qu'un occupant, et pas des moindres, se trouve déjà à l'intérieur du sarcophage, à l'arrière du chariot. Je suis stupéfait en apprenant que l'homme qu'il a eu bien du mal à allonger dans la bière, tant celui-ci avait une taille frôlant celle d'un géant forain, ressemble comme deux gouttes d'eau au président des États-Unis !

"Ce Jacquet est un fieffé menteur, « un entourloupeur à tout louter » comme dit le populaire. Mais pour lors, c'est l'inverse. Il suffit de soulever à demi le couvercle du sarcophage pour s'en convaincre. Et voilà

ce que le vaurien me chuchote encore : « L'envie m'a comme qui dirait pris d'aller fouiner chez votre fameux bonhomme. Je savais que je ne risquais pas grand-chose, vu qu'il était parti au spectacle. J'ai crocheté sa porte et je suis entré comme dans un moulin. J'ai tout visité, de la cave au grenier, et j'ai barboté au passage une chevalière en argent, des bagues en or, une montre en vermeil, et un tas d'autres babioles qui ont dû coûter gros. Mais en traversant le salon en sens inverse, mon pied bute sur quelque chose de flasque, devant la cheminée. Je braque dessus ma lanterne et je pousse un cri à réveiller les morts. On ne peut pas mieux dire : le propriétaire de la maison est là par terre devant moi, allongé de tout son long sur le tapis, la bouche ouverte, le crâne à jour. Je fais jouer ma lumière de droite et de gauche et je vois du sang partout, sur le sol et sur les murs, sans compter sur un tisonnier emberlificoté dans un bout de jupon tout barbouillé de rouge lui aussi. Si c'est une femme qui a fait le coup, que je me dis, la garce y a sacrément mis le paquet.

Bon, ce n'est pas tout ça, mais quoi faire présentement ? Je tire un bout de demi-londrès de ma poche, je le fume jusqu'à la dernière bouffée pour calmer mes nerfs, et après je me décide. Je soulève le macchabée et je le charge sur mes épaules. Je le porte au chariot et je le fourre dans le sarcophage. J'aurai toujours le temps de voir venir après »."

Booth s'interrompt pour tirer une nouvelle fois sur son cigare et me demande :

— Comprenez-vous, à présent, Mr Hopkins ? Abraham Lincoln gît inerte sur le tapis de son salon. J'imagine que c'est son épouse qui, dans une de ses fameuses crises de démence, vient de lui porter un coup fatal avec le tisonnier arraché à son support devant l'âtre. La domesticité, affolée, prévient un garde qui fait les cent pas sur le perron de la demeure, lequel, à son tour, alerte les autorités. Les médecins dépêchés en grande hâte ne peuvent que constater le décès du président. Tandis que des infirmiers emportent Mrs Lincoln qui pousse des

cris d'orfraie, sans se rendre compte de la gravité de la situation, le vice-président Andrew Johnson fait son entrée. Il soulève son chapeau, se penche respectueusement sur le cadavre, et il sursaute presque quand sa montre à sonnerie fait entendre son joyeux carillon. Vivement, il la tire de son gousset et constate qu'il est sept heures du soir. Le temps presse, il faut aller chercher les doublures de Mr et Mrs Lincoln qui, par chance, se trouvent en ce moment à Washington. Elles doivent se vêtir, se grimer, et tenir le rôle du couple présidentiel au *Ford's Theater*.

— Dois-je comprendre, dis-je, que c'est le sosie d'Abraham Lincoln que l'officier invité dans sa loge, vient accidentellement de blesser à mort ?

— Absolument. Et c'est la dépouille du président, le vrai cette fois, momentanément abandonné dans sa demeure, que le sieur Jacquet du cirque Bobino charge philosophiquement sur ses épaules et enferme dans le sarcophage à l'arrière de son chariot.



Le Ford's Theater.

Booth s'interrompt de nouveau pour aspirer encore une bouffée de tabac et poursuit :

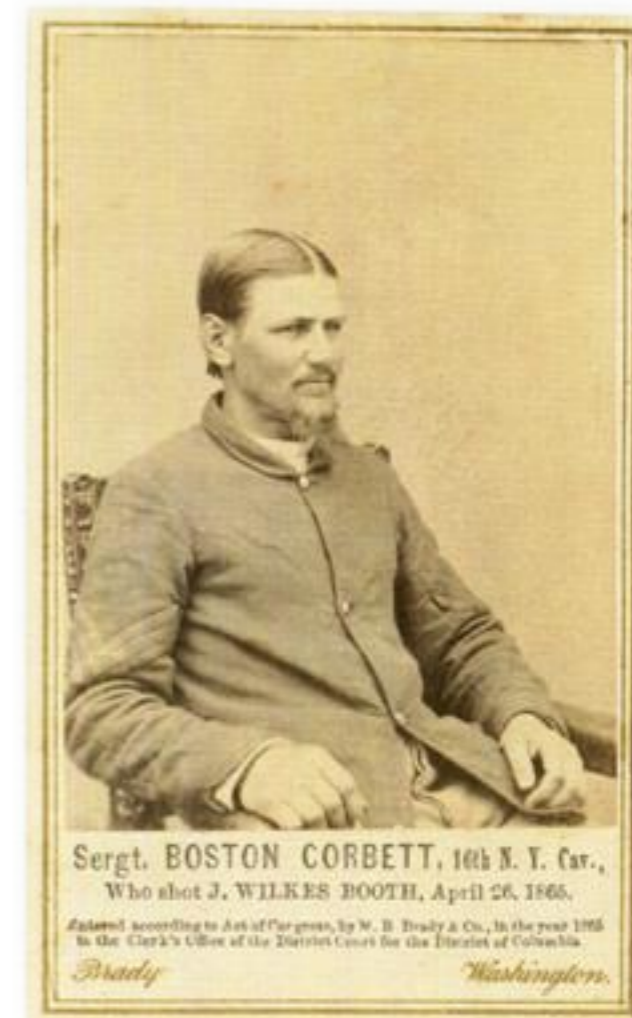
— Andrew Johnson m'avait promis de favoriser ma fuite, il a tenu parole, et m'a permis de quitter Washington sans être inquiété. Je passe, si vous me le permettez, sur la suite de ma cavalcade qui abonde en péripéties dignes d'un roman de Ponson du Terrail. Elle a été rabâchée en détail, avec plus ou moins d'exactitude, dans tous les



journaux. Sachez seulement, Mr Hopkins, que ce n'est pas moi que le sergent Boston Corbett a tué d'une balle de revolver dans une grange de Virginie que l'armée venait de cerner. En faisant usage de son arme, ce fanatique à l'esprit déraillé, qui n'avait pas hésité à se châtrer avec une paire de ciseaux pour ne pas succomber à la tentation de la chair, a froidement désobéi à ses supérieurs. Ceux-ci avaient reçu l'ordre formel de capturer vivant l'assassin d'Abraham Lincoln. Mais le sergent avait de bonnes raisons de le tuer.

— Lesquelles, donc ? m'étonné-je.

— *Well*, figurez-vous que Corbett baguenaudait devant le *Ford's Theater*, au moment de l'assassinat. Spontanément, il s'empara d'une lanterne et courut éclairer les soldats qui emportaient l'agonisant dans la maison d'en face pour l'allonger sur un lit. Au passage, la lueur vacillante de la chandelle éclaira furtivement la figure exsangue de la victime, et il reconnut avec horreur celle de son père à qui il arrivait de jouer les sosies du président. " Œil pour œil, dent pour dent" lit-on dans le livre de l'Exode. Dès



Le sergent Boston Corbett.

lors, le sergent se devait de châtier lui-même le meurtrier. Le seul auquel on put décerner ce titre, soit dit en passant, aurait été Henry Rathbone, l'officier qui s'était interposé entre Lincoln et moi dans la loge. Mais cela, Corbett ne pouvait évidemment pas le savoir. Tout ce qu'il réussit à faire en

voulant assouvir sa soif de vengeance, c'est d'occire un garçon de ferme qui me ressemblait très vaguement. Ce dernier, qui se nommait Ruddy, devait me guider à travers un marécage pour rejoindre une bande de rebelles qui m'attendait sur un de ses bords. Par malheur, il s'était endormi dans une grange voisine après ma venue, et les soldats lancés à mes trousses l'y avaient surpris. Après l'avoir vainement sommé de se rendre, ils avaient mis le feu à son abri. Comme la balle de Corbett avait foudroyé Ruddy qui était ensuite devenu la proie des flammes et qu'il n'avait plus figure humaine quand les soldats l'avaient retrouvé, rien ne pouvait permettre d'identifier formellement le cadavre. Mais les présomptions des témoins se métamorphosèrent en certitudes lorsqu'un calepin couvert de mon écriture fut trouvé sur lui. Il fut décrété que cela constituait la preuve irréfutable de l'identité du mort : John Booth³⁴. De fait mon guide avait ramassé le petit carnet au fond de la barque avec laquelle j'avais traversé le

Potomac. Il était tombé de ma poche à mon insu.

— C'était une preuve bien faible, avancé-je.

— Bah ! Elle était amplement suffisante, providentielle même, pour un Andrew Johnson qui avait hâte de ne plus entendre

parler de moi. C'était maintenant chose à peu près faite, d'autant que ma prétendue dépouille, fourrée dans un sac lesté de pierre, avait coulé à pic dans le fleuve. La chasse, la capture et le châtement des autres principaux conjurés allaient pouvoir monopoliser l'attention de l'Amérique toute entière.



34 - Lire : Finis L. Bates, *The escape and Suicide of John Wilkes Booth or the first true account of Lincoln's assassination containing a complete confession of Booth many years after his crime*, Bates Pub Co, Memphis, 1907.

"Mais mes mésaventures ne s'arrêtent pas là, reprend Booth en éteignant ce qui restait de son cigare. Je devais encore récupérer la dépouille d'Abraham Lincoln conservée dans un tonneau d'alcool.

"Quand j'arrivai à la Nouvelle-Orléans, je ne trouvai aucune trace du cirque Bobino. Le gérant du *Napoleon's House*, où nous devions tous nous retrouver, m'affirma qu'aucune troupe de forains n'avait pris pension dans son hôtel. Je fis en vain le tour de tous les autres établissements du Vieux Quartier. Pour finir, un employé du chemin de fer, doté d'un œil d'aigle et d'un vocabulaire choisi, m'offrit le fin mot de

l'énigme. Un groupe de saltimbanques était bien descendu du train en provenance de Washington. Mais à peine avaient-ils posé le pied sur le débarcadère de Canal Street qu'ils étaient montés, chacun avec sa valise, à bord d'un *liner* en partance pour Cherbourg. L'ensemble du matériel de spectacle, à savoir le chapiteau, les gradins, les chaises, y compris la ménagerie avec ses bêtes fauves, avait été cédé sur l'heure, moyennant espèces sonnantes et trébuchantes, au directeur d'un cirque local qui patientait devant la gare avec de grands chariots.

"Mais, lorsque j'en vins à évoquer un grand tonneau bien clos, dégageant une

odeur d'alcool, mon interlocuteur fit la grimace. Il se doutait qu'il y avait anguille sous roche et que le baril renfermait quelque chose, voire quelqu'un d'important. Cette pratique n'était pas rare en ces temps troublés, dans le subre du Sud, et il avait déjà auparavant vu certains individus de mauvaise mine user secrètement d'un pareil moyen de transport pour soustraire un cadavre gênant. Le cheminot n'en avait rien dit à personne, craignant d'être mêlé malgré lui à quelque sale affaire. Le billet de dix dollars que je glissai dans sa poche lui délia instantanément la langue. J'ai toujours su qu'un dixie était doté de grands pouvoirs. L'employé m'entraîna à l'écart et me dit à voix très basse qu'il avait surpris deux forains du cirque Bobino rouler avec mille précautions un tonneau marqué des lettres A. L. jusqu'à l'entrée secondaire d'une maison de pompes funèbres. Elle se trouvait à deux pas, juste derrière les bureaux de la douane. Le surlendemain, le chemineau avait aperçu un cercueil de chêne portant les deux mêmes lettres de l'alphabet. Il avait été chargé par quatre croque-morts à l'intérieur d'une



somptueuse berline de grandes dimensions. On ne pouvait se tromper sur le nom de son propriétaire, le baron de Rhouyl, car la voiture était reconnaissable entre mille avec son habitacle vert décoré de motifs à la feuille d'or et ses coussins de maroquin écarlate. Son coffre était assez spacieux pour pouvoir loger un tilbury dépliant de la firme Mc Naught de Birmingham.

"Rhouyl était un excentrique personnage qui s'était fait peindre entouré de squelettes grimaçants, dont un raclait du rebec, comme on le voit sur certains retables du moyen-âge. Il se vantait de posséder le pouvoir d'entrer en communication avec l'au-delà. Je me souvins en effet que, quelque temps avant le début de la Guerre Civile, lors d'un séjour prolongé à la Nouvelle-Orléans pour jouer *Macbeth* au théâtre, j'avais été convié à assister à une de ses réunions spiritistes dans son luxueux hôtel particulier du faubourg Marigny.

"Au centre du salon rempli d'invités répartis en cercle dans des fauteuils,



Le baron de Rhouyl.

Léopold, son médium, saisit une chaise par le dossier et voulut s'établir dessus pour réduire la flamme de la grande suspension, tandis que Roule allumait une petite lampe à essence. Mais à peine Léopold avait-il posé son pied droit sur le rebord du cannage, qu'il trébucha, fit demi-tour, et tomba, tout roide, sur le tapis.

— La transe ! s'écria le baron ne pouvant cacher sa joie. La transe ! Qu'allons-nous apprendre ce soir ?

"Il monta sur le siège à son tour et éteignit le papillon du gaz. Seule, à présent, la mèche imbibée d'essence éclairait la pièce d'une lueur dont le frémissement donnait à tous les objets une apparence mouvante, une apparence de vie. En même temps, les bibelots, les tableaux, les meubles eux-mêmes parurent commencer à s'agiter. Vaguement, on pouvait distinguer Léopold étendu par terre de tout son long, raide comme un trépassé. Auprès de lui s'agenouilla Rhouyl — Rhouyl-le-Nécromant. Il se saisit des mains froides du médium, regarda ses orbites creuses, ses paupières grandes ouvertes. Il crut remarquer une frange pâle, phosphorescente, qui dessinait sur le tapis les contours du corps allongé.

— Qui êtes-vous ? questionna le baron.

"Silence parfait, sauf le halètement précipité de Léopold. Le baron répéta :

— Qui êtes-vous ?

"De la bouche du médium se mit à sortir une voix d'un timbre inconnu,



Une séance spirite.

monotone, lente, et par moments saccadée, une voix tout à fait différente de la sienne. Elle déclara :

— Je n'ai pas de nom parmi les hommes.

— L'esprit-guide de Léopold, peut-être ? proposa Rhouyl. Pouvez-vous me renseigner sur mes grandes rencontres au cours de mes vies antérieures ?

— Oui. Sémiramis, Kondi, Bakalaos, Pyrianè...

— Je sais déjà cela.

— Borroës, continua la voix d'outre-tombe, Sisrovée, Marca...

— Oui, oui. Vous avez déjà prononcé tous ces noms au cours de la séance d'avant-hier. A présent, pouvez-vous m'entretenir sur mes vies antérieures ?

— Que désires-tu savoir ?

— Pouvez-vous me parler de mes anciennes existences ?

— Certainement.

— Alors, faites-le, je vous en conjure.

— Je te vois en chemise, pieds nus, devant des juges tonsurés, dans une chambre de tortures. Le bourreau et ses valets te soulèvent et t'enferment dans une cage de fer qui épouse les formes de ton corps. Tu cries. On hisse ta prison à claire voie jusqu'au haut plafond à voussure de pierre. Tu vas y demeurer jusqu'à ce que mort s'ensuive et tu y pourras après avoir connu les affres de la soif et de la faim.

— Oh, *God* ! Qu'avais-je donc fait ?

— Ne te souviens-tu pas des procès de Salem ?

"Le baron baissa la tête et se mit à gémir. Enfin, s'étant repris, il demanda :

— Dans quel être mon âme s'est-elle glissée ensuite ?

— Tu revins au monde en 1732, la même année que George Washington. Un boulet de canon te coupa en deux à la bataille de Yorktown, en 1781.



Vision de Rhouyl encagé.

— Seigneur ! murmura Rhouyl, une autre fin terrible !

"Puis, tout haut, il demanda encore :

— Et ma vie future, quelle sera-t-elle ?

— Je ne puis le dire. Questionne le fantôme de John Brown.

"Découragé, le baron se redressa et recula de quelques pas. Mais, en fixant de nouveau Léopold, il poussa une exclamation de surprise. Le halo lumineux qui entourait le corps de celui-ci s'élargissait, devenait plus brillant. Puis il s'éteignit complètement, tandis qu'au-dessus du médium une fumée pâle s'épaississait, prenait la forme d'une sphère. De ce nuage régulier, une voix grave se fit entendre.

— Je suis John Brown, dit-elle. Qui m'appelle ?

— Moi, fit Rhouyl avec audace. Je voudrais connaître le futur.

— Il n'est pas encore fixé à l'heure présente, mais si tu veux

John Brown.



que Dieu te soit favorable, prépare-toi à obéir aux ordres que je vais te dicter.

— Je suis prêt.

"Alors, John Brown prononça de façon solennelle :

— Quand la guerre entre les États aura pris fin, tu armeras la main d'un patriote pour qu'il frappe le responsable de tous ces malheurs. Puis tu emporteras son cadavre loin, très loin, et tu l'abandonneras dans un sépulcre secret afin qu'il ne puisse plus jamais nuire à personne. Puis tu armeras une armée de rebelles pour qu'elle châtie, avec l'aide des troupes de l'empereur des Français, tous les partisans de l'Union.

— Je le ferai, dit fermement le baron. Mais pouvez-vous m'indiquer le lieu où je devrai d'abord amener le cadavre.

— Baisse les yeux et regarde.

"Et, comme Rhouyl fixait le tapis, il le vit s'éclairer par degrés, prendre des couleurs

diverses. Puis une projection, semblable à celle d'une lanterne magique, dessina sous ses yeux une pyramide.

— La reconnais-tu ? Sais-tu où elle se trouve ? questionna John Brown.

— Oui, répondit le baron sans hésiter, c'est la pyramide de la Lune de San Juan Teotihuacan au Mexique.

— C'est juste ! Tu trouveras à l'intérieur des hélépoles³⁵ mécaniques qui permettront de séparer pour toujours le bon grain de l'ivraie. N'en dit mot à personne et tiens-toi prêt à faire ce que je t'ordonnerai quand l'heure sonnera.

— Je vous le jure.

"Ensuite, toutes choses se brouillèrent. Léopold sortit de transe, épuisé, grelottant, et demanda d'une voix cassée qu'on lui dise ce qui était arrivé. Pour toute réponse, le nécromant se détourna de lui et annonça à l'assistance que la séance était terminée."



35 - Sortes de chars d'assaut utilisés dans la Grèce antique.

"Le chemin fut long de la Nouvelle-Orléans à la pyramide de la Lune de San Juan Teotihuacan, me dit Booth. J'aurais presque pu me prendre pour un argousin de la Révolution Française, galopant en vedette, à bride abattue, à la poursuite de la berline de Louis XVI lors de sa fuite à Varennes. Par chance, la voiture du baron de Rhouyl laissait plus de traces sur son passage que celle de l'infortuné roi de France qui finit sur un échafaud.

"Cette traque hallucinante se continua pendant plusieurs jours. La prudence, au milieu d'un territoire acquis à la guérilla, me commandait de m'arrêter le moins souvent possible. Or, un soir, au moment où j'allais me remettre en selle et quitter le village où je n'avais fait qu'une très brève étape, des cris se sont élevés derrière les épais massifs d'épineux qui ourlaient un rio. On entendait d'une part, d'horribles vociférations, de l'autre, des hurlements de douleur et de rage.

— Ce sont des *malhombres*³⁶ qui sont en train de s'étriper, m'expliqua un vieillard.

— Vraiment ? Ces gens forment, certes, une engeance criminelle, mais de là à s'entre-tuer.

— Bah ! C'est ce qui arrive quand ils n'ont rien de mieux à faire.

— Et quel est leur motif, cette fois ?

— *Un pelea de gallos*³⁷ qui aura mal tourné, *Señor*.

36 - Des scélérats de la dernière catégorie, des soldats déserteurs unis aux guérilleros et aux voleurs de grands chemins.

37 - Un combat de coqs.



Un combat de coqs.

J'avais naguère assisté à un de ces spectacles si chers au général Santa Anna, et ce jour-là, les staccatos d'une mandoline accompagnaient les cris des volatiles en furie. Cette musique grêle, dont on aurait pu se demander ce qu'elle venait faire là, m'avait soudainement fait comprendre qu'elle n'était autre que la parente pauvre de la sonnerie de trompette qui annonce la mise à mort dans une corrida. Pour lors, en me remémorant les regards cruels des individus qui suivaient l'affrontement violent des deux coqs, je concevais que la fièvre du combat puisse se communiquer aux spectateurs, en l'occurrence aux *malhombres*.

À propos de l'existence de ces bandits, on peut se demander pourquoi les *rurales* leur laissent la bride sur le cou. La réponse est simple : il y en a trop et ils sont partout. Mais, par chance, ces *malhombres* se divisent en plusieurs clans rivaux. On laisse donc les partis adverses s'égorger entre eux, tant qu'ils le veulent, puis quand vainqueurs et vaincus sont bien éreintés, on dépêche les *rurales* qui

en embrochent le plus qu'ils peuvent avec leurs lances.

"Les dangers ne sont que trop réels dans cette province où chacun a une crainte extraordinaire du coup de poignard des *malhombres*, me dit Booth. Si, en plein jour, dans les villages, on laisse à ces coquins le champ libre, jugez du degré d'insécurité qu'offre la pampa au crépuscule. Plusieurs fois, des gens à mine patibulaire ont cherché à m'approcher pour me faire un mauvais parti, mais la vue de mes revolvers et de ma carabine les en a dissuadés. Parfois aussi, mon passage dans un bourg a mis des villageois en effervescence. Les uns me montraient le poing, les autres agitaient leur bâton en m'appelant fils du diable ou en usant d'épithètes plus injurieuses encore. Une fois, comme le jour déclinait et que je craignais de m'être égaré, j'apostrophai une jeune Indienne nonchalamment appuyée à une des arcades du bureau du chemin de fer : " *Holà señorita !* Suis-je sur le chemin de San Juan Teotihuacan ? – Tu es sur le chemin

de l'Espérance, va toujours !" m'a-t-elle répondu avec effronterie. Je n'insistai pas.



Une jeune Indienne.

"J'en viens à mon arrivée devant l'antique pyramide huastèque. Une mauvaise surprise m'y attendait. La voiture du baron de Rhouyl se trouvait là, privée de son attelage. Lié par les mains et les pieds à une des roues comme sur une croix de Saint-André, gisait le cocher. C'étaient vraisemblablement des Comanches qui l'avaient attaché ainsi et criblé de flèches avant de l'abandonner à son agonie. Quant au baron, nulle trace. Sans doute l'avaient-ils guetté à sa sortie de la pyramide et épargné, à l'inverse de son domestique, en attendant de réclamer une rançon en échange de sa liberté. Ces sauvages ont l'habitude de pareille transaction. Peut-être sont-ils partis en toute hâte avec leur prisonnier, alarmés par l'approche d'une escouade de *rurales*. Il ne me surprendrait pas qu'ils reviennent tôt ou tard pour piller l'intérieur de la voiture et de son coffre.

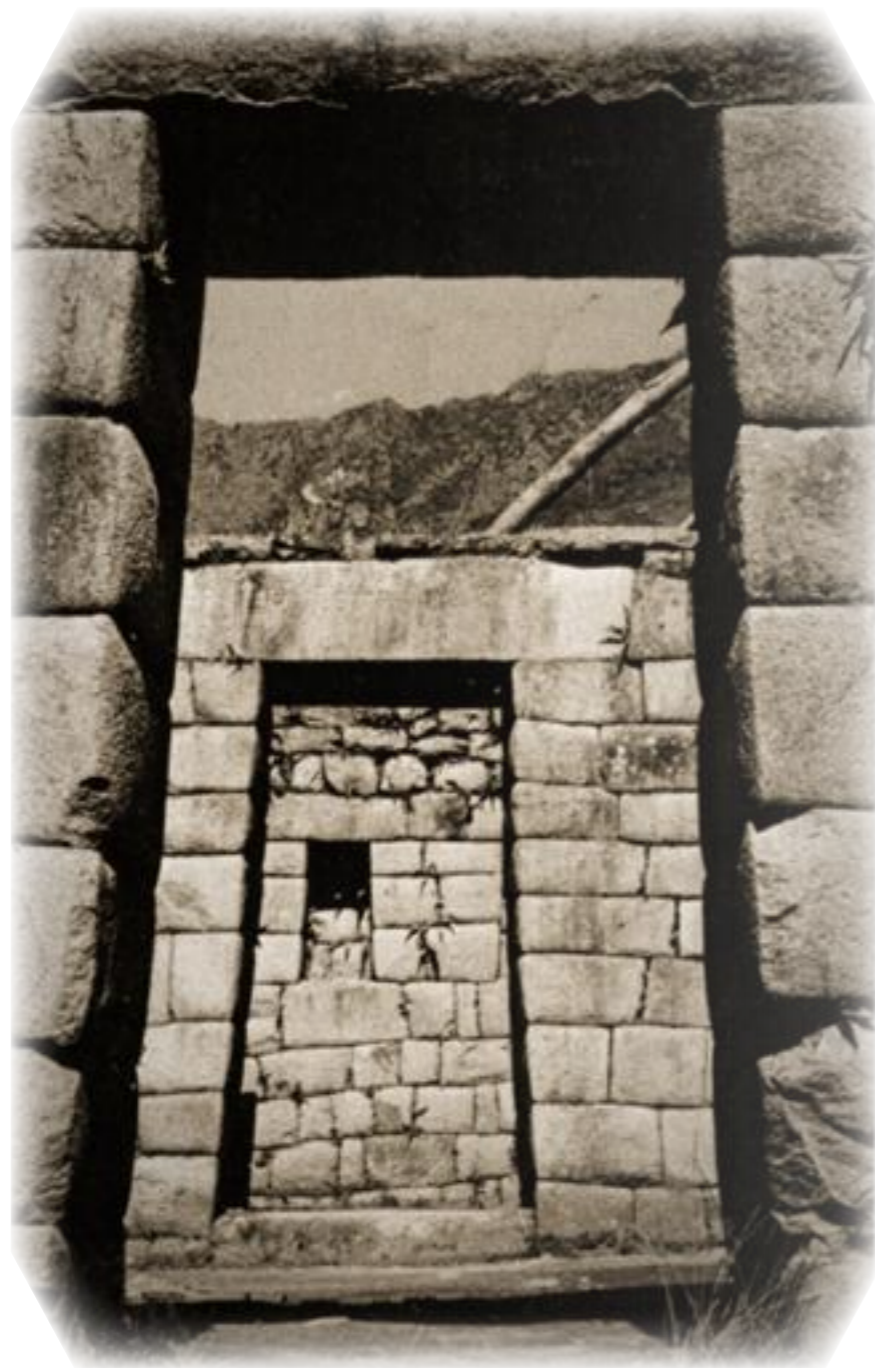
"Armé de mes deux revolvers et de ma carabine spencer, je pénètre à l'intérieur du monument. Après bien des marches et des contremarches dans ses galeries souterraines,

je finis par découvrir un cercueil posé sur un lit de pierre, au centre d'une pièce spacieuse. Je pense qu'il contient la dépouille mortelle d'Abraham Lincoln. Je ne me suis pas trompé. Je soulève à demi un suaire et découvre le faciès bien connu du président. J'en suis là, Mr Hopkins, quand j'entends vos pas qui approchent, et je cours me dissimuler dans un coin d'ombre. Mais tout en vous crie l'officier confédéré. Alors je sors de mon abri pour vous accueillir.

"Vous savez maintenant comme moi pour quelle raison le baron de Rhouyl a fait embaumer le corps du président des États-Unis avant de le déposer au cœur de la Pyramide de la Lune. Je me propose à présent de déclencher des avalanches de pierres pour obstruer toutes les issues de cette salle. Ainsi, personne, qu'il ait été son suivant fidèle ou son ennemi juré, ne viendra jamais troubler le sommeil éternel d'Abraham Lincoln.

"Et John Booth d'ajouter, avec un grand geste théâtral : "*Requiescat in pace.*"

LE TRÉSOR DE MAXIMILIEN



John Booth reprit après un silence :

"Le baron de Rhouyl, par le truchement de son médium, Léopold, avait reçu l'ordre d'armer une armée de rebelles pour qu'elle châtie les partisans de l'Union. Je crois que c'est par simple souci de facilité qu'il songea à se servir des *muertos vivientes* de Santa Anna pour réaliser ce projet fou. Comment eut-il vent de leur existence ? Je l'ignore. Après en avoir violemment chassé ses occupants, le dictateur avait conduit à la pyramide de la Luna et emprisonné le peu qu'il en restait dans une cellule de pierre aménagée dans un mur. Le nombre de ses créatures démoniaques diminuant à vue d'œil chaque jour par manque de sang frais, le baron Frankenstein n'étant par ailleurs plus de ce monde pour en créer d'autres, il les avait abandonnées et était retourné à sa vie de brigade et de coup d'état.



Au bout d'un certain temps, les Huastèques revinrent. Ils construisirent d'abord des sortes de grands nids de paille dans les arbres des alentours et s'y abritèrent. À force de n'apercevoir personne, sauf peut-être quelques *peones* qui poussaient leurs bêtes, ils s'enhardirent, s'aventurèrent hors de leurs perchoirs auxquels on ne pouvait accéder que par de fragiles échelles de corde, et ils reprirent enfin possession de leur immense sanctuaire.

Ce fut aussitôt la *Ranazo*, c'est-à-dire la fête, mais une fête sauvage consistant à trancher la tête de prisonniers des tribus voisines et à recevoir leur sang dans de grands bassins de cuivre. Il se passait rarement un jour sans qu'un malheureux ne soit décapité. La fête était belle aussi quand on étranglait une douzaine, une vingtaine d'hommes et de femmes, en face du peuple assemblé, et à la grande *Ranazo*, il en fallait au moins une centaine. Par ailleurs, les féticheurs huastèques ne furent pas longs à découvrir les étranges êtres à sang vert qu'ils prirent pour des dieux vivants, claquemurés



à dessein dans une chambre obscure qui ne prenait jour que par un trou dans la muraille. Arracher un cœur et l'offrir, encore tout palpitant, était une pratique réservée aux êtres surnaturels. J'imagine que les *muertos vivientes*, qu'ils nommèrent Tepehuas ou Totonagues, furent adorés *sine die*, bénéficiant ainsi largement de cet organe précieux. Et malheur au voyageur solitaire qui s'aventurerait aux abords de la pyramide car il...

— *Holly Angels!* m'écriai-je, interrompant abruptement mon interlocuteur, Je crains fort que mes compagnons, qui ne se doutent de rien, ne courent un risque mortel en cet instant même !

— Qu'est-ce à dire ? Vous n'êtes donc pas venu seul ?

— Non ! Il y a également Jim, Louis et David. Avec moi, cela fait quatre.

— Alors vos camarades sont perdus ! grimaça Booth. À moins que... Vite !... Tenez, armez-vous de ces deux bombes à



main, allumez les mèches au bon moment et projetez-les sur leurs adversaires. Cela les dissuadera peut-être. C'est la seule chance qui demeure !



Dès que je fus dehors, j'aperçus mes pauvres compagnons encerclés par une horde emplumée, gesticulant à qui mieux mieux et brandissant des javelots avec la ferme intention de les faire passer de vie à trépas. Sous le coup de l'émotion, j'allumai mal la première bombe qui alla choir aux pieds d'un guerrier et s'éteignit, ce qui fit redoubler ses hurlements. Par contre, la seconde fila en sifflant au-dessus de la tête de Jim Bowie et alla frapper au ventre le chef d'une bande de Huastèques qui s'apprêtaient à le prendre à revers.

Fatale erreur ! À peine ma bombe avait-elle éclaté en atteignant sa cible qu'un effroyable roulement de tonnerre déchira les nues. Puis tout le décor s'embrasa, suivi d'une suite d'explosions en chaîne plus violentes les unes que les autres. Elles eurent pour effet de projeter dans les airs tant les corps déchiquetés des assaillants que ceux des assaillis. L'endroit avait été miné par Santa Anna, probablement, bien des années plus tôt, et je venais ainsi, sans le vouloir, de déclencher un terrible cataclysme qui avait englouti Jim Bowie, Louis Maine et Davy Crockett avec tous les guerriers qui les harcelaient.

Un voile noir glissa sur mes yeux et obscurcit ma vue, tandis que des sanglots irrépessibles secouaient tout mon être. Indirectement, une de mes bombes, en prenant feu, avait déclenché l'effroyable explosion qui avait dévasté tout le périmètre, entraînant mes amis les plus chers dans le cratère fumant qui s'était brusquement ouvert sous leurs pieds, manquant même de me faire partager leur sort tandis que l'incendie se propageait. Le drame était accompli, il n'y avait plus rien à faire. Un instant, l'idée me traversa l'esprit que Booth m'avait remis ces engins de mort pour se débarrasser de tout témoin, moi y compris. Mais aussitôt la logique et la raison me persuadèrent qu'il n'avait aucun intérêt à avoir agi de la sorte, ignorant évidemment lui-même que Santa Anna avait pris la précaution de transformer les abords de la

pyramide en un immense champ de mines, pour effacer le cas échéant toute trace des créatures cauchemardesques que le baron lui avait jadis fournies. La faute seule en revenait au dictateur dont la cruauté était de la taille de ses intérêts propres dès qu'il s'agissait de se hisser au pouvoir, comme on l'avait déjà constaté lors de l'épisode tragique de Fort Alamo.

Après, avoir vainement recherché trace de mes malheureux amis, je me résignai à tourner bride pour prendre la route de Veracruz. Il était temps que je quitte le Mexique et regagne le Texas ou la Louisiane par mer afin d'y entreprendre une nouvelle vie.



Il est deux heures de la *tarde* ou après-midi. Un soleil flamboyant incendie le ciel de ses rayons incandescents. C'est le moment où chacun, accablé par une chaleur torride, fait la *siesta*.

Si l'on eût dit à un *ranchero* des environs qu'à cette heure brûlante de la journée, un homme chevauchait en direction de Veracruz, il en eût ri de bon cœur, tant la chose semblait invraisemblable. Rien n'était cependant plus vrai : à six lieues à peine, un cavalier s'avavançait à travers la plaine, au trot de sa monture.

Le fait est que l'heure était assez mal choisie pour voyager. « Quelle diable d'idée a eue là ce gringo de ne pas faire halte pour se reposer un moment à l'ombre bienfaitrice d'un hêtre à grandes feuilles qui borde le chemin ? Armé jusqu'aux dents comme il l'est, il n'a guère à redouter la présence des bandits de grands chemins qui rodent dans ces parages mais n'ont d'ordinaire avec eux

qu'un mauvais coutelas et une escopette si vieille qu'elle manque son homme à vingt pas » se serait-il exclamé d'un ton bourru en le voyant approcher. C'était Charles Hopkins, le lecteur l'aura deviné, qui, faisant fi de la canicule, poussait sa bête pour arriver plus



vite au terme de son voyage. Mais tout à coup, sans qu'il l'ait vu venir, car en vérité il somnolait sur sa selle, confiant en son cheval qui, par la force de l'habitude, le conduirait à bon port, un rufian portant le costume délabré des *leperos* mexicains se dressa brusquement devant lui, le tromblon à la main, et saisit la bride de son pur-sang pour faire en sorte qu'il n'aille pas plus avant. L'affaire du bandit fut vite faite, notre héros tira un pistolet de sa ceinture et lui fracassa le crâne. Puis il se redressa, pleinement réveillé à présent, songeant avec raison qu'il convenait d'ouvrir l'œil pour déjouer les pièges qui pouvaient lui être tendus à chaque instant dans ces parages inhospitaliers.

Il s'apprêtait donc à reprendre son voyage quand des appels à l'aide montèrent à ses oreilles. Ils semblaient provenir d'un chariot tiré par des bœufs et qui avait l'air d'être abandonné sur le bord d'un talus. Il se composait entièrement d'une sorte de structure en toile épaisse consolidée par des chevrons de bois, sorte d'immense

tente rectangulaire hermétiquement close, de celle dont on se sert habituellement pour le transport des verrats. Hopkins s'approcha et constata que c'était en effet de l'intérieur de ce singulier réceptacle que montaient les cris de détresse. Sans hésiter, il fit sauter les cadenas de la petite porte de fort tissus d'où aurait difficilement pu s'extraire un humain. C'est pourtant par là, en se contorsionnant, que se faufila un étique vieillard. Il se jeta servilement au pied de son libérateur en faisant de grands signes de gratitude. Puis une jeune Mexicaine, les vêtements en désordre, parut à son tour et s'inclina devant lui en le remerciant de leur avoir sauvé la

vie. En même temps, elle lança un regard de soulagement mêlé de haine sur le gredin qui gisait dans la poussière, la tête réduite à une bouillie sanglante sous son sombrero. Hopkins coupa court aux effusions en la questionnant sur la raison pour laquelle ils avaient été enfermés dans cet énorme sac roulant. Elle répondit d'une voix sourde que chemin faisant pour rejoindre son vieil aïeul, elle avait été témoin du guet-apens que trois guérilleros masqués avaient tendu à un garde du corps de Maximilien. Celui-ci s'éloignait d'un pas ferme du palais, portant sous son bras un paquet cylindrique enveloppé dans un fort papier bistre, timbré du sceau impérial. Les trois gredins l'avaient attaqué sauvagement au coin d'une rue déserte et une lutte à mort à coups de navaja s'était déroulée silencieusement dans l'ombre, jusqu'à ce qu'assaillants et assailli se soient entretués. Comme le rouleau de carton avait chu dans le caniveau, Paquita – c'était son nom – s'en était emparé,



supposant qu'il contenait quelque chose de valeur, et l'avait dissimulé sous sa jupe. Puis elle avait couru rejoindre son vieux grand-père qui, ignorant du drame, l'attendait tranquillement à la sortie de Mexico. Mais leurs retrouvailles avaient été de courte durée : d'autres gibiers de potence, portant la livrée de la police locale, se firent voir. Toujours à l'affût d'un mauvais coup pourvu qu'il y ait de l'argent à prendre, ils s'emparèrent de



la fille et du vieillard et les jetèrent d'abord en prison, elle dans le but de la livrer à quelque *caballero* perclu de vices qui en ferait son esclave, lui afin de l'estropier et le contraindre à demander la charité sur les marches d'une église, fonction toujours très lucrative pour ses nouveaux maîtres dans un pays où même les plus pauvres se défaisaient d'une piécette dès qu'il s'agissait de soulager un être dans le malheur. Plus tard, on les poussa dans une espèce de cachot roulant conduit par un comparse, celui-là même dont leur sauveteur venait de débarrasser la société. Les choses en étaient là et Hopkins se préparait une fois de plus à partir quand la fille, d'un geste vif, fourra le paquet cylindrique dans une fonte vide de sa selle puis s'écarta.

– Mais je n'en veux pas, allons ! dit-il, reprenez-le !

– Non, non, répondit-elle avec véhémence, il contient peut-être un trésor, et ce trésor est pour vous en remerciement de tout ce que vous avez fait pour moi et mon grand-père.

Hopkins comprit qu'il était vain d'insister et piqua des deux en agitant son chapeau en guise d'adieu.



Notre héros passa la nuit, enveloppé dans son poncho, au fond d'une cahute abandonnée, sur un épais lit de paille. Au réveil, comme le soleil inondait son rustique refuge, il se souvint du paquet resté dans une fonte de sa selle. Curieux, il alla le chercher et en déchira l'emballage de papier. Quelle ne fut sa surprise en constatant qu'il contenait la prothèse articulée du capitaine Danjou, tombé héroïquement à Camerone. Mais que venait faire là sa main de bois ? Il se persuada qu'elle avait fini par être retrouvée dans la sierra, rapportée à Mexico et remise à un dignitaire de l'Empereur qui, à son tour, avait dépêché un de ses gardes chez les légionnaires afin de leur remettre le glorieux trophée. Une longue lettre, soigneusement tracée à la plume, l'accompagnait. Elle était écrite en allemand, langue que Hopkins maîtrisait passablement, et dès qu'il en eut pris connaissance, il comprit qu'il s'était fourvoyé. Elle émanait bien de Maximilien, mais le monarque la destinait à sa chère Carlotta qui l'attendait au-delà des mers. Il lui enjoignait de confier sans tarder cette

main à un joaillier de confiance pour en extraire le contenu. Quel était-il ? Bah ! C'était simple, il suffisait de l'ouvrir pour le savoir. Déjà Hopkins sortait son couteau pour fendre l'organe artificiel lorsque, de la phalange manquante du petit doigt, un, puis deux, puis trois minuscules pierres à facettes, brillantes comme un miroir, s'en échappèrent. Il prit la première entre le pouce et l'index et la porta à ses yeux. *Holly Ghost* ! C'était un diamant de la plus belle eau !

Nous ne nous étendrons pas plus qu'il ne faut sur la joie intense qui le submergea. Vite, il ôta sa chemise et, découpant très délicatement un orifice dans la paume de la main de Danjou, il se mit en devoir de la vider entièrement de son contenu. Ses regards se posèrent alors sur le trésor de Maximilien, à savoir plusieurs centaines, voire un millier de gemmes qu'il devinait être d'une valeur phénoménale. Sans perdre son sang-

froid, il s'empara de sa gourde de peau, heureusement à sec, et, en s'aidant d'un petit entonnoir façonné dans le couvercle d'une boîte de conserve, il fit glisser un par un les diamants par le goulot de l'outre, jusqu'à ce qu'il n'en resta plus un seul de visible.

Sous l'effet du sort, l'ancien contre-guerillero du colonel Dupin était devenu instantanément riche comme Crésus.



ÉPILOGUE

Saint-Martinville est une charmante petite ville de Basse-Louisiane, à l'ouest de la Nouvelle-Orléans. Ses premiers habitants arrivèrent directement de France, alors que d'autres vinrent de divers établissements d'Alabama comme La Mobile. Des familles d'aristocrates chassées de France par la Terreur s'y installèrent plus tard, si bien qu'on la nomma un temps « Le Petit Paris » à cause de l'existence fastueuse qu'elles y menaient et qui n'était pas sans rappeler, en plus simple sans doute, celle de la cour du roi de France mort sur l'échafaud.

C'est là qu'avait fini ses jours Léontine Desportes, après avoir été chassée par les Espagnols de l'éphémère Champ d'Asile du Texas, en même temps que quelque quatre cents anciens soldats de Napoléon qui avaient vainement tenté d'y fonder une colonie agricole, paravent d'une conspiration ourdie par le général Lallemand



Le Champ d'Asile.

dans le but de tirer l'illustre captif du rocher de Sainte-Hélène des griffes des Anglais.

Léontine avait auparavant servi comme dame de compagnie chez la cousine de l'Empereur avec sa proche parente Félicie, grand-mère de Charles Hopkins, lui-même petit-fils (sans qu'il le sache) du capitaine Charles Gouget qui avait quitté l'Amérique en 1817 en ignorant que sa belle était enceinte.

Et par un de ces hasards merveilleux, c'est à Saint-Martinville que Charles Hopkins, maintenant à la tête d'une fortune colossale, comme on le sait, avait décidé de s'établir, sitôt qu'il eut quitté le Mexique. Il s'était fait construire une magnifique demeure sur les bords du bayou Têche, à l'ombre du grand chêne d'Évangéline, l'infortunée héroïne acadienne chantée par le poète Longfellow. Étrangement, tout le monde appelait Charles « le Grand Juge » sans qu'il n'ait pourtant jamais été magistrat.

Peut-être parce qu'il ne répugnait jamais à résoudre les querelles entre planteurs anglo-saxons et créoles, avant que ces têtes dures n'en arrivent à se déclarer la guerre.

Ainsi, chacun vivait en bonne intelligence avec son voisin grâce à la grande mansuétude de notre héros qui avait choisi une vie simple et paisible, sans que nul ne put se douter que le fabuleux trésor de Maximilien, fusillé entre temps par les Juaristes, prise de guerre en quelque sorte, dormait dans l'épais coffre fort d'une banque de la Nouvelle-Orléans.



De gauche à droite : Ludwig Viktor, Franz Joseph empereur d'Autriche, Karl Ludwig et Maximilien. Les quatre frères sont réunis à l'occasion de la photographie.

Selon la version la plus répandue, Maximilien aurait mis de côté, courant 1867, des pièces d'or espagnoles, des lingots d'or et des plats en argent. Chargée sur des wagons, cette cargaison était censée rejoindre Galveston au Texas puis être acheminée en Autriche où son épouse Charlotte l'aurait récupérée. Mais la quinzaine d'hommes qui accompagnait le convoi furent assassinés près de la rivière Pecos et le trésor confisqué puis enterré par des anciens partisans des États confédérés d'Amérique. Attaqués à leur tour par des Indiens, un seul homme s'en sortit vivant et établit une carte de l'emplacement du trésor, mais personne ne l'a jamais découvert. À moins qu'il ne s'agisse d'un second magot, rassemblé en toute hâte pendant le siège de Querétaro où Maximilien s'était laissé enfermer, la version proposée dans cet ouvrage est probablement la bonne.



La princesse Charlotte, fille de Léopold I^{er}, roi des Belges, et de Louise-Marie d'Orléans.



Enfants ! visez droit au cœur !

EXÉCUTION DE MAXIMILIEN 1^{ER}, EMPEREUR DU MEXIQUE

QUAND IL EST ABANDONNÉ PAR NAPOLÉON III QUI RAPPELLE SES TROUPES EN 1867, FERDINAND MAXIMILIEN JOSEPH DE HABSBOURG-LORRAINE, PRINCE IMPÉRIAL ET ARCHIDUC D'AUTRICHE, REFUSE DE PARTIR AVEC LE CORPS EXPÉDITIONNAIRE FRANÇAIS : « UN HABSBOURG, DIT-IL, NE DÉSERTERA POINT LE POSTE QUE LA PROVIDENCE LUI A CONFIE ». IL EST PRIS PAR L'ARMÉE RÉPUBLICAINE DANS LA VILLE DE QUERÉTARO APRÈS UN SIÈGE DE 72 JOURS.

TANDIS QUE L'EXPOSITION UNIVERSELLE À PARIS BAT SON PLEIN, UNE NOUVELLE TERRIBLE VIENT ASSOMBRIR LA FÊTE. C'EST LE JOUR MÊME DE LA DISTRIBUTION DES RÉCOMPENSES PAR LE COUPLE IMPÉRIAL QUE PARVIENT L'ANNONCE DE L'EXÉCUTION DE MAXIMILIEN, LE 19 JUIN PRÉCÉDENT, EN COMPAGNIE DE DEUX FIDÈLES : LE GÉNÉRAL TOMÁS MEJÍA ET L'ANCIEN PRÉSIDENT ET GÉNÉRAL D'INFANTERIE MIGUEL MIRAMÓN. LE CORPS DU MONARQUE EST ENVELOPPÉ DANS UN DRAP AVANT D'ÊTRE DÉPOSÉ DANS UN CERCUEIL ORDINAIRE. JUSQU'ALORS, PERSONNE N'AVAIT REMARQUÉ À QUEL POINT SA STATURE ÉTAIT IMPOSANTE, ET C'EST LA SURPRISE QUAND ON DÉCOUVRE QUE SES PIEDS DÉPASSENT DE LA CAISSE DE BOIS. LA DÉPOUILLE MORTELLE EST ENSUITE ACHÉMINÉE AU COUVENT DES CAPUCINES DE QUERÉTARO. UN COLONEL MEXICAIN DÉSIGNE LE CADAVRE ET DIT : « VOICI L'ŒUVRE DE LA FRANCE. » MAXIMILIEN A ÉTÉ ABATTU DE CINQ BALLE À LA POITRINE ET À L'ABDOMEN. LE COUP DE GRÂCE LUI A ÉTÉ PORTÉ AU CŒUR.

